

LA
PATRICIENNE

Traduit de l'allemand

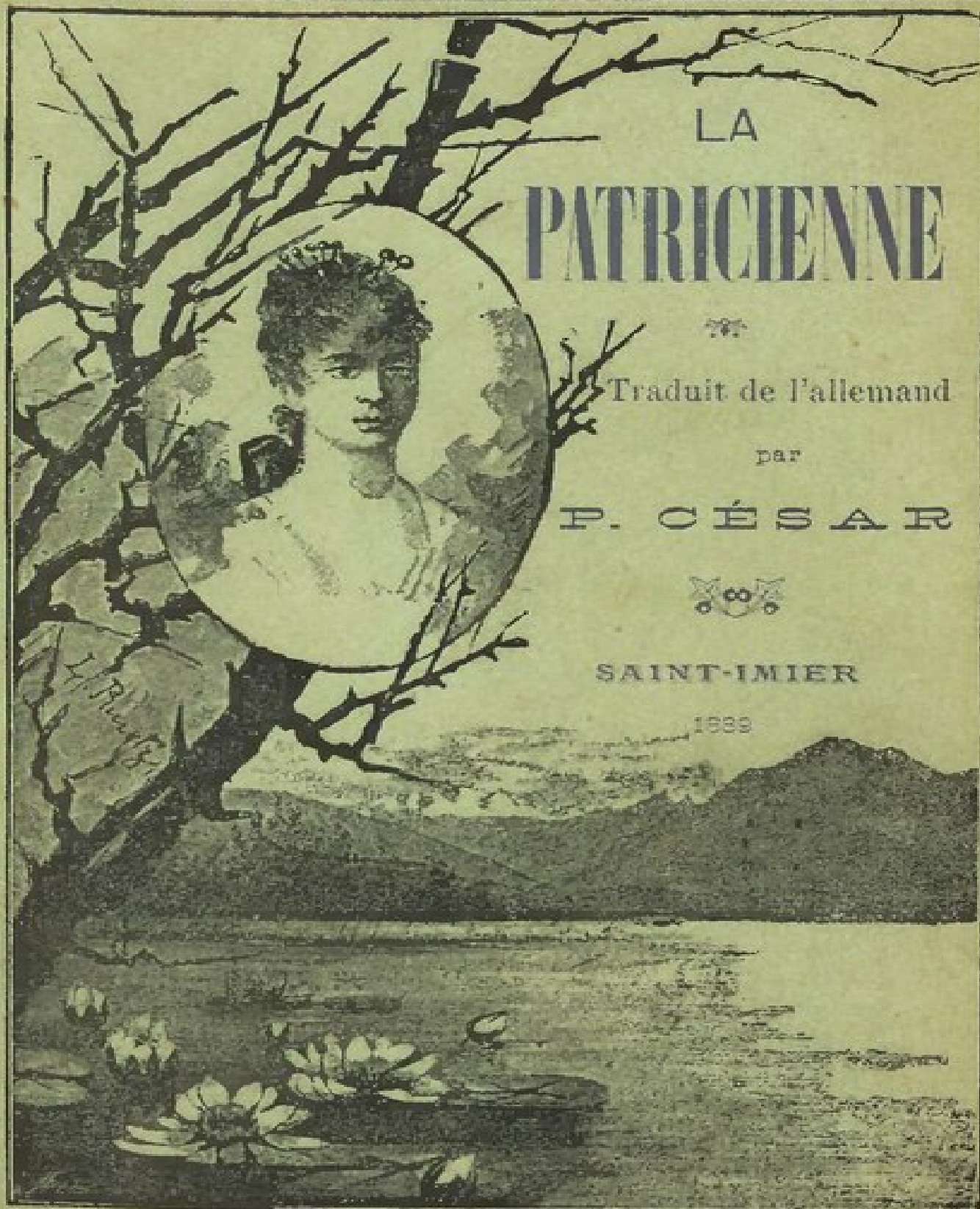
par

P. CÉSAR



SAINT-IMIER

1889



La Patricienne étude de mœurs suisse

Joseph Viktor Widmann



Imprimerie Boéchat, Delémont, 1889

Exporté de Wikisource le 14 juillet 2026

J. V. WIDMANN

LA
PATRICIENNE
ÉTUDE DE MŒURS SUISSES

TRADUIT LIBREMENT DE L'ALLEMAND

PAR

P. CÉSAR

DELÉMONT

IMPRIMERIE BOÉCHAT, FAUBOURG DES MOULINS

1889

Droit de reproduction réservé.

À MA FILLE JULIETTE

C'est avec plaisir que j'inscris ton nom aimé en tête de ce nouvel ouvrage, bien que ce ne soit qu'une pâle traduction. Car j'espère qu'un jour tu voudras le lire et le comprendre et qu'alors tu posséderas les belles qualités de Dougaldine, sans en avoir ni les préjugés ni l'impitoyable orgueil.

P. C.



TABLE DES MATIÈRES

(ne fait pas partie de l'ouvrage original)

[Chapitre I](#)
[Chapitre II](#)
[Chapitre III](#)
[Chapitre IV](#)
[Chapitre V](#)
[Chapitre VI](#)
[Chapitre VII](#)

LA PATRICIENNE

ÉTUDE DE MŒURS SUISSES



I

Par un clair matin de mars, un jeune homme à la figure intelligente se promenait sur le bord de l'Aar, dont les eaux entourent la ville de Berne. Il suivait le sentier qui serpente à gauche de la rivière, le long d'un petit bois où déjà les oiseaux, heureux sans doute d'avoir échappé aux dangers de la nuit, saluaient de leurs chants harmonieux l'aurore naissante.

Malgré le froid, encore très vif, notre promeneur portait un habit de cérémonie. Le chapeau sous le bras, il laissait ses cheveux d'un blond doré, flotter à la brise matinale. Le teint frais du visage, les traits énergiques et bien dessinés de cette mâle physionomie dénotaient la santé du corps et une force d'âme exceptionnelle. À le voir ainsi, le menton et les joues rasés de la veille, sous ce costume, à cette heure et dans cette saison, on l'eût certainement pris pour un acteur qui, après un souper de longue haleine, serait venu chercher, dans la fraîcheur du premier jour, de nouvelles sensations, plus pures que celles des feux de la rampe. Mais souvent l'apparence est trompeuse. Car, en observant plus attentivement le jeune homme, on devinait bientôt, à ce mélange de noblesse et de simplicité qui le

distinguait, que l'on n'avait pas affaire à un habitué des coulisses de théâtre, rompu aux rôles que crée l'imagination des poètes.

Ce promeneur était connu dans le monde universitaire sous le nom de Jean Almeneur, docteur en philosophie. Il sortait d'un bal, où il avait dansé toute la nuit. Au lieu de rentrer directement chez lui, il avait trouvé à propos de faire cette promenade sur le bord de la rivière. Il n'avait d'ailleurs pas sommeil. Heureusement pour lui, toutefois, que la température s'était adoucie depuis quelques jours ; autrement cette imprudence aurait pu lui coûter cher. Il est vrai qu'il était d'une rare vigueur. La fatigue et les maladies mordaient difficilement sur sa robuste nature, pétrie, pour ainsi dire, comme celle d'Achille. Jean était né sur la montagne, dans l'Oberland, où il avait passé sa première jeunesse, quinze années, gardant les chèvres de son père.

Il était donc de forte race, de celle qui donne les hardis chasseurs de chamois. Sa vive intelligence l'avait poussé vers l'étude. Depuis qu'il avait quitté son village, chaque fois qu'il le pouvait, le docteur retournait, le cœur joyeux et le corps alerte, à ses glaciers et à ses hauts sommets. Cette humble origine lui avait imposé bien des privations ; de bonne heure, il avait été réduit à gagner lui-même l'argent qu'absorbaient ses études. D'un autre côté, grâce précisément à cette robustesse naturelle, il était à même de déployer toutes les énergies de son esprit sain et viril.

Ce jeune homme, ainsi bâti à chaux et à sable, trahissait par son allure quelque peu étrange, un trouble moral assez profond. Les choses environnantes n'attiraient même pas ses regards. Ce n'étaient pourtant plus les derniers sons de la valse, ni les fumées des vins fins qui provoquaient cette vague surexcitation, sous l'empire de laquelle le docteur paraissait agir. Était-ce peut-être le souvenir d'un charmant visage entrevu et admiré l'espace d'une seconde ? Mais, alors, notre philosophe aurait dû raisonner plus tranquillement l'impression reçue, et non murmurer toujours :

— Pourquoi justement celle-là ?

Question qui n'amenait jamais de réponse satisfaisante.

Le docteur Almeneur avait été au bal des professeurs. À Berne, cet événement a cela de particulier que les familles patriciennes prennent part à cette réjouissance. C'est une sorte de terrain neutre où se rencontre, sans

que, pour cela, on soit obligé de renier ses principes, la classe bourgeoise, aisée et démocrate avec les descendants de l'ancienne noblesse de la ville.

Les ancêtres de plusieurs de ces derniers figuraient déjà aux croisades, et leur arbre généalogique est aussi vénérable que celui de maintes familles régnantes. À l'époque où commence notre récit, leur situation sociale s'était complètement transformée. Elle avait subi le sort de la noblesse dans les pays que l'esprit de la Révolution française de 1789 a réveillés. Peu à peu, ses droits et ses privilèges avaient été attaqués les uns après les autres et finalement détruits. La gloire de celle de Berne s'était éteinte ; il ne lui restait plus que de vieux parchemins jaunis, quelques traditions historiques et la liberté, dont n'usait pas tout le monde, de porter la particule « de » entre leurs prénoms et leurs noms patronymiques. Quelques-unes de ces familles étaient pauvres ; d'autres possédaient de grands biens, mais d'une exploitation difficile ; enfin, des troisièmes avaient gagné de belles fortunes, soit dans l'industrie, soit dans le commerce ou les affaires de banque.

Ils ne faisaient que de rares concessions aux idées modernes et seulement lorsque les exigences des temps nouveaux le commandaient impérieusement. De même qu'à Rome, on les appelait les patriciens. Ils se tenaient à l'écart, ne participaient plus guère à l'administration de l'État. Le français était leur langue de prédilection, bien qu'ils fussent pour la plupart d'origine germanique. Ils se mariaient entre eux ; cependant quelques jeunes nobles, les plus huppés, sinon les plus ambitieux, consultaient parfois l'almanach de Gotha pour trouver une femme.

Il ne pouvait donc être question, pour certaines familles de la bourgeoisie, d'entretenir des relations suivies avec les familles patriciennes. Les bals de professeurs étaient arrivés au bon moment. Sans se compromettre, la noblesse osait bien y paraître, puisque l'Université, comme institution, revendique aussi une haute antiquité, une histoire et une tradition. En outre, aux yeux des patriciens, du moins nous le supposons, tout homme qui a reçu une excellente instruction, s'est acquis en même temps le droit de se présenter partout ; de sorte que, peut-être sans le vouloir et sans y songer, les sages brahmanes qui pontifient dans les universités servent d'intermédiaires entre des familles qui, sans eux, ne se verraient jamais. Tout bien considéré, c'est encore une mission civilisatrice et non la moins ingrate.

Il ne faut pas croire, toutefois, qu'au bal de cette année-là, il y eut un rapprochement plus grand qu'aux bals précédents. Nullement. On distinguait aussi une gauche et une droite, avec cette différence notable que les simples bourgeois occupaient toute la partie droite de la salle, tandis que la société qui s'imaginait être la première s'était emparée du côté gauche. Les professeurs, avec leurs familles, allaient vers les uns et vers les autres, selon leurs goûts et leurs préférences. Cependant, il semblait que quelques-uns montraient beaucoup plus d'empressement autour des patriciens.

Les dames de l'aristocratie ne dansaient naturellement qu'avec des hommes de leur monde. Aussi avaient-elles su très bien s'arranger, pour que, dès le premier moment, elles fussent dans l'impossibilité d'accepter aucune invitation. Si l'un des jeunes gens, professeur ou étudiant d'origine bourgeoise, s'avisait de demander une danse à l'une ou l'autre de ces nobles dames, ils étaient presque tous éconduits par la même réponse :

— Nous regrettons. Toute notre soirée est déjà prise.

Et avec quelle moue dédaigneuse, quel balancement de tête, ces mots étaient prononcés !

Les patriciens, eux, n'avaient pas ces scrupules, ni ces mièvreries. Il est vrai que, de tout temps, on a vu « des chevaliers » faire danser les filles de paysans et même chercher à gagner leurs faveurs, sans qu'on les accusât de déroger. Toutefois, à ce bal fameux, il en fut tout autrement. Mis en coupe réglée par la malice de leurs femmes et de leurs filles, ils ne purent, ce soir-là, vouer aucune attention aux petites bourgeoises, pourtant nombreuses et quelques-unes jolies à damner des saints.

La fatalité voulut que le docteur Almeneur échouât de même auprès d'une jeune patricienne.

Il l'avait remarquée dès le commencement de la soirée, lorsqu'elle était entrée dans la salle du bal. Elle pouvait avoir dix-neuf ans. Jean ne la connaissait pas. Il interrogea deux ou trois de ses amis, mais inutilement. Aucun ne savait son nom. Craignant de trahir l'intérêt qu'elle lui avait inspiré à première vue, il ne poursuivit pas ses recherches.

La jeune fille attirait irrésistiblement le regard. Sa toilette de bal, simple et riche tout à la fois, révélait un goût parfait. Une robe de soie blanche, d'un prix très élevé, moulait les contours exquis d'une taille souple et

élancée. Il y avait une telle grâce dans tous ses mouvements que notre philosophe en fut vivement frappé. Tout en causant, on eût dit qu'un malin esprit animait ses traits, et, quand elle souriait, ses dents étincelaient ainsi que deux rangées de perles enchâssées dans un écrin de corail. L'éclat doux de ses yeux, la suave expression de son visage, le pur ovale de la figure et la belle carnation des joues s'harmoniaient admirablement avec ses blonds cheveux cendrés, bouclés sur le front et les tempes, et relevés en torsade sur une nuque d'ivoire. Et, pourtant, ce n'était pas une beauté dans toute l'acception du mot. Un peintre eût nécessairement découvert quelques défauts, l'une ou l'autre imperfection. Ses yeux, par exemple, étaient trop petits et trop cachés sous le front proéminent. On pouvait encore lui reprocher la mauvaise habitude qu'elle avait prise de fermer à demi et trop souvent les paupières, mouvement qui rapetissait visiblement la pupille. Néanmoins, l'homme qu'atteignait le regard de ces yeux ne trouvait plus rien à blâmer.

En outre, son teint n'était peut-être pas assez brillant, manquait parfois d'éclat. À vrai dire, aussitôt qu'elle s'animait, des couleurs plus vives reparaissaient sur ses joues ; mais, dès qu'elle suivait, en elle-même, le vol de sa pensée, ce qui lui arriva plusieurs fois durant cette nuit de bal, sa peau reprenait sa matité : comme un gris de perle lui recouvrait le cou, les épaules et les bras.

Malgré ces critiques de détails, ce même peintre n'aurait cependant pas souhaité un autre modèle pour représenter Ève s'éveillant au milieu de la jeune création, Ève la blonde, car dans ce corps d'une souplesse caressante, on devinait tout ce qui fait la femme, ses vertus et ses faiblesses, lesquelles ont toujours été, depuis la naissance de l'humanité, et seront sans doute toujours autant d'énigmes difficiles, sinon impossibles à analyser.

Jean Almeneur pensait avec beaucoup de raison qu'on ne va pas au bal seulement pour admirer de loin la grâce et la beauté des femmes. Il résolut donc de se présenter soi-même à elle et de l'inviter à danser.

Il hésita longtemps. La chose offrait bien quelque difficulté. Le docteur ne la connaissait que de ce soir. La jeune fille supposerait-elle qu'elle n'était pas une étrangère pour lui ? Bast ! Il se nommerait et donnerait simplement sa carte.

Les dernières mesures d'une mazurka venaient de retentir dans la salle brillamment illuminée. La patricienne était retournée à sa place.

Jean prit alors son courage à deux mains, et d'une démarche très décidée, il s'avança vers elle. Son salut fut-il assez respectueux ? Nous ne savons. Ce qui est plus certain, c'est que, une fois maître de lui, il dit d'une voix légèrement tremblante :

— Permettez, mademoiselle, que je me présente moi-même. Je suis le docteur Almeneur et j'ose vous prier de m'accorder la prochaine danse, ou l'une des suivantes.

La jeune fille l'avait vu s'approcher. Durant une seconde, son visage avait trahi l'impression favorable que produisait toujours la mâle prestance de Jean. Mais, une fois devant elle, dans une posture en même temps noble et presque suppliante ; et, quand il lui eut adressé son invitation et remis sa carte, elle le regarda d'une façon quelque peu singulière et répondit d'un ton calme, en baissant les yeux, sans qu'un aimable sourire vînt adoucir ce que son refus avait de blessant :

— Je regrette, monsieur, je suis déjà engagée pour toute la soirée.

Et le mouvement de sa jolie tête, avec lequel elle souligna ces mots, disait si bien qu'elle n'accueillerait pas mieux une nouvelle tentative, que Jean Almeneur, après s'être incliné rapidement, se retira, le sang bouillonnant dans les veines. L'affront l'avait touché au cœur.

Néanmoins, il ne la perdit pas de vue. On eût dit que son destin était de tourner sans cesse autour d'elle. Il savait toujours dans quel coin de la salle elle se trouvait ; s'il ne l'apercevait plus, une sorte de charme magnétique lui révélait la place qu'elle occupait. Dans cette perpétuelle agitation du bal, il arriva même deux ou trois fois que leurs regards se croisèrent furtivement lorsqu'elle passait près de lui, emportée par le tournoiement rapide de la valse. Et Jean Almeneur s'était imaginé qu'elle l'avait regardé déjà plus longtemps, bien qu'elle se fût cependant hâté de baisser ses longs cils bruns. Cette découverte ne fit qu'augmenter encore l'étrange attrait que la jeune fille avait exercé sur lui, dès leur première rencontre.

La fière patricienne, de même que le docteur, resta presque jusqu'à la fin du bal, qu'elle quitta au bras d'un homme de haute taille, frisant la cinquantaine. L'instant d'après, Jean s'éloignait à son tour et, malgré

l'heure matinale et le froid de la saison, il était sorti de la ville et avait gagné le bord de l'Aar où nous l'avons vu se promener, tout en cherchant à se rendre compte de ses nouvelles impressions.

— Pourquoi celle-ci plutôt qu'une autre ? se demandait-il continuellement, en essayant de dégager sa volonté des pensées qui l'assiégeaient.

Il y avait à ce bal de plus belles jeunes filles : ainsi Marguerite Sylven, l'unique enfant d'un riche fabricant. Elle était d'une beauté ravissante, fine et blonde des pieds à la tête ; l'incarnation de la jeunesse et de la fraîcheur, de la grâce naïve et de la pudeur. Elle avait des bras de Vénus et dansait avec la légèreté d'une sylphide. Tout était pur dans ce corps, d'une nervosité rare. On l'avait proclamée la reine du bal.

Mais, à côté d'elle, le docteur en avait encore remarqué plusieurs autres, particulièrement cette mignonne Francisca, jeune fille à la physionomie idéalement poétique, avec des traits fins et nobles. Ses opulents cheveux noirs faisaient un admirable contraste avec le bleu foncé de ses yeux. Enfin, dans cette revue rétrospective, Jean n'oublia pas Marie Muller, pour laquelle il avait d'abord ressenti le plus vif intérêt. Elle paraissait si douce et si tendre. Sa nature délicate, presque frêle, le rose transparent de ses joues, l'éclat de ses yeux, quoique habituellement à demi voilés, donnaient à son visage, d'un ovale parfait, une expression infiniment touchante. Parfois, l'homme fort s'attache pour toute une vie à ces êtres qui semblent vouloir toujours remonter au ciel. Eh bien, ces souvenirs, si agréables qu'ils fussent, n'empêchaient pas l'esprit de Jean de retourner à la femme qui avait refusé de danser avec lui.

— Est-ce opiniâtreté de ma part ? se disait-il alors, sans trouver de réponse. Ou bien le rang qu'elle occupe, dans le monde m'aveugle-t-il à ce point ?

À cette dernière question, il partit d'un éclat de rire. Décidément, il n'y a que l'amour, la passion pour vous rendre absurde. Lui, le fils de la pauvre cabane, qui, pendant dix ou douze ans avait gardé son troupeau de chèvres, sous les glaciers, avoir une telle idée ! Il n'en revenait pas. Car si, par son origine, sa situation sociale, il avait toujours été démocrate, il l'était réellement devenu par l'étude et par l'expérience qu'il avait déjà des

hommes et des choses. À ses yeux, les prétentions des nobles, dans un pays libre, avaient à peu près la même signification qu'un squelette antédiluvien qu'on conserve dans un musée. Autrefois, la terre gémissait sous le poids de ces colosses du règne animal, et il devait être difficile, pour le petit et pour le faible, de vivre côte à côte avec le mammouth et le plésiosaure. Mais, cette époque n'existe plus que dans l'histoire. Les défenses des monstres antédiluviens et les épées de la chevalerie se sont depuis longtemps émoussées. À présent, la société transformée par la victoire définitive de l'esprit moderne sur les âges enfuis, se développe librement, déploie toutes ses énergies au beau soleil du dix-neuvième siècle. N'avait-elle pas l'air d'une farce de carnaval, cette ambition grotesque de faire revivre les privilèges et les vieilles armoiries ?

Le docteur ne croyait même plus à la pureté de la race, cependant le grand souci de la noblesse contemporaine, et son dernier orgueil aussi. Il connaissait maints gentilshommes qui ressemblaient terriblement, sous leur frac, à de vulgaires sommeliers ; d'autres qui paraissaient avoir des liens de parenté avec leur concierge. Il est vrai que, dans cette classe exclusive, plusieurs faisaient encore très bonne figure ; mais, par contre, ces derniers étaient entièrement dépourvus d'intelligence. On ne pouvait les employer à aucun travail utile.

Au contraire, Jean appréciait hautement et sans exagération, l'énergie virile du peuple et sa valeur morale. Il n'ignorait pas, lui non plus, les affreux ravages de la misère et des longues privations ; toutefois, cela n'arrêtait point les natures saines et fortes, comme la sienne, dans leur développement harmonieux. C'est pourquoi, et en s'appuyant sur ses propres observations, le docteur Almeneur croyait à la nécessité d'une infusion de sang continue pour rajeunir, par les classes inférieures, les classes supérieures du corps social. Là se trouvait le salut, dans cette poussée, dans cette victoire finale des « nouvelles couches » de l'humanité. C'est le travail lent des siècles, et nous en sommes les enfants. Le genre humain, à chaque âge, a besoin d'un homme nouveau, l'*homo novus*, comme l'appelaient les Romains, non sans une nuance de mépris. Jean savait ce dont était capable ce nouvel être. N'y avait-il pas, dans le haut de la ville de Berne, la statue en bronze d'un homme d'État qui, parti bien jeune d'une simple maison de paysans, a puissamment contribué à la

transformation complète de la Suisse et auquel on a rendu, à juste titre, les plus grands honneurs ?

— Non, non ! mille fois non ! murmurait notre savant. Sa noblesse ne m'en impose pas. Je suis tout aussi noble qu'elle, et le sang qui coule dans mes veines est peut-être plus riche que le sien.

Mais en vertu de quel pouvoir étrange s'était-elle emparée de lui, de ses sens et de sa raison ? Plus il analysait ses impressions, plus celles-ci lui échappaient. Il n'en trouvait pas la clef. Elles lui apparaissaient comme autant d'énigmes qu'un regard de femme avait posées. À la fin, n'y tenant plus, il frappa du pied presque avec colère, en s'écriant :

— Insensé, insensé que je suis !

Sa philosophie ne voulait pas voir qu'entre tous ces divers symptômes qu'il constatait, sans en découvrir les causes, une affection puissante naissait au dedans de lui, qui défiait toute explication raisonnable. Il y a de par le monde végétal de petites fleurs qui osent entr'ouvrir leurs corolles sous les coups répétés de l'orage. Quand la tempête est passée, elles sont épanouies. Si on lui avait dit qu'il était bien près d'aimer la jeune patricienne, il en aurait joliment ri ; ou, sans y attacher aucune importance, il eût considéré ce sentiment comme une simple fantaisie poétique, un caprice d'artiste, d'amoureux épris, non d'une femme, mais de la beauté féminine, de l'harmonie des lignes d'une taille souple et fine.

Tout en rêvant ainsi, et sans trop regarder où il dirigeait ses pas, Jean venait de parcourir un assez long trajet. Il était arrivé à cet endroit bien connu des promeneurs où, à l'aide d'un bac, on peut traverser l'Aar. Justement il aperçut un homme qui réparait des filets sur le bord. Il alla vers lui.

— Voulez-vous me passer de l'autre côté ? demanda le docteur.

— Volontiers ! répondit l'homme. Et laissant son travail, il se mit en devoir de préparer la barque.

Quelques instants après, Jean était sur l'autre rive. Il donna une piécette blanche au passeur et prit un sentier par lequel il atteignit en dix ou douze minutes la voie publique. Le soleil, dans toute sa splendeur, inondait de ses rayons chauds les alentours de la ville. Le froid de la nuit tombait. Sur le ciel clair et pur de ce matin de mars, le Gurten se découpait nettement en

une grosse masse grise où déjà l'on semblait remarquer les premières teintes printanières ; les merles et les pinsons chantaient dans les massifs d'arbres ; leurs notes ailées et joyeuses se mêlaient aux voix des garçons de ferme. Et là-bas, dans le fond, la ville de Berne développait en une ligne presque uniforme son horizon de toits bruns et noirs que surmontait, se dressant dans l'air argenté du matin, la tour inachevée de sa gothique cathédrale.

II

Le même jour, vers onze heures, quelques professeurs, médecins et avocats étaient assis autour de la table ronde d'une brasserie alors très renommée. Ils s'étaient à coup sûr donné rendez-vous là pour la *Frühshoppen*. Les fenêtres de ce local s'ouvraient, d'un côté, sur une petite ruelle que l'on ne nommerait pas ainsi, si on la trouvait dans une ville du midi. Elle est formée par les parois de hautes maisons. Jamais le soleil n'y pénètre ; et toute la journée, c'est un va-et-vient perpétuel, un bourdonnement confus de toutes sortes de voix et de cris, surtout les jours de foire et de marché, sans compter que l'air est encore empoisonné par les odeurs souvent malsaines que répandent des débris de légumes, de viande et d'autres choses innommables en décomposition.

Tout à coup, l'un des jeunes gens ayant par hasard jeté un regard dans la rue, s'écria en riant :

— Tenez ! voilà précisément le docteur Almeneur. Ne dirait-on pas qu'il sort seulement de la salle du bal ? Il porte encore le même habit qu'hier au soir, et il se glisse comme un criminel le long des maisons, sans doute pour que son costume n'attire pas trop l'attention.

Et, se levant, celui qui venait de parler s'approcha de la fenêtre :

— Halte ! fit-il. On ne passe pas ainsi. Entre donc, la bière est d'une fraîcheur sans pareille.

Jean n'avait pas eu l'intention de faire une aussi longue promenade. D'ailleurs, ce n'était guère dans ses habitudes de gaspiller ainsi les heures précieuses du matin. Sa pensée, ou plutôt le souvenir de la jeune patricienne l'avait entraîné, et il n'avait calculé ni le chemin qu'il parcourait ni le nombre des heures qui s'enfuyaient.

Dès qu'il avait de nouveau foulé l'asphalte des trottoirs, il n'avait plus eu qu'un désir : rentrer le plus vite possible au logis, car il s'apercevait fort bien qu'on l'observait avec un certain étonnement. L'étrangeté de son costume en était la cause. Il fut donc d'autant plus embarrassé lorsqu'il

entendit prononcer son nom, et surtout quand il reconnut le jeune professeur qui l'appelait. Il n'entretenait, il est vrai, que de simples relations avec ce dernier. Aussi pour éviter une conversation qu'il croyait devoir fuir à tout prix, Jean se borna à faire un signe de la main pour montrer qu'il était pressé et qu'il ne pouvait pas accepter l'invitation. Mais on ne voulut pas le comprendre ainsi.

— Il faut pourtant que tu entres un instant, reprit le professeur. J'ai quelque chose à te communiquer.

Le docteur hésitait.

Toutefois, quelques secondes après, il se décida rapidement. Il aurait eu vraiment trop mauvaise grâce à refuser. Au surplus, la perspective de boire un verre de bière mousseuse ne lui répugnait point. On est toujours quelque peu altéré, au lendemain d'une nuit de bal, et le docteur Almeneur, tout philosophe qu'il était, n'échappait pas à ces vulgaires besoins de la pauvre nature humaine.

Faisant donc bonne mine à ce que d'abord il avait envisagé comme un mauvais jeu, il entra dans la brasserie où se trouvaient ses amis. Ceux-ci lui souhaitèrent un bonjour cordial et vidèrent leurs chopes à sa santé. Il répondit à leur bienveillant accueil de la manière la plus flatteuse, avec cet air de franche camaraderie que l'on rencontre dans le monde de nos universités. Puis, les premières paroles échangées, chacun voulut savoir pourquoi il se promenait encore dans les rues de la ville en costume de soirée. Car, eux aussi, presque tous, avaient été à ce bal des professeurs ; mais, dès que l'aube avait blanchi les fenêtres, ils s'étaient éclipsés et avaient dormi assez tard dans la matinée. La plupart venaient seulement de se lever.

Le docteur n'était rien moins que disposé à satisfaire cette curiosité. Cependant, sans autrement s'expliquer, il dit qu'il avait fait une promenade sur le bord de l'Aar et qu'au moment où on l'avait appelé, il rentrait chez lui.

Puis, il ajouta, en s'adressant au jeune homme qui l'avait arrêté au passage :

— Et qu'avais-tu à me dire ?

Celui-ci, un juriste déjà distingué, n'avait pas été au bal. Il devait forcément renoncer à ce plaisir mondain, ayant la jambe droite presque paralysée. Aussi, ce matin-là, il n'avait eu garde de manquer le cours du célèbre M. Grégor, le professeur de droit public, qu'il suivait toujours, de même que le docteur Almeneur, bien que l'un et l'autre eussent subi depuis quelques années et avec le plus grand succès leurs examens d'État. À vrai dire, si Jean fréquentait ces leçons, c'était par sympathie pour M. Grégor et pour l'importance de la branche qu'il enseignait, car ses études à lui, ainsi que son titre de docteur en philosophie l'indiquait, avaient plus particulièrement pour objet l'histoire universelle, les langues modernes et les littératures comparées.

— Ce que j'avais à te communiquer ? répondit le jeune homme. M. Grégor, sa leçon terminée, s'est informé si tu n'étais pas dans le bâtiment de l'université. Naturellement, personne ne t'y avait vu. Il nous a ensuite priés, si nous te rencontrions, de te dire qu'il désire causer avec toi, aujourd'hui encore, tu n'as donc qu'à te présenter chez lui, cette après-midi.

Jean remercia d'un signe de tête. Certainement il irait. Puis, la conversation reprit une allure plus générale.

On s'entretint d'abord du bal de la veille. Le docteur brûlait d'apprendre le nom de sa belle patricienne, dont l'image ne voulait plus s'effacer de son esprit. Mais il n'osait hasarder aucune question. Une sorte de gêne, de vague inquiétude le retenait. Le terrain lui semblait trop glissant. Pour la rappeler, en effet, au souvenir de ses amis, il faudrait en faire le portrait ; de plus, on avait peut-être remarqué qu'elle avait refusé de danser avec lui. Il ne pouvait donc guère en parler. Toutefois, il espérait bien qu'on allait aussi s'en occuper. Sa beauté, sa fière démarche, sa taille exquise avaient dû frapper tout le monde. Après la première chope, il en demanda une seconde ; puis, chose inouïe pour lui avant midi, il se laissa aller à en boire une troisième. Il faisait déjà des folies pour celle qu'il aimait. Ce fut en vain. On causa de toutes les autres jeunes filles, et beaucoup des femmes ; on se moqua de la coiffure à l'indienne d'une dame quelque peu fanée, connue d'ailleurs par l'excentricité de ses toilettes, qui dissimulaient à peine la maigreur de ses formes ; on raconta ensuite une histoire très piquante sur la robe en soie pourpre d'une autre femme ; on rit enfin, sans songer à mal, des naïvetés d'une ingénue qui, une fois la première fièvre du bal envolée,

avait heureusement retrouvé son franc naturel. En un mot, ce fut un bavardage dans toutes les règles de l'art, et ce bavardage fleurit aussi bien autour de la chope de bière qu'autour de la tasse de café. Mais, on ne mentionna même pas l'inconnue, au grand désespoir de Jean, qui n'attendait qu'un nom, un seul.

Au fond, le docteur ne s'en montra pas trop fâché. Une remarque grivoise de l'un des assistants eût pu lui causer une grande peine. Et lorsque l'entretien, cette fois, roula uniquement sur une des particularités de la mode qu'un des jeunes gens voulut baptiser du qualificatif de callipygique, en mémoire de la Vénus de ce nom, Jean Almeneur se leva tout à coup, craignant sans doute d'entendre parler de celle qui le préoccupait tant, chose qu'un instant auparavant il avait ardemment souhaitée. L'heure du dîner était là. Ils se séparèrent donc, et le docteur put enfin rentrer dans sa chambre, au quatrième étage d'une maison située au centre de la ville.

**

M. Grégor, ce professeur dont il a été question dans le chapitre précédent, après avoir allumé sa lampe à huile, s'était remis à l'étude dans son cabinet. C'était un travailleur infatigable. Du matin au soir, parfois du soir au matin, lorsque ses cours ne le réclamaient point, il ne quittait pas ses livres. On lui reconnaissait une haute autorité dans toutes les questions de droit. Il était aussi souvent consulté, même par les gouvernements.

Penché sur sa table, où sa main traçait à la hâte un article de journal, il n'entendit pas la porte rouler sur ses gonds. Ce n'est qu'à la voix de la servante qu'il se redressa vivement.

— M. le docteur Almeneur demande si M. le professeur est à la maison ?

— Mais, oui ! Faites entrer !

Et, en disant cela, il se leva du vaste fauteuil à bras sculptés et s'élança, de cette allure vive qui le caractérisait, au-devant de son visiteur.

— Vous avez désiré me parler, fit le jeune homme, en entrant.

— D'abord, soyez le bienvenu chez moi ! répondit le professeur, en invitant du geste son hôte à prendre place sur un divan.

J'ai, continua-t-il, une commission assez singulière, qui pourrait peut-être vous concerner. Un riche banquier de Berne cherche un précepteur pour son

fil, âgé de treize ans. Que le nom ne vous effraie point ! Car il ne s'agit pas, pour vous, d'un rôle subalterne à remplir dans la maison. On veut un homme sérieux, très capable et formé par l'Université ; spécialement doué de connaissances scientifiques, qui aurait deux ou trois heures à consacrer à cet enfant et lui donnerait des leçons dans les branches principales de l'instruction moderne. Comme je vous l'ai dit, c'est une des plus riches familles de la ville. Vos appointements seront naturellement très élevés. Aussi j'ai pensé à vous, monsieur Almeneur. Eh bien, à votre tour, qu'en dites-vous ? Vous ne serez pas forcé de rompre le cours de vos études, de telle sorte que les avantages qu'offre cette place...

— Je vous remercie, interrompit Jean, voyant que le professeur hésitait à achever sa phrase. Vous avez en premier lieu pensé à ma misère.

— Pardon, répliqua M. Grégor, entendons-nous bien. J'ai surtout songé à vos hautes capacités que je connais par votre œuvre qui a été couronnée l'année dernière et vous a valu un si brillant et si légitime succès.

Le jeune homme s'inclina sans rien dire.

Le professeur reprit :

— Vous êtes un de ceux — un tout petit nombre — qui, en ces temps de matérialisme, n'ont pas renié tout idéal. Vous comprenez encore ce que signifient les mots : instruction et éducation. Quoique votre position vous commande d'achever vos études le plus tôt possible, vous préférez les continuer, avide que vous êtes d'acquérir des connaissances scientifiques et solides dans tous les domaines. Et en cela je vous approuve pleinement. Vous pouvez, sans rougir, vous appliquer le mot du poète : *Nil humani...* Rien d'humain ne vous est étranger ! Et, par là, vous entendez ce qu'il y a de plus beau, de plus grand dans l'humanité, l'éducation parfaite de l'homme.

Et le célèbre professeur, entraîné par un ordre d'idées qui lui était familier, continua sur ce ton, sans avoir l'intention de froisser la modestie de celui qu'il louait ainsi.

— Je vois avec le plus profond regret que nos étudiants poursuivent bientôt tous le même but : gagner sa vie le plus tôt et le plus rapidement possible. L'ambition — et par ce mot je désigne celle de ce siècle — est une manifestation déplorable de l'activité humaine quand elle ne recherche que

jouissances et sensations ; elle devient un malheur public et un danger pour l'avenir, si elle s'empare de la jeunesse. Quel sera donc le sort des vieux, si les jeunes n'ont déjà plus la notion de l'idéal ? Dans un petit pays comme le nôtre, entourés de puissantes nations comme nous le sommes, nous n'aurons plus de raison d'exister si nous n'avons pas toujours devant nous un but supérieur à atteindre. La paix dont nous jouissons, depuis si longtemps, nous a rendus égoïstes. Sous plusieurs rapports, la guerre serait pour nous... Qu'allais-je dire ? Vous tout le premier avez le moins besoin de suivre mes cours. J'agis un peu à votre égard comme un pasteur de ma connaissance, lequel adressait aux braves gens qui fréquentaient son église des reproches pour ceux de ses paroissiens qui n'y mettaient pas les pieds.

Puis il termina :

— Eh bien, mon cher docteur, quelle est votre résolution ? Voulez-vous accepter cette place ?

En souriant, Jean fit observer au professeur qu'il ignorait encore le nom de la famille dont il s'agissait.

— C'est parbleu ! vrai, dit M. Grégor. Le père de cet enfant est un M. Fininger, un de nos patriciens les plus cultivés. Je le crois même fortement teinté de libéralisme, car il oublie opiniâtrement de mettre le « de » au bas de ses lettres, quoique sa famille soit certainement une des plus anciennes de Berne. Je suppose que ses ancêtres, comme d'ailleurs ce même nom semble l'indiquer, ont dû jadis défendre quelque frontière. M. Fininger est un grand et richissime banquier, vous le savez peut-être.

— Je ne le connais pas, répliqua le docteur. Mais, une chose m'étonne ! Si ce patricien est si intelligent, si moderne — l'expression est admise, je crois — que vous voulez le dire, comment se fait-il qu'il n'envoie pas son fils dans les écoles de la ville ? Ce serait, cependant, pour ce dernier, beaucoup plus avantageux. Nos écoles, et avec raison, passent pour très bonnes. On a même l'embarras du choix : si le gymnase ne lui convient pas, à cause de son enseignement trop libéral, il lui reste toujours le grand institut conservateur de monsieur...

— Je vous arrête. Cette dernière école lui déplaît particulièrement. On y pousse trop loin le piétisme. Il n'a jamais voulu envoyer son fils dans cet établissement. Pourquoi le retire-t-il du gymnase ? Je ne saurais vous le

dire. En tout cas, il a nécessairement ses raisons. Et, ce qu'il y a de certain, c'est que ce garçon doit être une excellente nature, à l'esprit ouvert et très éveillé. Il vous fera plaisir, j'en suis sûr.

— Et avez-vous déjà parlé de moi à M. Fininger ?

— J'ai pris la liberté de lui annoncer que j'en causerais avec vous.

Le docteur parut réfléchir un instant.

M. Grégor ajouta, négligemment :

— Hier soir, au bal, je m'entretenais encore avec lui de cette affaire, qui a bien quelque gravité pour un père soucieux de l'avenir de son fils.

Jean n'entendit pas ces derniers mots. Un doute venait, de se poser dans son esprit. Était-ce vraiment, dans ses principes de prêter la main au projet qu'on lui soumettait ? Car, lui, il croyait la deviner, la raison pour laquelle on enlevait cet enfant à l'école publique. Parbleu ! Elle sautait aux yeux. C'était par simple prévention aristocratique. L'héritier d'un patricien ne devait pas s'asseoir sur le même banc que les fils des bourgeois.

Cependant, il dit :

— Je vous remercie bien sincèrement, M. le professeur, d'avoir pensé à moi pour cette place. En outre, l'opinion que vous avez de mes moyens, de ma Petite personnalité enfin me paraît trop favorable. Mais, pour en revenir à ce qui nous occupe, il me semble que nous ne sommes pas logiques lorsque l'un de nous, d'une manière ou d'une autre, favorise cet enseignement privé, une plante qui pousse déjà bien dans notre ville.

— Vous refusez ! s'écria M. Grégor, presque avec tristesse. Réfléchissez encore, je vous en prie. Vous ignorez comme moi les motifs qui engagent M. Fininger à agir ainsi.

— Ce garçon serait-il malade, ou chétif ? interrogea Almeneur.

— Je ne crois pas. Cependant, je n'affirme rien.

Savez-vous quoi ?

Allez demain chez M. Fininger. Rue des Gentilshommes, n°... C'est facile à trouver. Tout en causant avec lui, vous lui dites que vous n'êtes pas sûr de pouvoir consacrer tant de temps à l'instruction de son fils. Et de fil en aiguille, tout naturellement, vous apprendrez les raisons qui lui font

préférer un enseignement à domicile à celui qui se donne dans nos écoles publiques. Suivant l'impression que vous en recevrez, vous accepterez ou vous refuserez ce poste. Cela vous va-t-il ?

Le docteur était toujours indécis. Certes, il saurait déjà bien employer les gros appointements qu'on lui promettait. Il en avait un besoin presque urgent. En outre, par un refus trop brusque, il craignait de déplaire au professeur Grégor, qui lui avait sans cesse témoigné la plus sympathique estime. Aussi, quand ce dernier, remarquant son hésitation chancelante, insista de nouveau, Jean déclara enfin qu'il se rendrait le lendemain chez M. Fininger, ne fût-ce que dans le but de détruire peut-être le préjugé d'un patricien contre la plus grande des créations modernes, l'école populaire.

III

Le lendemain, en effet, Jean Almeneur, qui avait laissé passer le moment convenable où l'on se présente dans le monde, sonnait à la porte de M. Fininger, vers quatre heures de l'après-midi. Il avait eu peine à se décider à cette démarche, malgré la promesse qu'il en avait faite au professeur.

Une jeune fille vint lui ouvrir et le conduisit dans le salon du premier étage. La lumière du dehors, en pénétrant dans cette pièce, permettait au regard d'en observer l'ameublement. Jean était demeuré là seul, la soubrette étant allée prévenir ses maîtres. Le docteur remarqua d'abord, sur la cheminée en marbre et de chaque côté d'une pendule en bronze, ouvrage de grand style, toute une série de verres allongés dans lesquels plongeaient des bulbes de jacinthes en fleurs, dont le parfum imprégnait l'air de la chambre de senteurs alanguissantes. D'épais tapis étouffaient le bruit des pas. Les boiseries étaient en vieux chêne, d'un brun châtain luisant, et relevé de filets d'or. On admirait surtout le plafond en stuc, d'un travail superbe. De lourds rideaux en velours masquaient une partie des hautes fenêtres. Quelques portraits, dans leurs cadres dorés, représentaient sans aucun doute des membres de la famille disparus, hommes et femmes en costumes des siècles passés. À droite et à gauche, semés un peu partout en un désordre qui ne manquait pas d'un certain goût artistique, divers objets de luxe, statuettes, bibelots et autres menues choses, s'harmoniaient merveilleusement avec les gros meubles du salon : ici un fauteuil sculpté, très ancien, comme on n'en fait plus de nos jours ; là un divan fort bas, que l'Orient n'eût pas désavoué ; plus loin une chaise pliante, genre américain. Enfin, une table et des chaises pour le jeu du whist et, près de la paroi, vers la fenêtre, un piano de première marque, qui était ouvert.

L'impression qu'en reçut le docteur, son examen terminé, fut très profonde. Il ne se rappelait pas d'avoir jamais rien vu de semblable. On sentait que dans cette maison il n'y avait pas que la seule ambition de briller par la richesse. Derrière ces tentures, cet arrangement, ou devinait une

existence sérieuse, opulente, suivant toujours la même ligne, sans arrêt aucun. L'argent du parvenu ne criait pas à chaque visiteur : Voyez donc comme je suis riche et pliez le genou devant moi. Une nature fine et délicate avait mis la main à cet ameublement ; on y reconnaissait aussi la volonté, le désir de se faire un chez soi, un *home* pratique et beau. Les heureux mortels qui vivaient dans ce milieu devaient y vivre tranquilles, tout à la joie d'être ensemble. Dehors, on est exposé à tous les caprices du hasard et des rencontres désagréables. Tandis que là, dans ce salon, on aurait pu se croire dans un château perdu, loin des grandes routes, et involontairement le docteur Almeneur murmura : *My house is my castel*.

Toutefois, ce qui lui parut répondre le mieux à ses plus intimes sentiments, ce furent ces jacinthes, aux couleurs variées, qui jetaient, par leur éclat et leurs parfums, une note printanière de gaîté et de soleil dans l'antique demeure patricienne. Elles le plongèrent, pour ainsi dire, dans une rêverie tout orientale, de sorte qu'il n'entendit ni le bruit de la porte qui s'ouvrait, ni le glissement d'un pas léger sur les tapis. Tout à coup une voix fraîche, jeune et pleine, d'un pur accent cristallin, résonna à ses oreilles :

— Monsieur !...

Brusquement, Jean se retourna, comme mû par un ressort.

Devant lui se tenait la jeune fille qui, depuis la nuit de bal, avait occupé toutes ses pensées.

Un cri de surprise faillit s'échapper de ses lèvres. Mais, oui, c'était elle ! C'était bien la même jeune fille, blonde, élancée, dont l'expressive physionomie passait si rapidement de l'air sérieux au sourire plein de malice. C'était elle, dans tout l'épanouissement de ses dix-neuf printemps, chaste et cependant déjà provocante comme la femme. C'était le même front obstiné, autour duquel frisottaient quelques boucles dorées, légères, qui caressaient la peau mate ; ses yeux brillaient d'un éclat de turquoise, mais, parfois, les paupières, hâtivement baissées, en adoucissaient le regard. La bouche, aux lèvres à peine retroussées, riait ainsi que celle d'un enfant ; néanmoins, elle pouvait aussi, et on le sentait instinctivement, répondre par un sourire ironique, méprisant, à une parole trop osée.

De même, elle avait reconnu, et non sans autant d'étonnement que lui, le jeune homme avec lequel elle n'avait pas voulu danser.

L'un et l'autre, en se retrouvant ainsi à l'improviste, avaient senti un flot de sang envahir leurs joues. Mais, ils ne furent pas longtemps embarrassés. La patricienne, déjà habituée à la vie mondaine, domina assez vite la première impression pénible qu'évoquait en elle cette rencontre fortuite ; le docteur, dont les forces s'étaient trempées dans la lutte qu'il avait jusque-là soutenue pour l'existence, reprit également bientôt possession de lui-même. Une pensée, pourtant, traversa furtivement son cerveau, en y laissant une traînée de feu : c'était assurément pour son frère qu'on cherchait un précepteur. Car il n'en pouvait douter : cette jeune fille était évidemment M^{lle} Fininger, autrement elle ne l'aurait pas reçu sans chapeau et en cette toilette, d'un négligé charmant.

— Je voulais... je désirais parler à M. Fininger, balbutia enfin Jean Almeneur.

— Ah ! dans ce cas, Juliette, notre domestique, s'est trompée, observa la demoiselle, sans faire mine de s'asseoir ni d'offrir un siège au visiteur.

Comme elle ne parle que le français, elle n'aura probablement pas compris.

Cette réponse froissa le jeune homme. Aussi il répondit :

— Je vous prie de m'excuser. J'étais à cent lieues de supposer qu'à Berne les filles de chambre n'entendent pas l'allemand.

— Et, pourtant, c'est ainsi dans *nos* familles, répliqua-t-elle, en appuyant avec intention sur le mot, comme si elle eût voulu élever une haie d'épines entre elle et l'audacieuse intrusion de tout étranger, particulièrement de celui qui était présent.

Mais Jean ne s'avouait pas si facilement vaincu.

— Le français est donc à Berne le langage des filles de chambre des grandes maisons ? fit-il, d'un air naïvement interrogateur.

La jeune patricienne le regarda d'un œil dur, en disant :

— Vous faites erreur, monsieur...

— On m'appelle le docteur Almeneur, interrompit Jean, voyant qu'elle avait oublié son nom. J'ai eu l'honneur, dernièrement, de me présenter moi-même à vous.

— Eh bien, monsieur le docteur, permettez-moi de vous dire que le français est notre langue usuelle et que nos domestiques doivent par conséquent s'en servir également.

— Je trouve cela très naturel.

— Pourquoi donc, s'il vous plaît ? demanda-t-elle, Piquée au jeu.

— Ah ! parce que chez nous, en ville et à la campagne, on parle un dialecte détestable et que fort peu de monde connaît l'allemand que l'on écrit. Il est donc très compréhensible que le français vous soit plus doux et plus agréable, sans cependant garantir qu'un Parisien se déclare satisfait de celui dont on fait usage ici.

Si hautaine que nous ayons vu M^{lle} Fininger le soir du bal, il ne faudrait pas trop s'étonner de sa condescendance pour le docteur Almeneur. Elle ne se laissait pas aller à cet entretien pour l'unique plaisir de discuter sur les qualités ou les défauts des langues française et allemande ; elle cherchait simplement à effacer ce que son refus avait eu de trop blessant pour l'amour-propre du jeune homme. Elle était donc restée au salon, bien que la visite ne la concernât point. Aussi, estimant qu'elle avait satisfait aux règles de la politesse, d'autant plus que cet étranger osait encore la contredire, elle indiqua enfin un siège, tout en ajoutant d'un ton indifférent :

— Vous pouvez prendre place, monsieur, car ce n'est guère avant une demi-heure que papa rentrera. Il est vrai qu'on serait plus sûr de le trouver à son bureau, fit-elle, comme pour dire au docteur qu'elle ne souhaitait plus sa présence.

Et elle voulut partir.

Mais Jean ne l'entendait pas ainsi.

— Je ne viens pas chez monsieur votre père pour affaires, mademoiselle, reprit-il d'une voix mordante. Il s'agit d'une chose qui intéresse plus spécialement votre famille. En un mot, M. le professeur Grégor m'a annoncé hier que M. votre père cherche un précepteur.

La patricienne avait d'abord eu l'intention de l'arrêter net, ou de s'éloigner sans attendre la fin de sa phrase. Elle s'en allait effectivement. Mais, aux derniers mots du docteur, elle se retourna vivement et, revenant sur ses pas, elle lui dit, d'un accent plus doux :

— Oh ! si c'est pour ce motif que vous venez, papa se réjouira grandement, monsieur le docteur. Et... oui, je puis bien vous le dire, cette affaire me tient beaucoup à cœur. Car c'est moi qui ai conseillé à papa de retirer Amédée des écoles de la ville.

— Vous, mademoiselle ! dit Jean, au comble de l'étonnement.

— Oui, moi-même ! répliqua la patricienne.

Elle déployait, dans ses réponses et dans ses actes, cette maturité et cette sûreté quasi virile que l'on rencontre parfois chez les jeunes filles auxquelles les mères, mortes trop tôt, ont laissé le soin de veiller sur toute la famille.

Asseyons-nous ! ajouta-t-elle, en prenant place cette fois dans une niche de fenêtre et en montrant un tabouret au docteur.

— Eh bien, mademoiselle, reprit celui-ci, si la question m'est permise, oserais-je vous demander la raison pour laquelle votre frère ne fréquente plus nos classes publiques ?

— Eh ! mais, oui ! Il est impossible qu'une telle école, ainsi ouverte à tout le monde, puisse donner une bonne éducation.

Rapidement le docteur répondit :

— En tout cas, il paraît qu'elle contribue à former des maîtres capables de la remplacer.

M^{lle} Fininger avait la répartie prompte.

— Oui, des maîtres ! fit-elle, avec une nuance de mépris dans la voix. Oui, des maîtres ! Mais ce ne sont pas toujours des éducateurs, des conseillers. On n'est jamais bien élevé, ni bien instruit que par ses semblables.

Jean, durant quelques secondes, observa attentivement son interlocutrice, comme s'il eût douté que les paroles qu'il venait d'entendre, où le vrai et le faux se mêlaient habilement, fussent réellement d'une aussi jeune et aussi jolie personne. Puis, il dit :

— Vous affirmez, mademoiselle, et d'un ton qui ne souffre point de réplique, qu'on n'est bien élevé bien instruit que par ses semblables. À votre point de vue, vous avez peut-être raison. Mais, discutons un peu. Le

père et l'enfant se ressemblent-ils ? Est-ce que l'homme intelligent n'exerce pas une influence considérable sur l'homme moins développé ? Et ne découle-t-il pas de là que justement l'inégalité est la condition même de toute éducation ?

— Vous ne voulez pas me comprendre. Je n'ai pas en vue le développement intellectuel de l'enfant, qui, nécessairement, ne sera jamais le même chez tous. J'ai pensé à une autre égalité, à celle que pratiquaient les chevaliers des temps passés, lorsqu'ils envoyaient leurs fils, en qualité de pages, aux cours des ducs, des princes et des rois. Ils ne songeaient pas du tout à les mettre dans la même école que le garçon de leur portier.

Elle prononça ces derniers mots d'un ton sec, avec une moue dédaigneuse, ce qui donnait à sa physionomie une expression plus piquante. Elle incarnait l'orgueil patricien, et cependant on ne pouvait s'empêcher de l'admirer.

Au risque de rompre le charme, le docteur reprit :

— Voyez-vous, mademoiselle, moi, je crois que l'on s'instruit, jour après jour, avec tout homme qui entretient des relations avec nous. Nous en sommes la preuve, à cette heure-ci. Le bout de conversation que nous venons d'avoir, nous a obligés d'échanger nos idées ; pendant quelques minutes, nous avons dû passer en revue nos opinions, les formuler et les appuyer de raisons plus ou moins solides ; peut-être même les avons-nous sensiblement modifiées. Est-ce que ce travail purement intellectuel ne concourt point à notre instruction ?

Une rougeur de soleil couchant couvrit le front de la patricienne à cette conclusion inattendue. Décidément, ce jeune homme allait trop loin. Ne voilà-t-il pas qu'à présent il prétendait lui donner une leçon, jouer auprès d'elle le rôle de Mentor, avant même qu'il le joue auprès de son frère ? Et, cependant, malgré qu'elle en eût, elle ne savait comment finir cet entretien, sortir de cette seconde rencontre aussi fièrement que la première fois. Heureusement, on entendit un bruit de pas dans l'allée de la maison.

— C'est papa qui revient, pensa-t-elle. Et, voulant se montrer plus forte qu'elle ne l'était réellement ; d'ailleurs assez embarrassée au milieu du silence qui avait succédé aux paroles du docteur, elle dit de nouveau :

— Nous n'avons aucun prétexte de causer ainsi, d'une manière générale, d'instruction et d'éducation. Chacun a ses propres idées là-dessus.

Si nous avons retiré Amédée des écoles publiques, continua-t-elle, abordant derechef le sujet qui l'intéressait le plus, c'est qu'il y contractait de fort mauvaises habitudes. Il devenait grossier. Et, pourtant, quand il veut, il est si aimable, si bon et si intelligent. Son langage se modifiait ; ses goûts se gâtaient. Il nous rapportait des mots et des expressions qu'il vaut mieux oublier que répéter. Cela nous était très désagréable. En outre, il paraît que parfois les professeurs se permettent de vulgaires plaisanteries, du moins Amédée nous en racontait de temps à autre. Vous comprenez que, dans de telles conditions, il ne nous était guère possible d'envoyer plus longtemps mon frère à l'école. L'air que nous respirons ici, dans notre maison si soucieuse de sa renommée, cet air se corrompait ; ce n'était pas l'air de la rue qui entrait avec lui, mais c'était celui des brasseries. C'est le seul mobile qui m'a conduit à demander qu'Amédée reçoive ses leçons à domicile.

Le docteur avait déjà entendu souvent formuler ces objections contre l'école populaire, mais elles n'avaient jamais produit la moindre impression sur lui. Il n'en fut pas de même cette fois. Il est vrai qu'il se trouvait momentanément dans un autre milieu. Cette jeune fille, qui parlait d'une façon si calme et si sérieuse de la bonne renommée de leur famille, n'exagérait absolument point. Et quelle honnête indignation s'emparait d'elle à la pensée que son frère, qui sans doute lui ressemblait, était exposé à toutes sortes de dangers, même à une déchéance morale, dans ces écoles où tout le monde allait ! Sûrement, ses paroles avaient tout à fait l'accent de la vérité, du plus simple bon sens, dans ce salon meublé richement, en présence de ces aïeux qui, du haut de leurs cadres dorés, paraissaient approuver ces idées et partager ces craintes. Et l'autorité de ces mots était plus grande encore, quand on voyait les lèvres qui les prononçaient, lèvres roses que parfumait l'odeur des jacinthes.

Hâtons-nous cependant de dire que le jeune docteur, malgré les tentations grisantes qui l'enveloppaient, ne faisait aucune concession. Il disait seulement en lui-même : le droit à l'existence de tous les hommes étant admis, il est naturel que les patriciens aiment à vivre comme bon leur plaît, selon leurs goûts et leurs besoins. Le poisson meurt hors de l'eau ; l'oiseau

ne peut se priver d'air : le grand, l'unique souci des nobles doit donc être de préserver leurs maisons des atteintes du dehors, des influences pernicieuses qui terniraient infailliblement l'excellente réputation de leurs familles.

Almeneur, cependant, n'avait pas eu le temps de répondre. Car, à peine la patricienne avait-elle cessé de parler, que la porte s'ouvrait et livrait passage, non à M. Fininger, mais à un magnifique chien courant, de noble race, qui se précipita en folles gambades sur la jeune fille. Elle le reçut avec beaucoup de caresses.

Et déjà un autre personnage faisait son entrée, un garçon de treize à quatorze ans, à la taille souple, bien prise, au visage intelligent et franchement sympathique :

— Dougaldine ! Dougaldine ! s'écria-t-il d'une voix claire et joyeuse, en courant d'un seul trait vers sa sœur, dont la fine main blanche caressait toujours le bel animal. Dougaldine, il est complètement guéri. Le docteur m'a dit que la blessure est entièrement cicatrisée. Je n'avais pas osé espérer le voir aujourd'hui, à plus forte raison le reprendre. Ah ! mon beau Bruno, te voilà de nouveau chez nous ! Que j'en suis aise ! À l'avenir, et déjà demain, nous te mettrons un collier armé de clous, et ces misérables chiens de laitiers y regarderont à deux fois avant de t'attaquer. Car, je ne voudrais plus être obligé de le conduire à cet hôpital. On n'y respire que la peste, dans cette geôle. Et, cependant, le professeur affirme que l'administration a dépensé dix mille francs pour ça. Non, mon cher Bruno, non, tu n'iras plus dans cette sale baraque.

Il avait parlé si rapidement que sa sœur n'avait pas trouvé l'occasion de l'interrompre. D'ailleurs, ce qu'il disait paraissait vivement intéresser la jeune fille.

Et tandis que, tout en écoutant son frère, elle cherchait à calmer les impatiences de Bruno, Jean se souvint tout à coup qu'il avait, pour la première fois, rencontré M^{lle} Fininger l'automne dernier, un jour que, tenant ce beau chien en laisse, elle passait dans une promenade publique, droite et fière avec un large chapeau hardiment posé sur ses opulents cheveux blonds. Lui, d'une allée voisine, l'avait à peine entrevue, mais assez, cependant, pour que son regard ait conservé comme un reflet de cette vision et qu'un sentiment étrange lui ait révélé la poésie voluptueuse des fables

orientales. Car il avait aussitôt songé aux chasseresses de l'Arioste, ainsi qu'à certains tableaux de l'ancienne école flamande et de maîtres français plus modernes. Telle elle lui était apparue alors, telle elle s'amusait à présent avec Bruno.

Et quel nom singulier lui avait donné son frère ! Dougaldine ! Ces syllabes sonnaient presque mystérieusement aux oreilles du docteur. Sans doute on l'avait appelée ainsi en souvenir d'une noble dame de sa famille, d'origine anglaise ou écossaise. Parfois, les Fininger allaient effectivement chercher leurs femmes à l'étranger.

Mais les dernières paroles, par lesquelles son frère venait de terminer son récit, avaient visiblement déplu à Dougaldine.

— Amédée, pourquoi parles-tu ainsi ? fit-elle, d'un ton de doux reproche.

Et, sans attendre de réponse, elle ajouta :

— Tu aurais dû saluer d'abord monsieur. Fais-le maintenant. C'est le docteur...

Elle s'arrêta, puis se tournant vers Jean, elle dit :

— Excusez-moi, je n'ai pas encore bien compris votre nom.

— Almeneur ! répondit Jean.

— M. le docteur Almeneur, reprit-elle. M. le docteur aura la bonté de diriger tes études. Ce sera ton maître.

Le jeune garçon, aux premiers mots de sa sœur, s'était avancé de deux pas et, très gracieusement, avait salué le docteur. Mais, lorsqu'il entendit que Jean allait devenir son précepteur, un beau sourire éclaira soudain son visage et il lui tendit spontanément la main.

Jean observait son futur élève, dont le costume ne manquait pas d'originalité. Il portait un court veston de velours noir et des pantalons de même étoile et de même couleur qui ne descendaient que jusqu'aux genoux. Aussi longtemps qu'il avait fréquenté l'école publique, il avait mis ces habits seulement le dimanche ; mais, à présent, et sur le désir de sa sœur, on l'habillait ainsi durant toute la semaine. Il y a un tableau de Rubens, universellement célèbre, où l'on voit les nobles fils d'un roi anglais vêtus de cette façon.

Le docteur retrouvait, dans le visage légèrement pâle du frère, presque tous les traits de la sœur. Cependant si, comme intelligence, il était tout aussi bien doué que Dougaldine, il paraissait être, comme caractère, plus naïf et moins fier. En tout cas, cet examen sommaire satisfit complètement le futur précepteur, car il lui dit :

— Amédée, je vois déjà que nous serons bientôt de bons amis.

Puis, se rappelant qu'il était venu pour essayer de faire rentrer ce garçon dans les écoles publiques, il ajouta :

— Mais, ne préférerais-tu pas fréquenter le gymnase, avec les autres enfants, plutôt que de recevoir tes leçons à la maison ?

— Dougaldine ne le veut pas, répliqua le garçon, en jetant à sa sœur un regard sympathique, auquel la jeune fille répondit, heureuse de ce qu'elle venait d'entendre.

Le docteur, de même, ne semblait pas trop mécontent. Toutefois, en sa qualité de vrai démocrate, il crut qu'il était encore de son devoir de poursuivre la tentative :

— Ce doit être pourtant très agréable de jouer librement avec tous ses condisciples, fit-il.

— Parfois, oui ! Aussi je pense bien que quelques-uns de mes anciens camarades me feront dès visites de temps en temps. Puis, Bruno est de nouveau ici. Enfin, cet été nous allons à notre maison de campagne, près de Thoun, et, ainsi que le dit papa, il m'aurait fallu quand même bientôt quitter l'école.

Jean Almeneur jugea sans doute que l'épreuve avait été poussée assez loin, car il renonça décidément à ébranler la résolution de Dougaldine. Ce n'eût été, à ses yeux, ni fort prudent ni bien pédagogique. D'ailleurs les aboiements du chien annonçaient l'arrivée d'une autre personne. Quelques secondes après, M. Fininger entra au salon.

Dougaldine présenta le docteur à son père. Ensuite, ayant incliné légèrement la tête en signe d'adieu, sans mot dire, elle se retira avec Amédée dans la pièce à côté, d'où elle envoya bientôt Juliette avec une lampe, car la nuit tombait rapidement.

M. Fininger et Jean se trouvaient seuls. Le père de Dougaldine était un homme de haute stature, et, comme nous l'avons dit, il approchait de la cinquantaine. Ses yeux vifs tempéraient l'expression de sévérité qui reposait sur son front et dans les traits presque marmoréens de son visage. De même, une nuance de bonté se remarquait autour de la bouche, Qui semblait contredire la dureté de la physionomie.

Il salua le jeune savant de la manière la plus cordiale.

— M. le professeur Grégor vous a donc fait part de mon dessein, commença-t-il, et vous êtes, je n'en Puis douter, disposé à donner quelques leçons à mon fils ?

— En vérité, je dois vous avouer une chose : Je venais chez vous dans l'intention de vous engager à renvoyer votre fils dans nos écoles, qui, à mon humble avis, sont excellentes. S'il s'agissait d'une fille, je n'aurais rien à objecter. La vie publique n'est pas sans danger pour un être sensible, impressionnable. Mais, nous autres hommes, plus tôt nous entrons en rapports fréquents avec le monde, plus nos forces se mesureront avec d'autres forces, plus le frottement...

— Halte ! s'écria M. Fininger. Voilà le grand mot lâché. Je savais que vous le prononceriez. Toujours ce frottement ! Et on ne songe pas, quand on enfourche ce dada, que l'enfant va perdre, dans cette existence nouvelle pour lui, les meilleures qualités que cultive la famille. On se donne toutes les peines possibles pour bien élever ses fils, leur inspirer des sentiments nobles et délicats, leur apprendre une politesse aisée, des manières convenables ; et, lorsque toutes ces impressions sont devenues, pour eux, comme une seconde nature, — alors on les envoie à l'école, c'est-à-dire dans un établissement ouvert à tous, aux bons et aux mauvais, et il arrive encore, dit-on, que ces derniers doivent coopérer à l'éducation des premiers. Et, pour ce beau résultat, cet avantage suprême, vous exigez que nous vous en sachions gré ! Allons donc ! Que fait-elle de nos enfants élevés sagement, pieux et bons, votre école populaire ? Des lourdauds et des rustres insupportables, voilà tout !

— Ne vous trompez-vous pas ? Amédée, durant le peu d'instant que j'ai pu l'observer, m'a aisément convaincu que le danger n'est pas si grand. J'ai reçu de votre enfant la meilleure impression.

— Dieu merci ! C'est que Dougaldine a toujours exercé une surveillance maternelle sur son frère et que, dès le premier symptôme, nous avons pris la résolution qui me vaut le plaisir de votre agréable visite. Vous êtes donc décidé, M. le docteur ?

Celui-ci avait bien encore sous la main tout un arsenal d'objections contre l'enseignement privé ; mais si fortes qu'elles fussent, elles ne pouvaient l'empêcher de voir dans un lointain vague une fine taille de blonde qui l'attirait invinciblement. Et non seulement la jeune fille, mais aussi Amédée l'avait séduit. Il éprouvait déjà un commencement de sympathie pour cet aimable garçon. Son cœur parlait en faveur du frère et de la sœur. Et comment résister à la tentation de nouer plus ample connaissance avec eux, et cela par la plus noble faculté de l'homme, l'intelligence ?

Aussi répondit-il sans hésiter :

— Monsieur Fininger, c'est avec honneur que j'entreprendrai cette tâche. Au fond, vous avez peut-être raison : l'instruction donnée en famille pourrait bien être la plus naturelle. Déjà Rousseau le disait. Seulement les difficultés de la vie ont conduit à coup sûr les parents à se séparer pour plusieurs heures de leurs enfants.

— D'accord ! d'accord ! répliqua le patricien, en se frottant les mains. Vous voyez, nous nous comprenons parfaitement. Ah ! je souhaiterais volontiers que chacun fût en mesure de faire instruire ses enfants chez soi. Mais, si un grand nombre n'est pas dans la situation de s'imposer de tels sacrifices, est-ce une raison pour que je me prive et prive aussi mon fils de ce que je juge comme plus conforme à mes vues et à mes goûts ? Nullement ! Et, à présent, veuillez me dire... vos conditions, M. le docteur.

— Je n'en ai qu'une, répondit Jean, ayant peut-être une trop grande opinion de sa dignité.

— Et laquelle ? demanda M. Fininger, très curieux d'entendre la réponse du docteur.

— J'exige simplement qu'on ait en moi la plus absolue confiance.

Le père de Dougaldine ne put arrêter le sourire qui vint effleurer ses lèvres.

— Cela va de soi, lit-il enfin. Seul vous serez le maître, aussi bien dans vos leçons, qui embrasseront sans doute les branches principales, que dans le choix de la méthode et des ouvrages.

— Dans mes leçons ? Mais j'espère bien n'en donner aucune jusqu'au moment où Amédée se sera habitué à son professeur.

M. Fininger regarda avec un certain étonnement ce précepteur d'une nouvelle sorte. Après un instant de silence, il reprit :

— Aucune leçon ? Je croyais, c'est-à-dire M. le professeur Grégor m'avait dit que vous enseigneriez le latin et le grec et l'une ou l'autre branche scientifique. Dougaldine se charge du français. Ou bien aimeriez-vous mieux prendre cette langue et la gymnastique, le dessin et la musique, la religion et que sais-je encore ? Assurément, si votre temps...

— Pour le moment, mon temps est très limité : à peine pourrai-je consacrer trois heures par jour à votre fils. Mais ces heures, il faut que j'aie la liberté de les employer comme bon me semblera, suivant l'occasion, mais toujours d'après un plan bien déterminé à l'avance.

— Et pendant que vous ne serez pas là, Amédée doit-il demeurer inactif ?

— Nullement. M^{lle} votre fille lui enseignera alors le français. Pour le reste, ainsi que Jéhova, je ne souffrirai pas d'autres dieux à mes côtés. Car, voyez-vous, M. Fininger, s'il y a un fait qui parle contre l'instruction que l'on dispense à l'école, et qui, par contre, est tout à l'avantage de celle que l'on distribue en famille, c'est que, pour cette dernière, une seule personnalité exerce toute son influence, en suivant toujours la même ligne, sur l'enfant confié à sa direction. La multiplicité des maîtres nuit autant à l'éducation qu'elle contribue peut-être à l'instruction de la jeunesse.

— Dans ce cas, il vous faudra loger chez moi et surveiller mon garçon pendant ses loisirs.

Le docteur réfléchit un instant, puis répondit :

— Cela n'est pas possible maintenant. Mes autres travaux ne me le permettent pas. Cependant, je vous prierais de ne donner aucun autre maître à votre enfant avant le commencement de l'été, ou, si vous voulez, dès qu'il sera un peu familiarisé avec mon enseignement...

— Soit !... Mais, en été ?... Alors, vous devez vous résoudre à devenir tout à fait le nôtre, M. le docteur. Nous allons à la campagne. Si vous nous promettez de venir avec nous, je me soumettrai à votre unique condition, bien que je craigne qu'avec trois heures de leçons par jour, Amédée ne perde le goût de l'étude.

— N'ayez aucune inquiétude à cet égard. Je crois, au contraire, que sous peu il travaillera sans avoir besoin d'impulsion étrangère, comme l'un de nous le fait par goût ou par inclination naturelle.

— Et, pendant l'été, vous ne nous quitterez pas ?

— Je vous le promets.

Il ne restait plus qu'un point à régler : les honoraires. Mais, M. Fininger n'abordait pas volontiers cette question en présence d'un homme dont le caractère, tout de noblesse et d'idéalisme, s'affirmait si hautement. Toutefois, il fut bien obligé de le faire lorsqu'il vit que le docteur se levait pour prendre congé. Il invita donc le jeune savant à fixer la somme de ses appointements ; mais Jean s'y refusa, tout en déclarant qu'il en laissait le soin à M. Fininger. Alors, ce dernier prononça un tel chiffre que le nouveau précepteur voulut protester. Mais le père de Dougaldine coupa lestement toute discussion sur ce sujet, en disant :

— Et à quel temps de la journée pensez-vous donner vos leçons ?

— De sept à dix heures du matin.

— Vous êtes matinal, plaisanta M. Fininger. Soit. Cela ne nuira pas à mon garçon. Mais, à cette heure, vous risquez bien de ne rencontrer personne de la famille. Dois-je annoncer à Amédée que, dès demain, cet arrangement entre aussitôt en vigueur ?

— Oui, je vous en prie.

Le docteur s'inclinait déjà pour partir. Mais M. Fininger s'empara de sa main, la serra cordialement et l'accompagna jusqu'à la porte, où il prit seulement congé de lui.

— Ce sont de braves gens, murmura Jean Almeneur, en sortant de la maison. S'il l'eût osé, il aurait traduit cette impression, qui ne marquait pas un trop grand enthousiasme, par d'autres mots, plus vrais à ses yeux, du moins il se l'imaginait, peut-être par ceux-ci :

— Ce sont réellement de nobles caractères. Et ils sont encore bien plus nobles que leurs opinions. Dougaldine m'apparaît comme le soleil de cette antique demeure. Elle en est l'âme, et la lumière. Le père et le frère ne sont certainement pas indignes d'elle.

Il ne lui vint pas à l'esprit que lui, également, avait autant de valeur morale que cette famille patricienne. Il pensait aux autres sans songer à lui. N'était-ce pas l'indice infallible que l'amour épanouissait sa première fleur au fond de son cœur ?

IV

Les leçons avaient commencé. Tous les jours, à sept heures précises, le docteur arrivait ; le salon, inoccupé durant la matinée, servait de chambre d'étude. À dix heures les leçons étaient terminées. Par leçons, nous entendons des entretiens familiers entre le maître et l'élève. Quinze jours s'écoulèrent ainsi, sans qu'il fût possible à Jean d'entrevoir seulement la sœur d'Amédée. Quant au père, il l'avait aperçu une fois ou l'autre, mais il n'avait pas causé avec lui.

Toutefois, quoique le précepteur n'eût aucune relation avec les autres membres de la famille, il n'en était pas moins l'objet de leurs conversations.

À table, lorsqu'il était question d'un sujet scientifique quelconque, toujours le nom du docteur reparaissait dans les paroles qu'échangeaient M. Fininger et ses enfants. Amédée subissait visiblement l'influence du précepteur : les choses du monde physique et celles du monde intellectuel n'eurent bientôt plus d'intérêt pour lui qu'autant qu'elles en avaient pour son maître. Puis, que de faits à citer lui fournissaient ses leçons et la manière originale dont elles étaient données ! Jean procédait vraiment d'une façon toute particulière. Ainsi, pour l'enseignement de la géographie, il avait, dès le début, mis sous les yeux d'Amédée le récit d'une expédition au pôle nord. Et, rattachant à ce voyage tous les incidents qui avaient pu se produire, il lui expliquait la raison des longueurs inégales du jour et de la nuit, l'action du soleil et du froid, les rapports des zones entre elles, les principes élémentaires de la géographie mathématique et physique et enfin l'altitude des neiges éternelles dans les diverses contrées du globe. Et quand il remarquait que l'une ou l'autre de ces notions n'étaient pas bien comprises, ils montaient parfois sur la terrasse de la maison d'où ils pouvaient admirer, au-dessus des toits et des cheminées de la ville, un vaste et superbe horizon que limitait, au sud, les sommets éblouissants des Alpes de l'Oberland.

Jusque-là, l'étude des mots grecs et latins n'avait eu pour résultat que d'éveiller le dégoût de l'enfant. Le docteur lui ordonna de fermer ses

grammaires. On allait changer de système. Laissant de côté l'exposé froid des formes compliquées de ces deux langues, il provoqua des dialogues entre lui et son élève, l'intéressant surtout par l'histoire de ces peuples anciens, dont il racontait les batailles et les conquêtes, décrivait les mœurs et les coutumes. Pour mieux graver ces faits dans cette jeune mémoire, il avait recours alors à des illustrations et même lisait, dans une bonne traduction, quelques passages des meilleurs auteurs.

On disputait beaucoup, à cette époque, au sujet des langues anciennes. Il y avait même un mouvement très prononcé contre elles. Le docteur Almeneur ne partageait nullement l'aversion qu'elles inspiraient. Les adversaires du latin et du grec en voulaient surtout à l'esprit et à la culture de l'antiquité. On assistait à des discussions parfois très comiques. Un jour qu'Amédée avait demandé à son maître ce qu'il fallait penser du génie romain, Jean, le lendemain, apporta un morceau de mortier qu'il avait détaché d'une vieille tour dont on avait découvert l'emplacement, quelques années auparavant, dans une petite forêt près de l'Aar. Il démontra à son élève que tous les entrepreneurs de l'Europe et de l'Amérique s'estimeraient très heureux s'ils pouvaient préparer une matière semblable qui, après des siècles, défie encore, par sa solidité, toutes les préparations analogues. Puis, il déroula aussi sous ses regards des copies de ces tableaux à fresque, retrouvés dans les ruines de Pompéi, et dont la belle fraîcheur, les couleurs toujours vives, excitent l'admiration des peintres ; il lui apprit également que les Romains avaient déjà le pétrole, tandis qu'il n'y a pas plus de trente ans qu'on l'a remis à l'usage de nos contemporains. En un mot, il l'amena insensiblement à comprendre que ces attaques dirigées contre le génie de Rome n'avaient pas une bien grande valeur, et il opéra cette merveille que, pendant les heures de l'après-midi, Amédée, sans y être contraint ni invité, reprit de nouveau ses livres latins et commença à étudier les passages où un nom historique, qu'il connaissait par les leçons de son professeur, frappait son esprit attentif.

Il ne faut donc pas s'étonner si cet enfant ne tarissait pas en éloges sur son professeur et qu'il eût un vif plaisir à communiquer à son père et à sa sœur ce que le docteur lui enseignait.

M. Fininger se réjouissait de voir son fils prendre goût à de tels problèmes, s'intéresser ainsi à ses études. La chaleur avec laquelle il parlait

de ces choses, était bien la meilleure preuve des progrès qu'il faisait. Ce n'était pas une agglomération de connaissances futiles, jetées pêle-mêle dans sa tête, mais un développement intime et réel de son intelligence : la jeune plante poussait chaque jour de nouvelles feuilles et prospérait à vue d'œil.

Ces explosions d'enthousiasme juvénile exerçaient une tout autre influence sur Dougaldine.

Dès le premier moment où Jean Almeneur était entré dans son existence, c'est-à-dire dès le soir du bal, elle avait été forcée, en dépit d'elle-même, de le remarquer, ou, si l'on préfère, le docteur, par sa seule personnalité, avait excité en elle un vague intérêt. Cependant, cette impression se serait à coup sûr rapidement effacée, si, deux jours après, elle ne l'avait pas retrouvé inopinément dans leur salon. Il est vrai qu'il n'y avait eu aucune insistance déplacée de la part du jeune homme et qu'en toute bonne justice elle ne pouvait pas lui en vouloir. Au contraire, Dougaldine avait observé que, lui aussi, avait été tout surpris de reconnaître, dans la sœur de son futur élève, la patricienne orgueilleuse qui avait refusé si dédaigneusement de danser avec lui.

En outre, depuis quinze jours, et elle devait l'avouer, il n'avait fait aucune démarche, aucune tentative pour se rapprocher d'elle. Si sa pensée — elle le disait — s'occupait souvent, trop souvent même, du jeune docteur, c'est que son frère ne cessait plus d'en parler. Et chose vraiment curieuse, mais néanmoins très naturelle : lorsque Amédée, à table, répétait les belles phrases et les idées originales de son maître, Dougaldine croyait entendre, non la voix de son frère, mais bien celle de Jean, une voix qui ne l'avait déjà que trop contredite. Oui, même dans les opinions personnelles qu'émettait l'élève, elle s'imaginait découvrir la marque de cet homme qui venait brusquement d'éveiller au fond d'elle-même tout un monde de choses troublantes. Et moins elle se rendait compte de ses sentiments plus elle était épeurée en constatant qu'elle tremblait, dès que son frère, d'une question indifférente, ramenait l'entretien sur le docteur.

Quoique douée d'un esprit extraordinairement clair et net, la jeune patricienne ne voulait pas s'expliquer la nature de ce qui l'agitait. Elle attribua ce trouble intérieur à sa tendresse fraternelle qui s'effarouchait de l'influence qu'un étranger avait prise tout à coup sur Amédée, lequel avait

toujours été pour ainsi dire sous sa direction exclusive. À partir de cette heure, chaque fois que l'on prononçait seulement le nom de Jean Almeneur, elle raisonna ainsi l'émotion qui s'emparait d'elle, et bientôt, à cause du chagrin qu'elle disait ressentir en se voyant reléguée au second plan dans les affections de son frère, il lui sembla éprouver comme une sorte de haine pour le précepteur.

Mais elle devait faire une autre expérience de même nature, plus surprenante encore. Tous les huit jours, ses amies et elle s'invitaient à tour de rôle pour prendre en commun une tasse de café, assaisonnée de friandises et de gais propos.

Cette fois, c'était Dougaldine qui recevait. Déjà vers deux heures de l'après-midi, toutes ces demoiselles, de noble race, arrivèrent chez M. Fininger, qui à pied, qui dans les élégants cabs de leurs pères. La salon se remplit d'une jolie société de visages frais et roses.

On ne pourrait rien imaginer de plus gracieux que ces belles jeunes filles babillant entre elles ainsi que des oiseaux. Dans ce monde-là, la beauté, chez la femme, n'est pas chose rare. Les parents vivent dans les plus favorables conditions pour avoir de superbes enfants. Toutes ces familles, en outre, passent l'été dans leurs splendides maisons de campagne et ne rentrent à Berne qu'à la fin de l'automne. Naturellement, en menant une telle existence, mi-bourgeoise et mi-campagnarde, le noble seigneur n'a pas l'occasion d'éparpiller ses forces aux quatre vents des cieux. Il ne s'est pas ruiné la santé du corps, et on ose hardiment en conclure que les joues rosées de ces jeunes filles dénotaient la vie sobre et réglée de leurs ancêtres. De plus, le mélange des races gauloise et germaine, grâce à de nombreux mariages, avait produit à travers les générations un type de figure plus fin et plus beau. Et si l'on ajoute que ces demoiselles ignoraient les soucis et les misères, que leur jeunesse s'écoulait paisiblement, sans que l'étude de quelques arts en pût assombrir le cours, on se représentera aisément le groupe charmant que devait former une douzaine de ces filles d'Ève, rassemblées autour d'une table couverte de café odorant et de gâteaux savoureux. C'était comme un coin de paradis.

Dans leurs conversations, toutefois, elles ne s'occupaient pas que des choses du ciel. Loin de là. Elles restaient même très volontiers sur la terre. Ce n'était pas dans leur tempérament de monter aux régions de l'idéal. Les

amies de Dougaldine laissaient cette jouissance à quelques dames de leur monde, qui se réunissaient pour lire le Dante, que commentait un professeur. À coup sûr, ces exquis croqueuses de pâtisseries avaient tort de se moquer de leurs aînées. Mais, comme elles savaient jaser, chacune disant ce qui lui venait à l'esprit ! Et l'eau coulait gaiement, en légers clapotis, sur les roues du moulin, une eau limpide, nullement trouble, car, lorsque l'âme est pure, le langage l'est aussi.

Certains bruits, depuis les derniers jours, donnaient beaucoup à parler à ces gentes demoiselles. On racontait qu'un jeune patricien aimait à la folie l'enfant merveilleusement belle d'un simple tailleur. Les parents avaient voulu les séparer. La jeune fille était partie pour un pensionnat de la Suisse française. Mesure inutile ! Lui, avec la permission de son père, s'en était allé à Lausanne pour y continuer ses études. Or, comme le pensionnat n'était pas très éloigné de cette dernière ville, les deux amoureux avaient aussitôt renoué des relations. L'enfant du pauvre tailleur venait de rentrer à Berne, suivie de près par le jeune patricien, et il y avait grande apparence que leur amour finirait par triompher des préjugés qui s'opposaient à leur union.

Un autre scandale soulevait encore plus de poussière. Le rejeton d'une ancienne famille s'était bêtement amouraché d'une petite actrice, non dans une intention coupable, mais avec le sincère désir de l'épouser. L'actrice, sans doute de complicité avec son adorateur, s'était subitement embarquée pour l'Amérique où l'avait aussitôt rejointe le jeune noble, et voilà qu'une dépêche annonçait justement leur mariage dans le nouveau monde.

Dougaldine et ses amies s'entretenaient naturellement de ces faits, mais sans méchanceté aucune. La suave douceur des pâtisseries excluait tout fiel de leurs lèvres. Elles ne songeaient même pas, dans leur innocente naïveté, que le nombre des jeunes gens sur lesquels elles pouvaient compter, comme fiancés et maris, déjà si réduit, devenait encore plus petit de jour en jour par de telles mésalliances. Les riches héritières, à dix-sept, dix-huit, voire même à dix-neuf ans, ne connaissent pas ces sortes de frayeurs ; le sang coule si chaud et si vit dans leurs veines qu'elles n'ont aucun doute sur l'avenir brillant qui les attend.

Elles furent donc d'autant plus étonnées d'entendre Dougaldine qualifier ces nouvelles de ridicules et d'exécrables. La sœur d'Amédée avait mis

dans ses paroles une certaine amertume.

— Que veux-tu ? riposta Gisèle, en rejetant, avec un mouvement de duchesse, sa tête de blonde capricieuse en arrière. Que veux-tu, ma chère Dougaldine ? Est-ce qu'on n'a pas vu, de tout temps, des hommes très haut placés, même des princes et des rois, faire des mésalliances ? De tels événements ont cela de bon qu'ils jettent tous les esprits en l'air, ce qui plaide bien un peu, tu l'avoueras aussi, en faveur de notre classe, puisque, aux yeux de tout le monde, on l'envisage comme quelque chose de supérieur, de très élevé. Autrement, on ne s'en occuperait pas tant.

— Je répète encore que je trouve exécration un semblable oubli de ses devoirs, fit derechef Dougaldine, se servant du même terme et ignorant la cause de son irritation. Comment, ajouta-t-elle aussitôt, comment quelqu'un de notre société peut-il agir ainsi, au mépris de sa famille et du nom que ses ancêtres lui ont laissé ?

Et, en prononçant ces paroles, on eût dit qu'elle avait la vague appréhension qu'un jour elle serait aussi obligée de se défendre elle-même contre une pareille défaillance.

— De notre société ! répliqua Nathalie, la plus jeune de toutes, et très jolie avec ses boucles noires, laquelle n'avait probablement pas compris ce qu'avait voulu dire Dougaldine. De notre société ! Naturellement ! Nous autres, nous ne ferions jamais cela. C'est évident.

Déchiffrera l'énigme du cœur humain qui voudra. Mais Dougaldine, à ces mots, et avec un ton plus acerbe encore, parut se déclarer cette fois pour cette inégalité des classes dans l'amour, car elle dit :

— Tout bien considéré, je ne saurais pas pourquoi, si ces sortes d'unions sont permises aux hommes, elles ne le seraient pas de même aux femmes.

Un joyeux murmure, mais décidément très désapprouvateur, éclata à ces paroles. Par bonheur, personne ne remarqua la vive rougeur qui empourpra le visage de Dougaldine. Semblables aux amazones de Penthésilée, auxquelles cette reine avait conseillé de s'allier à une tribu de Scythes sauvages, les amies de M^{lle} Fininger accablèrent celle-ci de mots piquants, et bientôt, tout en se promenant par la chambre, elles lui nommèrent les heureux mortels sur qui tomberait leur préférence, pour le cas où elles devraient choisir un mari au-dessous de leur rang. L'une prendrait « l'oncle

Mathurin » ; l'autre, « le fils d'un épicier » ; la troisième, « un tambour-major ». Bref, la bataille devint générale et prit en quelques secondes d'homériques proportions.

Elle-même, Dougaldine, ne se comprenait plus. Ce qui mettait ainsi ses amies en belle humeur troublait réellement tout son être. En entendant ces éclats de rire, elle trouva que ses compagnes avaient l'air de petites fillettes bien sottes. Et, pourtant, afin de ne pas jeter un froid sur sa réunion, elle essayait de réagir contre elle-même. Mais rien n'excitait plus sa curiosité. Elle écoutait, puis, elle oubliait. Il lui semblait toujours que quelqu'un, — presque encore un inconnu, prenait possession de son cœur. Elle était sous le coup d'une sourde douleur physique, et elle soupirait après un peu de repos, de même que la biche surmenée soupire après un instant de tranquillité sous un toit de feuillage. Aussi, malgré la franche et cordiale amitié qui la liait à toutes ces jeunes filles, elle ressentit un vrai soulagement lorsque, au déclin du jour, elles s'en allèrent en répétant à l'unisson qu'elles venaient de passer une délicieuse après-midi.

**

La solitude n'apporta pas le calme à Dougaldine. Elle était habituée, ainsi que nous l'avons dit, à se rendre compte de ses propres impressions. Son regard, qui avait des clartés pour tout ce qui l'intéressait, s'ennuageait cette fois et l'empêchait de voir. Et, autant elle avait désiré, un instant auparavant, le départ de ses amies pour être seule avec elle-même, autant à présent elle souhaitait que quelqu'un arrivât pour rompre le fil qui emportait sa pensée vers un horizon au delà duquel elle pressentait un profond mystère.

À ce moment, et comme s'il eût répondu à un appel désespéré de sa fille, M. Fininger rentra. Il avait à causer avec Dougaldine, lui dit-il, dès qu'il fut au salon.

— Nous recevrons un de ces jours quelques personnes, des messieurs, et c'est à toi qu'incombera le soin de faire les honneurs de la maison. Une fois le café servi et les cigares allumés, tu pourras te retirer. Je tiens beaucoup à donner ce souper, car nous aurons, parmi les invités, un jeune étranger, M. Max de Rosenwelt, qui, à deux reprises déjà, est venu à mon bureau

sans m'y rencontrer. Il m'a été recommandé par une maison de Königsberg et il doit entretenir de bonnes relations avec l'ambassade de son Pays.

Cela dit, M. Fininger désigna les personnes qu'il pensait inviter. Il se trouva qu'ils seraient précisément treize à table, lui et sa fille compris.

— C'est trop ou trop peu, reprit en souriant le père de Dougaldine. Non pas que ce chiffre m'effraie ; mais il ne sait jamais si tout le monde est de cet avis. Ne fût-ce, d'ailleurs, que pour éviter toute mauvaise plaisanterie, mon devoir de maître de maison m'ordonnerait de changer ce nombre fatidique.

Il fallait donc le réduire ou l'augmenter. Dans le premier cas, on risquait d'éveiller quelque mécontentement, car chacun avait à peu près le même droit à leur invitation ; et, comme c'était la dernière fois, cet hiver, qu'on ouvrait toutes grandes les portes de la salle à manger, il n'eût pas été prudent d'avoir recours à ce moyen sommaire.

Tandis que M. Fininger et Dougaldine parlaient de ce souper, Amédée s'était glissé dans la chambre et écoutait tranquillement ce qui se décidait. Le père demandait justement si l'on ne pouvait pas aussi inviter M. Molsen, le « professeur de documents », comme on l'appelait, puisque son collègue, M. Grégor, serait parmi leurs hôtes.

C'était un personnage très original que ce M. Molsen. Il avait fait de précieuses découvertes dans les archives de plusieurs pays, notamment en France et en Italie, et il les utilisait avec habileté pour ses leçons sur l'histoire suisse. Parfois il assistait, dans certaines familles patriciennes, à des repas de gala ; mais il avait une si déplorable habitude que Dougaldine osa s'opposer à cette invitation.

— Vois-tu, papa, dit-elle, ce vieux monsieur, je le reconnais, est très intéressant, même très savant, et pour peu qu'il le voulût, il serait un aimable convive. Mais, on n'est jamais sûr avec lui. Au moment où l'on s'y attend le moins, dans sa passion des papiers jaunis, il est capable de dire à son voisin : Oui, précisément, c'était en l'année 1473 que votre ancêtre Jean fut pendu, comme cela peut se voir dans tel ou tel document. Moi-même, j'ai entendu de semblables paroles et je t'assure que ces généalogies qu'il ressuscite ainsi autour d'une table où sont assises plusieurs personnes, produisent toujours le plus fâcheux effet. Pour lui, c'est une manie. Qui

nous dit que parmi nos ancêtres il ne s'y trouve pas également un de ces seigneurs de grandes routes dont le professeur nous raconterait peut-être la piquante histoire. Ne l'invitons point.

M. Fininger ne répondit pas. Il partageait évidemment l'opinion de sa fille.

Tout à coup, du coin où il était blotti, Amédée s'écria, de sa belle voix sonore :

— Mais, s'il vous faut un quatorzième convive, pourquoi n'inviteriez-vous pas le docteur Almeneur ?

Le père poussa un hem ! assez équivoque, qu'on pouvait interpréter pour ou contre cette proposition inattendue.

Quant à Dougaldine, elle avait senti une bouffée de révolte monter à ses lèvres. En même temps, une belle rougeur envahit son front et ses joues. Heureusement, l'obscurité déroba son visage aux yeux perspicaces de son père.

— Qu'en penses-tu, Dougaldine ? interrogea M. Fininger.

Les plus étranges pensées tourbillonnaient dans la tête de la jeune patricienne. Elle ne savait que répondre. À la fin, elle se dit :

— Eh bien, qu'il vienne ! Son infériorité éclatera certainement dans une société comme celle qui va se réunir ici.

Mais, elle se garda bien de justifier ainsi son consentement, car elle se borna à balbutier :

Oh ! si tu crois, papa, qu'on ose recevoir le précepteur d'Amédée, qu'à cela ne tienne ! Pour moi, ce quatorzième-là m'est indifférent.

— C'est un homme tout à fait comme il faut, ajouta M. Fininger.

Il fut donc décidé qu'on enverrait aussi une invitation à Jean Almeneur.

Inutile de peindre la joie du docteur lorsqu'on lui vomit la carte aux armes de la famille Fininger. Décidément on commençait à l'apprécier. Ah ! si on lui eût dit alors qu'il devait cette marque d'estime, comme il la jugeait, seulement au hasard de ce nombre 13 et au caprice de son élève, quel écroulement c'eût été pour son rêve inavoué ! Et combien plus cruelle encore sa peine, si l'on était venu lui annoncer que Dougaldine ne le

souffrait chez eux, ce soir-là, que dans la pensée qu'il ferait triste figure au milieu de leurs nobles botes !

Est-ce que vraiment la fière patricienne caressait un aussi noir espoir dans sa jolie tête blonde ? Elle le croyait, du moins. Toutefois, nous sommes bien en droit d'en douter à la vue de l'excitation que lui cause ce souper, qui ne l'eût pas autrement intéressée sans la présence du docteur. Pendant qu'elle dirige et surveille les préparatifs, sans le vouloir elle se pose souvent ces deux questions : Que dira-t-il ? comment s'en tirera-t-il dans notre monde qui lui est étranger ? Ah ! ces questions, qu'elle se faisait ainsi, Dougaldine les mettait sur le compte d'une réelle antipathie ; mais, vraiment, elles avaient plutôt l'air d'exprimer l'inquiétude que la jeune fille éprouvait à l'idée que Jean pourrait se montrer inférieur en savoir-vivre aux autres convives.

À l'heure indiquée, les invités se présentèrent et furent reçus au salon par M. Fininger et sa fille avec cette exquise politesse qui était un attribut de la famille. Pour la plupart, c'étaient des messieurs déjà âgés, des veufs et des célibataires ; seuls, Max de Rosenwelt et le docteur Almeneur auraient osé revendiquer les avantages de la jeunesse.

Le premier regard de Dougaldine fut pour celui qui l'avait tant préoccupée durant les derniers jours. La tenue de Jean était irréprochable. Il s'inclina devant elle peut-être avec moins de souplesse que les autres messieurs ; on voyait bien qu'il n'avait pas appris de bonne heure à ployer l'échine. En tout cas, son entrée ne prêtait à aucun reproche. Il les remercia, en quelques mots, son père et elle, de ce qu'on avait eu la bonté de songer à lui ; puis, la présentation faite, il avait aussitôt accepté le bras du professeur Grégor, avec lequel il entama un entretien discret, pendant que les invités se formaient en groupes, en attendant le souper.

Cependant, Max de Rosenwelt, que M. Fininger avait présenté sous ce nom, s'était emparé de Dougaldine et avait engagé une conversation avec elle. D'une taille forte, d'une beauté mâle, presque brutale, telle enfin qu'on la rencontre dans le corps des officiers d'une armée permanente, quand on le regardait on pensait involontairement au cheval fougueux sur lequel il devait parader. Il existe toujours de ces individus-là, dans la société contemporaine. Sa moustache, audacieusement relevée, donnait à sa physionomie un air martial, tout militaire, et rappelait à plusieurs le schah

de Perse qu'on avait vu quelques années avant, lors de son voyage à travers l'Europe. Ses yeux noirs et son nez en bec d'aigle achevaient cette comparaison et enorgueillissaient encore l'expression de son visage qui, sans doute, s'adoucissait extrêmement, tandis qu'il causait avec Dougaldine et commençait, avec une habileté de roué, à lui faire une cour en règle.

Dès les premiers mots, la jeune patricienne ne put étouffer un vif sentiment de répulsion pour l'étranger, bien qu'elle reconnût parfaitement les qualités physiques qui le distinguaient. Mais elle sut imposer silence à cette aversion naissante et fut très aimable avec Max de Rosenwelt. D'ailleurs, ce n'était que son devoir de maîtresse de maison. Elle ne paraissait même pas se souvenir de la présence du docteur. Il est vrai qu'elle n'en eut d'abord pas le temps, car, bientôt après, on annonça que le souper était servi. Les invités passèrent dans la salle à manger.

M. Fininger et Dougaldine avaient leurs places aux deux extrémités de la longue table, l'un en face de l'autre. Max de Rosenwelt était à la droite de la sœur d'Amédée ; à sa gauche, elle avait un vieux colonel. Le docteur Almeneur était à côté de M. Fininger. C'est ainsi que l'avait voulu la jeune fille.

Le colonel, qu'embarrassait déjà un commencement d'asthme, était un aimable convive, mais il ne se dégelait réellement qu'après les repas. Dougaldine l'avait placé près d'elle, parce que son rang et son âge lui assignaient cet honneur. Elle ne pouvait donc guère compter sur son voisin de gauche pour la distraire.

Quant à l'étranger, il ne tenait pas ce que son entrée promettait. Ayant, dès le début, épuisé ses flatteries et ses compliments ; ne connaissant encore que fort peu de monde en ville, il lui fut impossible, malgré les efforts de Dougaldine, de soutenir longtemps la conversation, soit qu'il n'eût plus rien à dire de son pays, soit qu'un intérêt personnel lui conseillât de taire ce qui le concernait.

Dougaldine aurait cependant réussi à répandre quelque animation autour d'elle si, de l'autre extrémité de la table, une belle voix de ténor n'avait pas continuellement résonné à ses oreilles. C'était le docteur Almeneur qui parlait, selon son habitude et sans pédanterie aucune, de choses à coup sûr sérieuses et captivantes, car elle remarqua souvent que tout le monde

l'écoutait. À un certain moment, le voisin de Jean, un patricien, prétextant qu'à son arrivée il n'avait pas entendu son nom, le pria de bien vouloir le lui répéter, afin qu'il sût avec qui il avait l'honneur de s'entretenir. Jean se nomma. Et le patricien, sans doute dans l'intention de flatter le docteur, déclara que ce nom ne manquait pas de noblesse.

— Dame ! répliqua le maître d'Amédée, d'un ton légèrement ironique, je ne sais trop qu'en dire. Toutefois, ce dont je puis vous assurer, c'est qu'il indique parfaitement l'occupation de mes ancêtres, de génération en génération...

Ces derniers mots : ancêtres, de génération en génération, étaient les mieux compris de la société réunie chez M. Fininger. On fut donc très attentif à l'explication qu'annonçait la phrase du docteur Almeneur. Il continua :

— J'imagine qu'une lettre de notre nom s'est perdue à travers les âges. Après *Almen*, qui signifie l'*alpe*, il y avait probablement *heuer*, l'homme qui récolte, qui fauche le foin, de sorte que, primitivement, ce même nom devait s'écrire *Almenheuer*, c'est-à-dire un homme qui s'en va ramasser le foin sur les hauts sommets. Rappelez-vous ce passage de *Guillaume Tell* où Rodolphe de Harras parle « de la vie pauvre et misérable » de ces sauvages montagnards qui osent s'aventurer, pour une poignée d'herbes, jusqu'au-dessus des plus profonds abîmes, où les chèvres elles-mêmes ne se risquent point. Non seulement c'était l'occupation de mes ancêtres ; mais elle devait devenir aussi la mienne, car j'étais destiné à ce rude labeur. On peut donc nous appliquer l'expression : *Nomen et omen* !

Il ne faut pas être grandement versé dans la connaissance des hommes pour affirmer que l'histoire de cette humble origine, telle que l'expliquait le docteur, produisit une singulière impression sur les invités de M. Fininger, presque tous gens dont l'une des gloires, peut-être l'unique, était l'antique renommée de leurs familles. Quelques-uns ne se sentaient pas à l'aise ; d'autres voyaient, dans ces paroles, l'orgueil du peuple se dresser en face de leur orgueil de patriciens. Dougaldine était de ce nombre. Mais elle avait bien deviné aussi que Jean, tout en rabaissant sa naissance, avait voulu l'entourer d'un cadre éminemment poétique. Ce n'est pas la pauvre hutte de la montagne qu'il venait d'évoquer sous les yeux de ses auditeurs, mais l'alpe sublime, les dangers qu'elle cache sous son rayonnement, le soir,

quand le soleil des étés la caresse de ses lueurs pourprées. Aurait-il été si sincère, s'il avait eu pour père un vulgaire savetier, dont l'échoppe se fût ouverte dans une sombre ruelle de la ville ?

Elle eut aussitôt l'envie cruelle de le mettre à l'épreuve, et elle en possédait le moyen, son frère lui ayant dit que le père du docteur vivait assez pauvrement dans sa montagne.

Prenant donc le ton de la pitié, afin de mieux faire sentir la différence qui existait entre son monde et celui de Jean, elle l'apostropha de cette façon ;

— Et votre père, monsieur le docteur, se livre-t-il encore à ce travail pénible et dangereux ?

Cette question passa comme une flèche à travers le silence de la salle. Le docteur, sans broncher, la reçut aussi comme un trait, mais un trait que lançait une jeune fille qu'au fond de lui-même il aimait.

Il la regarda tranquillement, sans rancune. Elle se détourna, toute troublée. Puis, il répondit, d'une voix lente :

— Non, mademoiselle. Mon père, dans son jeune âge, avait appris l'état de cordonnier, ce qui lui est très utile pour ses vieux jours. Il ne va plus à la montagne.

— Bravo ! murmura le professeur Grégor, qui voyait toujours avec plaisir un homme de cœur se tirer prestement d'une situation difficile.

Dougaldine se repentit d'avoir été si loin. Elle avait obligé leur hôte, le maître aimé de son frère, à s'humilier devant des étrangers, des inconnus. Mais, aussi, elle était heureuse, sans vouloir s'en expliquer la cause.

Tout à coup, Max de Rosenwelt s'écria :

— Alors, j'ai bien l'honneur de saluer en vous un des démocrates de ce pays. Depuis longtemps, je souhaitais cette occasion.

Et, sans attendre une réponse, il ajouta :

— Vous avez sans doute, chez vous, une très mauvaise opinion de la noblesse ?

Cette question était faite sur un ton provocateur. Dougaldine en fut péniblement froissée. Toutefois, la curiosité l'emporta. Qu'allait dire le docteur ? Comment s'y prendrait-il pour respecter les principes des

personnes présentes sans renier les siens ? Le problème ne manquait pas d'intérêt. Il excitait l'attention.

Jean, après une seconde de réflexion, regarda fixement son interlocuteur, dont l'accent avait trahi l'étranger, puis, sans aucune hésitation dans la voix, il répondit :

— Ce n'est vraisemblablement pas pour savoir ce que je pense de la noblesse que vous m'adressez la parole, monsieur, mais, plutôt pour connaître l'idée que l'on s'en fait dans notre pays.

— L'un et l'autre ! répliqua de Rosenwelt. Vous vous êtes déclaré avec tant de netteté l'enfant du peuple que votre jugement ne m'est pas indifférent.

— Il me semble que nous sommes tous les enfants de quelqu'un, riposta le docteur, en souriant finement. Ce serait vraiment regrettable qu'une classe entière se séparât du peuple et renonçât au droit de diriger aussi les affaires de l'État.

— Soit ! Mais vous n'ignorez pas ce que j'entends par ce mot : le peuple, fit négligemment l'étranger, non sans laisser paraître une certaine irritation.

— Je le sais, en effet, dit Jean, inébranlable, oui, je ne le sais que trop. Néanmoins, permettez-moi de ne pas partager votre manière de voir.

— Vous ne voulez pas répondre à ma question, reprit avec plus d'opiniâtreté Max de Rosenwelt, qui sentait s'accroître en lui l'aversion qu'il avait, dès le premier regard, éprouvé pour le jeune savant, dont la présence, en une telle société, l'étonnait beaucoup. Vous devriez bien nous dire, en votre qualité de démocrate, car vous en êtes un, puisque vous l'avouez, ce que la noblesse est encore pour vous et pour vos compatriotes. Cela nous intéresserait tous, j'en suis sûr.

— Oui ! oui ! s'écrièrent quelques-uns des convives, tandis que les autres, et parmi ceux-ci M. Fininger, regrettaient déjà le tour qu'avait pris la conversation.

— Si je ne craignais de vous ennuyer, objecta le docteur, comme hésitant.

— Non ! Non ! entendit-on de divers côtés. Dites toujours.

Les messieurs qui insistaient de cette façon, espéraient que Jean ne sortirait pas facilement de l'impasse où l'avait poussé de Rosenwelt.

— Eh bien, commença le docteur, qu'il en soit comme vous le désirez. Mais excusez-moisi je prends légèrement le ton du professeur et procède avec quelque méthode. Au point de vue purement historique, j'ai, en premier lieu, une grande estime pour la noblesse. Il n'est toutefois pas absolument nécessaire, pour les besoins de notre discussion, de développer ici cette idée. Surtout je ne le ferai jamais en présence de mon respectable maître, M. Grégor — ce dernier s'inclina, avec un aimable sourire — car il pourrait infiniment mieux que moi vous dire le rôle que la chevalerie a joué dans l'histoire de l'humanité, la poésie qu'elle a inspirée, les mœurs qu'elle a affinées et répandues et quelles luttes elle a osé entreprendre contre la tyrannie des monarques absolus. Tout le moyen âge raconte ses hauts faits. D'ailleurs plus d'un, parmi vous, connaît ces choses par tradition de famille.

Il s'arrêta un instant. Les hôtes de M. Fininger avaient l'air d'être très satisfaits de ce début. Quant à Dougaldine, elle lui envoya un regard presque attendri.

— Mais voici d'autres temps qui arrivent, reprit Jean, non pas encore pour tous les peuples, ce qu'il importe de faire observer. Les grands États monarchiques, et en particulier la Prusse — oui, oui, ce dernier, plutôt que la Russie, est l'idéal de la noblesse, — ces grands États ont conservé cette classe privilégiée, bien que l'esprit de la Révolution française ait pénétré jusqu'au cœur des masses populaires. Elle est même devenue chez eux la colonne principale qui soutient le trône et l'armée. Si j'avais l'honneur, par devoir et par principe, d'être membre de l'un de ces gouvernements, je laisserais les nobles dans tous leurs droits, selon la mesure du possible, à la seule fin de protéger l'État militairement organisé ; et cela d'autant plus volontiers que la noblesse prussienne, quoique de mœurs souvent grossières, s'est acquis à travers les siècles, par quelques-unes de ses nombreuses familles, des droits sacrés à la reconnaissance de la royauté. Je n'en fais un secret pour personne, mais je souhaite la fin de toutes les vieilles monarchies en Europe, parce que mon idéal social est la négation des institutions sur lesquelles elles reposent. Je sais aussi respecter un noble adversaire, même les derniers chevaliers que la Prusse nous montre dans ses hobereaux, bien que, avant de leur accorder à tous mon estime et ma confiance, j'aime assez à les regarder de très près.

À ces mots, Max de Rosenwelt ne put réprimer un léger mouvement nerveux. Cependant, il se tut et le docteur continua :

— Il en est tout autrement dans les pays où, comme en Suisse, les idées de la Révolution française sont devenues les bases de l'organisation politique. Vous savez, en effet, aussi bien que moi, que chez nous les privilèges de la noblesse sont éteints. Mais, ce n'est pas tout. Comme elle a voulu, en s'inspirant du passé, résister quand même au courant social qui entraîne les peuples vers l'avenir, et se renfermer dans une caste à part, il en est résulté que son nom, loin de lui être utile, est à présent un obstacle sérieux qui, parfois, s'oppose à son entrée aux affaires de l'État. Personnellement je le regrette, car, de cette façon, une partie des forces vives de la nation se trouvent perdues ou s'épuisent dans une lutte sans heureuse issue pour elles. À Berne, le cas est encore plus frappant qu'ailleurs. Dans les autres villes, les descendants des anciens nobles se sont rapidement décidés à supprimer la particule, s'apercevant avec raison qu'elle effrayait les électeurs et froissait les instincts égalitaires de notre peuple. Ici, on n'a pas jugé opportun de le faire et, pourtant, je ne crois rien dire de blessant si j'ajoute que ce petit mot, « de », signifiera bientôt que tous ceux qui le portent sont exclus par le fait même des charges publiques. Vous n'ignorez pas ce qui se prépare dans notre ville.

M. Fininger, d'un signe de tête, approuva ces paroles. Il y avait longtemps que lui-même, ainsi qu'il a été dit plus haut, oubliait volontairement la particule.

Mais le vieux colonel, le voisin de Dougaldine, dont l'estomac s'était insensiblement calmé, s'écria d'une voix asthmatique :

— Que diable ! monsieur, noblesse oblige ! Vous me concéderez bien qu'il est de notre devoir de garder intacts les noms que nous ont transmis nos ancêtres.

— À la rigueur, répliqua Jean, je comprendrais encore le culte de cette tradition dans le sein de la famille, mais sans qu'il en parût rien au dehors. Oui, même je verrais avec satisfaction que chaque famille conservât le souvenir de ses aïeux. Je ne voudrais pas vous conseiller d'imiter les Chinois en toutes choses. Mais la piété dont ils entourent la mémoire de leurs pères exerce une grande influence sur l'état moral de ce peuple. Quant

à nous autres démocrates, messieurs, nous avons encore beaucoup à apprendre chez vous.

Cette dernière phrase, flatteuse comme une caresse, mit tout le monde à l'aise, sauf Max de Rosenwelt qui avait évidemment attendu une autre fin de ce débat. Aussi fit-il de nouveau, en guise de réflexion :

— Ces idées sont peut-être à leur place dans ce pays, que je ne connais qu'imparfaitement. Mais, je vous le demande un peu : que deviendraient les nobles si, en Prusse, nous n'avions pas un État militaire où ils occupent toujours les premiers postes ? Heureusement, les choses resteront encore longtemps comme elles sont.

— Là-dessus, il y aurait beaucoup à dire, répliqua Jean, presque irrité par les observations de plus en plus insidieuses de l'étranger qu'il commençait aussi à détester réellement. Si les nobles de la Prusse, monsieur, ont appris quelque chose, toutes les portes, toutes les carrières leur sont ouvertes, même plus largement ouvertes qu'au vulgaire mortel. Au surplus, un célèbre professeur de théologie, un Allemand, Richard Rothe, a répondu à votre question, il est vrai avec une pointe d'ironie : Les nobles, a-t-il écrit, grâce à leurs manières distinguées, à leur langage correct et de bon ton, grâce aussi à la beauté de leur race, sont nés pour devenir de parfaits comédiens.

Max de Rosenwelt pâlit. Mais le docteur n'avait pas terminé :

— Remarquez que cette observation est de Richard Rothe ; je n'en prends aucunement la responsabilité, car, chez nous, quelle que soit la différence qui puisse exister entre les gens de haute et obscure origine, le talent pour les planches est en général fort peu répandu.

— Et voyez cependant comme l'on se trompe quelquefois, s'écria de Rosenwelt, emporté par la colère. En entrant dans cette maison hospitalière, lorsque l'on nous a présentés l'un à l'autre, je vous ai justement pris pour un homme de théâtre.

— Mais, j'espère au moins pour un acteur toujours prompt à la riposte, fit Almeneur, un soupçon de mépris flottant sur ses lèvres.

Déjà on avait servi le café et Dougaldine le versait maintenant dans les tasses en fine porcelaine. Puis, dès qu'elle eut absorbé son moka, elle se

leva et, avant de disparaître, elle exprima l'espoir de revoir ces messieurs au salon.

La conversation, après son départ, effleura d'autres sujets, le thème monotone des choses indifférentes. Il en était ainsi autrefois : quand la princesse quittait le champ clos où se donnait le tournoi, le combat perdait aussitôt tout attrait. Max de Rosenwelt n'avait poursuivi le docteur de ses questions que dans l'intention de l'humilier devant Dougaldine ; et Jean eût mis, par quelques brèves réponses, très lestement fin à la discussion, s'il n'avait pas deviné que la sœur de son élève était comme suspendue à ses lèvres.

Et, pendant que les invités, encouragés par le maître de la maison, fumaient de délicieux havanes, Dougaldine, seule au salon, se promenait, agitée, sur le tapis qui amortissait le bruit de ses pas. Elle n'avait nullement prévu ce qui venait d'arriver. L'homme du peuple s'était révélé homme de cœur ; les paroles discordantes qu'on avait prononcées n'étaient pas de lui. On l'avait provoqué, on l'avait attiré sur un terrain glissant, dans un chemin hérissé de surprises, et il s'était conduit avec une merveilleuse sûreté, conséquence naturelle de sa haute instruction et de sa mâle énergie. Son humble origine, il ne l'avait pas reniée ; ni ses principes républicains. D'une manière très délicate, il avait su respecter les plus intimes sentiments des convives. Un seul avait reçu une verte leçon, et il la méritait.

— Pourquoi ? se disait Dougaldine, avec un profond soupir ; pourquoi n'est-il pas un des nôtres ?

Elle s'effraya, à cette pensée.

Puis, plus calme, elle se demanda :

— Et s'il était de notre monde ?

La réponse suivit aussitôt :

— Oh ! oui, oui, je l'aimerais ! je l'aimerais !... Mais... non ! c'est impossible ! Jamais ! Jamais ! Et elle cacha dans ses mains la rougeur de son beau et clair visage.

La pauvre enfant ! Elle se laissa tomber dans un fauteuil, brisée par l'émotion, et un grand trouble remuant son âme. Dans la salle à manger éclataient des voix d'hommes, parfois des rires sonores...

Les invités venaient de rentrer au salon pour prendre congé de Dougaldine. Pour tous, elle eut un mot aimable. Les politesses mièvres de Max de Rosenwelt n'en finissaient pas : la jeune fille dut lui abandonner la main, qu'il porta à ses lèvres. Le docteur Almeneur passa le dernier devant elle. D'une voix à peine compréhensible, il lui souhaita une bonne nuit. Elle le regarda franchement. Sa fierté paraissait s'amollir. Son regard n'avait plus la dureté de la première rencontre. Et elle crut lire aussi, dans les yeux de Jean, un tel mélange d'adoration infinie et de tristesse angoissante qu'elle en fut tout émue jusqu'au moment où le sommeil lui ferma les paupières...

Durant les quinze jours qui suivirent cette soirée, aucun incident notable ne se produisit dans l'existence de nos divers personnages. Comme précédemment, le docteur arrivait de bonne heure pour donner ses leçons. Amédée s'attachait de plus en plus à son maître, il ne cessait d'en parler à sa sœur. Parfois, ils sortaient ensemble et faisaient une promenade dans les environs, pendant laquelle le précepteur expliquait à son élève les merveilles contenues dans l'inimitable livre de la nature. Jean et Dougaldine ne se rencontrèrent jamais.

V

On était à la fin du mois d'avril. Un gai soleil éparpillait ses rayons d'or sur la terre qui fermentait. Déjà on apercevait les vertes feuilles des hêtres et, dans les jardins, le lilas épanouissait en grappes violettes ses fleurettes parfumées. L'air était frais et pur ; tout au fond de l'horizon, s'appuyant au ciel d'un azur pâle, les Alpes géantes commençaient à secouer leur épais manteau de neige, d'une blancheur éclatante.

Chaque année, à cette saison, la famille Fininger quittait Berne pour aller habiter les bords du lac de Thoune, dans leur charmante propriété de Beau-Port. On s'y rendait ordinairement aux premiers jours de mai. M. Fininger, qui appréciait l'influence d'un long séjour à la campagne sur la santé de ses enfants, en avait ainsi décidé depuis longtemps. Lui-même, retenu en ville par ses nombreuses occupations, ne rejoignait les siens que le samedi. Il restait à sa villa toute la journée du dimanche et parfois jusqu'au lundi soir. Cette demeure lui plaisait infiniment ; aussi l'avait-il meublée avec goût et non sans un certain luxe.

Dougaldine, seule avec son frère, aurait mené une existence trop solitaire. Heureusement une tante, la sœur de son père, l'accompagnait tous les ans à Beau-Port. C'était une vieille demoiselle, très aimable, qui avait remplacé, auprès de sa nièce, la mère morte en donnant le jour à Amédée. Personne d'un caractère tranquille, elle passait sans bruit dans la vie, ne laissant après elle qu'un rayon de lumière, le souvenir de sa chaude et sincère affection. Toujours d'accord avec Dougaldine, elle s'occupait des travaux de la maison, surveillait même l'exploitation de la grande ferme attenante à la propriété et distribuait aux domestiques, assez nombreux, les ordres que nécessitaient une existence aisée et l'administration d'un beau domaine. Les deux dames ne s'ennuyaient jamais.

Si, le matin ou l'après-midi, on pouvait disposer de quelques heures de loisir, elles descendaient près du lac, sous de gros platanes où, l'une et l'autre gardant souvent le silence, elles travaillaient à une broderie quelconque ou lisaient des livres nouveaux et des revues. Et la brise,

comme Pour les bercer dans leurs rêveries, soulevait lentement de petites vagues, dont le murmure doux et assoupissant venait se mêler aux murmures des roseaux du bord.

D'ailleurs, les distractions ne faisaient pas défaut la villa. Des amies de Dougaldine apparaissaient inopinément à Beau-Port ; d'autres fois, M. Fininger amenait quelques connaissances. Ainsi la monotonie de leurs jours était rompue pour un temps plus ou moins long. Thoune, une ville de militaires, fournissait aussi son contingent de visiteurs, des parents ou des amis de la famille. Quelquefois, le cliquetis des éperons sonnait dans les allées du jardin. Ces officiers acceptaient avec un visible plaisir les invitations que le banquier leur adressait. Dougaldine déployait tant de grâces et les caves de Beau-Port étaient si bien garnies ! Aucun, pourtant, n'avait encore tenté la conquête de la jeune fille. Les uns redoutaient le sourire, nuancé d'ironie, qui se jouait dans les coins de cette jolie petite bouche : il signifiait clairement qu'elle se jugeait supérieure à tous ces fils de Mars, avec lesquels elle daignait causer, et personne, parmi eux, n'eût osé soutenir le contraire. Les autres ne songeaient pas au mariage. Ils étaient de cette race d'hommes qui, aussi longtemps que les cheveux ne s'argentent pas aux tempes, se refusent obstinément à goûter les joies paisibles de la vie à deux. Un séjour d'une année, soit à Paris, soit à Londres, ou un grand voyage, ou bien encore un congé dans une armée étrangère, leur en disait davantage. Au surplus, dans ce monde, il faut avoir vécu pour s'établir. Ils bornaient donc leur cour à quelques propos galants, et Dougaldine conservait avec tous, cousins ou amis d'un jour, l'humeur gaie de la jeune fille heureuse, estimant à sa juste valeur cette flirtation sans aucune portée. Quand la société quittait la villa, M^{lle} Fininger était toute contente, ainsi que sa tante, de retrouver leur vie tranquille, un moment troublée par la présence de ces invités.

Cette fois, il devait en être autrement. Pendant qu'Amédée fréquentait encore les écoles publiques, il ne passait qu'une partie de l'été à Beau-Port. À présent qu'il avait un précepteur, la famille entière allait s'installer dans cette spacieuse demeure pour toute la durée de la belle saison. Jean avait bien murmuré quelques objections, mais sans succès.

— Pourquoi n'iriez-vous pas avec ? lui avait dit M. Fininger. S'il vous faut des livres, vous n'avez qu'à commander, on vous les expédiera de

suite. Vous serez plus à l'aise pour vous livrer à vos études favorites, sur les bords d'un beau lac, que dans la chaleur étouffante de la ville. Et puis, vous m'en avez fait la promesse.

Le jeune homme céda. Il n'y avait pas d'autre issue, puisqu'il s'était engagé à les accompagner. S'il avait, prétexté ses travaux, c'est parce qu'il n'osait ni s'avouer, ni avouer à d'autres, surtout à M. Fininger, le vrai motif de son hésitation. Il se disait, et non sans raison, que cette existence en commun, ces relations quotidiennes avec Dougaldine deviendraient pour lui la source de peines infinies, et, loin de s'affaiblir, l'amour qu'il ressentait déjà pour elle se fortifierait et annihilerait sa volonté. À cette pensée, une peur vague l'assaillait. Où le conduirait-elle, cette passion ? Parfois, à vrai dire, il se flattait que Dougaldine le paierait de retour et qu'alors, encouragé par elle, il triompherait de toutes les difficultés. Mais, l'instant d'après, le doute le reprenait, amer et poignant. Ne connaissait-il pas cette jeune fille ? Il y avait, chez elle, comme deux êtres distincts, deux âmes : l'ange de l'amour, la femme capable de rendre un homme indiciblement heureux ; et, à côté, le démon de l'orgueil, de la caste patricienne, qui se révoltait à la seule idée d'aimer un enfant du peuple. Et, pour elle, ce rang qu'elle occupait dans le monde n'était pas affaire de vanité ; c'était plutôt la résultante de mûres réflexions. Elle avait étudié ces choses de près et croyait fermement à la valeur morale de sa noble origine. De même aussi, elle comprenait les devoirs que lui imposait sa naissance. Sans aucun doute, Dougaldine, à l'occasion, aurait tout sacrifié à ses principes, elle et les autres. Le docteur sentait et voyait tout cela, c'est pourquoi il se reprochait intérieurement de donner tête baissée dans cette passion malheureuse. Mais il était déjà trop tard.

S'il avait encore été possible, Dougaldine se serait opposée à cet arrangement, d'autant plus que depuis leur soirée elle avait deviné le murmure troublant de son cœur. Mais quelle raison aurait-elle avancée ? Voulait-elle dire à son père qu'elle craignait la présence du docteur ? Non, jamais un tel aveu, qu'elle pouvait bien se faire dans le mystère de la nuit, ne monterait jusqu'à ses lèvres ! En outre, de quel droit priverait-elle son frère des leçons d'un maître écouté, auquel sa jeune intelligence semblait s'abandonner avec tant de confiance ? Non, Amédée ne devait pas souffrir

de la faiblesse de sa sœur. Il n'y avait donc plus qu'un moyen : être forte et s'armer pour la lutte.

— Qui sait même ? fit-elle tout à coup. Grâce à nos rapports journaliers, je découvrirai peut-être dans son caractère ou dans ses habitudes quelque chose qui me déplaira et étouffera au-dedans de moi le commencement de sympathie que j'ai pour lui.

Et il lui sembla que l'auréole idéale dont elle entourait la mâle physionomie de Jean s'assombrissait déjà.

Hélas ! Dougaldine avait caressé le même espoir lorsqu'ils avaient invité le docteur à souper, mais le contraire de ce qu'elle avait espéré, était arrivé. En serait-il de même cette fois ? Et n'était-ce pas courir au-devant du danger que de renouveler la tentative ?

Elle n'était plus maîtresse de la situation. Il fallait se soumettre aux dispositions qu'avait prises son père. Cependant, au milieu de ce fouillis de pensées plus ou moins défavorables au précepteur, une toute petite voix chantait l'hymne de l'amour, le désir infini des aveux tremblants. Le cœur d'une jeune fille est chose décidément mystérieuse. Qui oserait se flatter de le connaître ? Dougaldine se croyait malheureuse d'être forcée de vivre sous le même toit que l'homme qui la préoccupait sans cesse ; elle se persuadait qu'il lui était maintenant impossible d'éviter cette nécessité désagréable ; et, pourtant, au fond d'elle-même, tout en vaquant aux préparatifs du départ, elle éprouvait une joie évidente, qui rayonnait sur son visage, comme si, cette année-là, le printemps lui eût apporté un bonheur inattendu. M. Fininger, à qui ce changement n'échappait pas, se réjouissait aussi de voir que l'idée seule d'un séjour à la campagne influait déjà si merveilleusement sur son enfant.

Au jour fixé, la famille partit dans un landau attelé de deux pur sang. De Berne à Thoune, la distance est de six lieues. Comme la villa était meublée, on se contentait, chaque fois, de prendre avec soi quelques coffres pour le linge et les habits. Un char les transportait à Beau-Port, et, à la fin de la saison, on venait de même les chercher. Jamais on ne faisait usage du chemin de fer.

Quatre personnes étaient dans la voiture aux armes des Fininger : Dougaldine et sa tante, le banquier et son fils. On avait offert une place au

docteur Almeneur, mais il s'était excusé, prétextant quelques dernières affaires à mettre en ordre. Il arriverait seulement le soir.

Jean avait accepté, pour l'après-midi de ce jour, un rendez-vous avec un de ses amis d'études, Oscar Muller, de retour d'Amérique. Ce dernier avait occupé, durant plusieurs années, une chaire de professeur dans la République Argentine ; mais, tort peu robuste pour un tel climat, il venait d'obtenir son congé définitif et rentrait au pays, toutefois avec la mission spéciale de trouver un successeur. Le gouvernement qu'il avait servi ne pouvait guère mieux lui témoigner son estime et sa confiance. C'était un emploi largement rétribué. On avait laissé à M. Muller complète liberté dans le choix du nouveau titulaire. Connaissant les aptitudes de son ami et sa santé de fer, l'Américain avait aussitôt songé au docteur Almeneur. Et c'est bien de cette affaire qu'ils s'entretenaient en se promenant sur la terrasse du *Bernerhof*, d'où le regard embrasse le panorama grandiose que forme la chaîne oberlandaise.

— Ce sera difficile, continua Oscar Muller, qui achevait d'exposer à Jean les avantages qu'offrait cette place, sans en oublier les désagréments, ce sera difficile, je le comprends, de te décider à partir, surtout ici, en présence de ces monts neigeux, de ces collines verdoyantes qui semblent nous crier : Restez, restez dans votre patrie, où vous êtes né, où vous avez vos affections et vos amours. D'un autre côté, ce voyage et un séjour plus ou moins prolongé dans l'Amérique du Sud seraient pour toi, pour un jeune savant de ta force, un trésor d'inépuisables ressources. C'est un monde merveilleux. Nombreuses seront les expériences que tu feras. Et, avec cela, en occupant un poste honorable et lucratif.

Le docteur se taisait. Son regard erra au loin, sur les Alpes qu'enveloppaient encore les frimas de l'hiver. Là, à droite, il apercevait très nettement une pointe élancée, au pied de laquelle s'élevait l'humble cabane où vivait son père. Puis, plus rapprochée, une autre montagne de moindre dimension déployait son sommet en pyramide. C'est à la base de cette dernière qu'était la maison de campagne de M. Fininger, où allait, tandis qu'il causait avec son ami, celle qui lui avait mis le cœur et les sens en feu. Sur la grande route, à gauche, le vent soulevait des tourbillons de poussière, et le jeune homme s'imagina que c'était le landau de la famille de son élève, dans lequel on lui avait réservé une place.

— Eh bien ? demanda Oscar Muller, qui attendait une réponse depuis quelques instants.

— Je ne puis rien te dire de positif aujourd'hui, fit Jean.

— Ce n'est pas non plus nécessaire. Il suffit que tu m'autorises à écrire en Amérique que j'ai découvert l'homme qu'il leur faut. L'entrée en fonctions aura lieu seulement en automne.

— Jusque-là j'aurai pris une décision, murmura le docteur, avec une expression de mélancolie peinte sur son visage.

Oscar Muller, qui observait Jean à la dérobée, soupçonna bien qu'il y avait une affaire de cœur sous ces hésitations. Il n'insista plus.

Les deux amis dînèrent ensemble au *Bernerhof*. L'Américain raconta ses voyages, les incidents qui avaient marqué ses pérégrinations en pays étrangers. Jean l'écoutait, de plus en plus silencieux. Puis, le repas terminé, ils se séparèrent, et le maître d'Amédée, ainsi qu'il l'avait promis, partit enfin pour Thoune par l'un des trains de l'après-midi.

Lorsqu'il arriva dans cette ville, le jour tombait. C'était un soir de printemps, doux et chaud. D'un pas léger, une valise à la main, il descendit de wagon et s'avançant sur le bord du lac, il héla un batelier pour passer sur l'autre rivage.

Le paysage était admirable. Les jardins embaumaient et les hautes tourelles du château s'enlevaient vivement sur le fond vert des arbres fruitiers. Toute la féerie de cette belle contrée se développait, aux yeux enchantés du jeune homme dans un rayonnement de soleil couchant. C'était sa patrie !

Avait-il compté le temps qui s'était écoulé, depuis qu'il n'avait plus été là ! Il ne savait pas. Jadis, pendant les premières années de son séjour à Berne, l'époque des vacances le ramenait dans ses montagnes, à la hutte du vieil Almeneur, perchée à quelque six lieues du lac. Mais, voilà quatre ans qu'il ne l'a plus revu, son père. Il doit être cassé, usé par les rudes labeurs. Parfois, il lui a-envoyé de l'argent, un gros sacrifice pour Jean, car il gagne peu. À présent, sa situation s'est améliorée. Aussi retournera-t-il là-haut, dès qu'il en aura les loisirs.

Ces pensées, d'une teinte attristante, le firent songer ensuite à leur pauvreté et au combat incessant qu'il avait dû et devait toujours livrer pour s'assurer une existence plus heureuse. Et il rêva d'une position meilleure qui lui permettrait de vivre plus largement et de secourir son père. La place qu'on lui offrait, dans la République Argentine, était belle et sûre. Elle le tentait. Non pas qu'il l'ambitionnât pour l'argent qu'elle lui rapporterait. Non, pas ça ! Mais, après une jeunesse pénible, de nombreux jours de misère, l'homme ressent le besoin légitime de se reposer et de reposer ses yeux affaiblis par les veilles, en regardant un avenir tranquille, à l'horizon clair et rose.

Il est vrai que depuis son entrée dans la maison Fininger son étoile paraissait monter dans un ciel plus pur. Le père de son élève était généreux : il estimait et payait le talent à sa valeur. Néanmoins, la dépendance dans laquelle Jean se trouvait n'était pas sans lui causer une sorte d'humiliation. Il se souvenait de la rougeur qui avait recouvert son visage, lorsque, deux jours auparavant, la poste lui avait remis ses appointements du premier mois. Il eût été véritablement gêné de tendre la main pour recevoir nette somme et il savait un gré infini à M. Fininger de lui avoir épargné cette épreuve. Ces pièces d'or semblaient lui brûler les doigts. Il s'était aussi empressé d'envoyer à son père tout ce dont il n'avait Pas absolument besoin.

Tenir de l'argent du père de celle qu'il aimait lui était particulièrement désagréable. Ah ! s'il avait osé, comme autrefois Jacob, servir pour gagner la jeune fille ! Mais la situation n'était pas la même. Et, à tous ces doutes, qui le torturaient souvent, se mêlait encore l'idée qu'en restant dans cette famille, il trompait M. Fininger, puisque, tout en remplissant, il est vrai, ses fonctions de précepteur, il se laissait entraîner par une folle passion, avec l'espoir inavoué d'être un jour aimé de la fière patricienne.

— Je serai sur mes gardes — dit-il, en guise de conclusion, tandis que la barque glissait sur le lac. Pas un mot, aucun regard ne doit, trahir mon cœur. Cependant, si Dieu m'a réservé le bonheur inexprimable de conquérir l'amour de Dougaldine, qui est loin de m'être indifférente ; si j'ai la conviction sincère que je puis contribuer à la félicité de sa belle vie ; oui, alors, j'avouerai mes sentiments et j'aurai le courage de lutter pour elle et pour moi contre toutes les forces qui s'opposeront à notre union. Au

contraire, si je me trompe, si je n'éveille chez elle qu'un intérêt passager, dont son orgueil aurait facilement raison, je n'hésiterai pas : je partirai, loin, bien loin, jusqu'à l'extrémité du monde... pour oublier... si l'oubli est possible !...

— Dougaldine ! Dougaldine ! voici le docteur Almeneur.

Ces mots, qu'on eût dit prononcés par l'esprit des eaux, résonnèrent tout à coup au-dessus de l'onde tranquille et tirèrent Jean de ses rêves d'avenir. Qui pouvait bien avoir parlé ? C'était, à ne pas s'y méprendre, du moins il le croyait, la voix de son élève. Mais, où était-il ?

À une assez grande distance, près du rivage où il allait bientôt aborder, il distingua la forme d'une petite chaloupe. L'exclamation venait sans doute de là. Et, vraiment, deux personnes sont dans l'embarcation, un garçon qui rame et une femme. L'enfant, malgré l'éloignement, a de suite reconnu son maître. Seulement le docteur est tout étonné de l'avoir entendu d'une manière si distincte. Il n'aurait, pour expliquer ce phénomène, qu'à se rappeler la vitesse du son sur les plaines liquides.

Jean se levait déjà pour saluer la barque, en agitant son chapeau, quand de nouvelles paroles arrivèrent jusqu'à lui :

— Mais, Dougaldine, si tu diriges ainsi, nous ne le rencontrerons jamais.

Cette explosion de regret parut satisfaire le docteur. À partir de ce moment, il suivit avec une certaine curiosité la marche de la chaloupe. C'était évident : elle s'éloignait hâtivement. L'enfant s'écria encore :

— Tu vois, Dougaldine, nous n'allons pas de son côté.

La jeune fille n'écoutait vraisemblablement pas son frère, car la barque ne changea pas de direction. Au contraire, on eut dit qu'elle voulait à tout prix éviter celle qui portait le docteur. Puis, tout à coup, il sembla à ce dernier percevoir encore le murmure de deux voix qui paraissaient n'être pas d'accord. Dougaldine, sans doute, parlait maintenant à Amédée. Que lui disait-elle ? Jean ne le comprit pas... Mais il vit cette fois son élève ramer avec plus de force. Il avait dit obéir à sa sœur ; cela, pour le précepteur, ne faisait pas l'ombre d'un doute. La chaloupe continua sa route, sans, pourtant, s'écarter à une trop grande distance du bord, tandis que le docteur entraînait dans le port de la villa.

— Ah ! se dit Jean Almeneur, avec un serrement de cœur, je ne m'explique que trop bien cette insistance à me fuir. Une entrevue ici, sur l'eau, aurait eu un air de rendez-vous. Ce n'est pas de bon augure. Eh bien, soit ! Je me tiendrai aussi dans les limites d'une froide politesse.

Deux minutes après, le batelier virait de bord et poussait l'arrière de son embarcation dans le sable du rivage. On était arrivé. Le docteur sauta lestement à terre, paya le prix convenu et la barque reprit à travers le lac et dans la pâle obscurité qui montait, le chemin qu'elle venait de faire. Les derniers feux du jour empourpraient les hauts sommets.

Jean resta quelques instants à l'endroit même où il était descendu. Du regard, il observait les évolutions de la chaloupe qui portait la femme qu'il aimait le plus au monde. Elle n'était du tout pas disposée à revenir. Le jeune homme en éprouvait une vive amertume.

— Dougaldine n'ignore pas que je suis ici, et elle doit se dire que je les ai reconnus, murmura-t-il. Et il en voulait à Dougaldine, de lui causer ainsi de la peine.

Mais il se trompait. M^{lle} Fininger croyait que le docteur n'avait rien entendu. Si elle se fût doutée qu'il en était autrement, elle eût aussitôt salué le précepteur et n'eût pas pris une direction opposée. Elle avait simplement calmé la joie exubérante de son frère, en lui disant qu'une rencontre sur le lac n'était pas sans danger.

Cependant, la barque, après avoir décrit une assez grande courbe, se rapprochait maintenant à vue d'œil. En quelques minutes, elle toucherait au bord. L'attendrait-il ? Eh bien, non ! il pouvait, aussi bien qu'elle, avoir l'air de ne pas les connaître.

Tout en admirant les alentours de la villa, qui, en ce soir de printemps, s'endormaient véritablement sous les fleurs et la verdure, il s'engagea dans une belle allée finement sablée et ayant, sur les côtés, deux rangées de platanes et de peupliers que la brise agitait mollement. À l'extrémité de l'avenue se dressait, sur une légère élévation de terrain, la maison d'habitation, à l'aspect luxueux, et dont la construction datait des dernières années du dix-huitième siècle. Bruno accourait déjà à sa rencontre, poussant des aboiements furieux ; mais, dès qu'il fut à quelques pas du précepteur, aux pieds duquel il se couchait souvent, durant les leçons d'Amédée, il

changea d'allure et s'avança en agitant la queue. Cet accueil fit du bien au pauvre savant.

— La simple honnêteté et la joie naturelle du revoir ne sont pas au moins éteintes partout, dit-il, en flattant le bel animal, dont les grands yeux bruns le regardaient avec joie.

Cette plainte indirecte de Jean n'était rien moins que juste. Les cris de Bruno avaient attiré sur la terrasse M. Fininger et sa sœur, M^{lle} Marthe. Le banquier, à la vue du docteur, descendit en toute hâte les escaliers du jardin et alla souhaiter la bienvenue au maître de son fils. M^{lle} Marthe, de son côté, avait appelé Juliette, qui mettait le couvert pour le souper, et lui avait ordonné de prendre la valise de Jean, ce que la soubrette s'empressa de faire. Et lorsque M. Fininger et le docteur furent sous la vérandah, le père de Dougaldine présenta le jeune homme à sa sœur.

— Les enfants sont sur le lac, dit la vieille demoiselle, d'un ton sympathique, trahissant la bonne réputation que Jean s'était déjà acquise auprès de l'excellente femme. Et, après avoir jeté un coup d'œil dans la direction du rivage, elle ajouta : Non, les voilà qui reviennent. Combien Amédée se réjouira de vous trouver ici ! Il avait l'intention d'aller au-devant de vous, mais il ne vous aura sans doute pas aperçu.

Le docteur se garda bien de dire l'observation qu'il avait faite et les paroles qu'il avait entendues.

— Voulez-vous, lui demanda M. Fininger, prendre possession de la chambre qui vous est destinée ?

— Volontiers ! répliqua Jean.

Et Juliette, l'alerte fille, le conduisit à travers le salon et par un large escalier au premier étage. Au bout du corridor, à l'est de la maison, la servante ouvrit une porte. Le docteur entra dans l'appartement qu'on lui avait réservé.

Il se composait d'une chambre à haute boiserie, de couleur brune, et d'une alcôve avec un lit tout prêt à recevoir son hôte. Les fenêtres, un peu basses, étaient ouvertes, et l'air parfumé du soir pénétrait ainsi dans ce logis modeste, mais agréable. Par la fenêtre de la chambre à coucher, on jouissait d'un magnifique spectacle. Les derniers rayons du soleil rougissaient les

pics étincelants de l'Oberland. Il semblait que le jour eût peine à céder la place à la nuit. Le crépuscule couvrait lentement de ses brumes légères les pentes abruptes des monts neigeux. Et, à la base de ce tableau, d'une sublime grandeur, la surface en grisaille du lac s'étendait en une immobilité d'océan.

Juliette avait déposé la valise près de la porte et s'était ensuite éloignée discrètement. Jean ne fut pas longtemps seul. Il venait de réparer sommairement sa toilette lorsqu'Amédée, précédé de son presque inséparable Bruno, se précipita dans la chambre, tout en saluant son maître de là manière la plus affectueuse.

— N'est-ce pas, monsieur le docteur, que c'est bien beau ici ? Que je suis heureux de vous y voir ! Partout il y a des ombrages délicieux ! Je pourrai prendre mes leçons en plein air, même en temps de pluie, car nous avons le pavillon, derrière lequel s'élève déjà la montagne. Regardez ! Toute cette forêt est aussi à nous. Et avez-vous remarqué le kiosque ? Non ? C'est vrai qu'il est caché par des arbres. Une personne qui vient du bord l'aperçoit assez rarement. Mais, comme on domine bien l'autre rivage, de ce lieu. — Et puis, n'est-ce pas, continua-t-il, tout joyeux, les grosses pierres qui sont entourées d'eau, le long du lac, ressemblent beaucoup à des îles. Ah ! je plaindrais le Robinson qui devrait y habiter : sur chaque pierre, il n'y a réellement de place que pour s'asseoir.

Vous vous baignerez aussi, quand le temps le permettra, ou bien ? Dougaldine, elle, s'est fait construire une cabine. Je n'aime pas ça, on n'y a point de soleil. Mais, si l'on ne voit aucune barque sur le lac, elle sort quelquefois de sa maisonnette et nage très loin, comme un poisson. Aujourd'hui, — pensez donc ! — quand vous êtes arrivé, nous n'étions pas bien éloignés de vous. Je voulais ramer de votre côté. Dougaldine n'a pas été d'accord. Elle craignait que notre barque ne heurtât la vôtre. Et elle disait aussi que si vous passiez près de nous, cela pourrait causer un malheur.

— En ceci, je ne puis que donner raison à M^{lle} votre sœur, répondit le docteur, que les paroles d'Amédée avaient fait sourire. Ce n'eût pas été prudent...

La cloche sonnait pour le souper.

— Ah ! j’oubliais, s’écria l’enfant, on nous attend, je venais vous chercher. Vous descendez, n’est-ce pas ?

— Oui !

Quelques secondes après, Jean Almeneur entra dans la salle à manger. M. Fininger, Dougaldine et M^{lle} Marthe étaient déjà à table. On n’avait pas encore allumé de lampe ; mais, la flamme de l’esprit de vin, qui enveloppait la machine à thé, éclairait en plein le visage de la jeune fille dont le teint, à cette lumière, paraissait très pâle.

Comme elle était la seule des personnes présentes qu’il n’avait pas saluée, Jean s’approcha d’elle et lui tendit la main, tout en prononçant quelques mots. Ne la vit-elle point, ou lit-elle simplement semblant de ne pas la voir ? Nous ne savons, mais, toujours est-il que, pour éviter la nécessité de lui répondre, elle parut très occupée à verser l’eau bouillante dans la théière et, restant parfaitement maîtresse d’elle-même, elle balbutia, sans daigner le regarder :

— Bonsoir, M. le docteur.

Et ce fut tout.

Jean, péniblement mortifié par cette froide réception, alla s’asseoir près de son élève, en face de Dougaldine, à la place que d’un geste M. Fininger lui avait indiquée.

La première partie du souper fut assez silencieuse. Heureusement, Amédée avait l’éloquence facile et abondante. Il recommença bientôt.

— Dougaldine, songe donc que M. le docteur n’aurait pas voulu monter dans notre barque ! Il est tout à fait de ton avis : on ne peut, dit-il, être jamais trop prudent sur l’eau. Oh ! il ne pensera plus ainsi, une fois qu’il aura fait meilleure connaissance avec notre lac et notre bonne chaloupe.

— Au contraire, répliqua Jean, interrompant le flot de paroles de son élève ; je ne cesserai de te répéter qu’on ne saurait avoir trop de précautions avec des choses d’une nature si trompeuse.

Dougaldine, à ces mots, lui jeta un regard incertain, comme si elle se fût demandé ce qu’il entendait par là. Mais elle baissa rapidement les yeux, dès qu’elle s’aperçut que le visage du jeune homme était d’un calme imperturbable.

— Il fait réellement très sombre, dit-elle ensuite, et elle donna l'ordre à Juliette, qui était près d'elle, d'allumer enfin la lampe.

Puis, se tournant cette fois vers le docteur, elle lui adressa brusquement la parole :

— Je suis fort heureuse de voir que vous enseignez de si bons principes à Amédée. Il en a besoin, car ici, à Beau-Port, les occasions ne sont pas rares, et il est toujours sage de ne pas être trop téméraire.

Ce fut à présent au tour de Jean de réfléchir au dernier mot qu'elle venait de prononcer. Il ne s'y arrêta cependant pas longtemps, car il répondit :

— J'approuve votre avis, bien que je ne sois nullement peureux. Au surplus, ce lac est un des plus tranquilles de la Suisse. En parlant ainsi, j'avais seulement en vue le passage d'une barque dans une autre...

— Et vous aviez raison, riposta de nouveau la patricienne, tandis qu'un sourire équivoque planait sur ses lèvres.

Ce sourire et le regard qui l'accompagnait, disaient clairement au précepteur :

— Prends garde, jeune homme ! Ne cherche pas à mêler ton existence à la mienne. Prends garde encore une fois ! Le danger est plus grand que tu ne penses. Le docteur Almeneur sentit bien, à l'échange de ces quelques idées, que désormais, entre la sœur de son élève et lui, existerait une guerre sourde, une lutte sans pitié, qui éclaterait à chaque instant, à tout propos, sans qu'il en parût rien aux yeux du monde. Les hostilités commençaient dès le premier soir.

Amédée, qui n'entendait point qu'on calomniât, son lac, avait dit à son père :

— N'est-ce pas, papa, que nous avons aussi des orages ? Raconte donc à M. le docteur cette tempête épouvantable, arrivée il y a deux ans, l'après-midi d'un dimanche. Les vagues mesuraient au moins quatre pieds de hauteur. Tu te le rappelles encore ! Une chaloupe étrangère, avec un monsieur et deux enfants, entra dans notre port, lis eurent juste le temps de sauter sur le rivage, avant que les flots n'engloutissent leur embarcation qui, heureusement, ne fut pas perdue, car tu leur aidas, et Jacques aussi, à la repêcher et à la remettre debout. Nous étions là, Dougaldine et moi.

— Là, là, lit en riant M. Fininger, à qui la vivacité d'Amédée ne déplaisait pas, je n'ai plus besoin de raconter cette histoire. Tu t'en es chargé toi-même.

Assurément, ajouta-t-il, nous-avons aussi des orages, comme le dit Amédée. Les bateaux à vapeur l'ont déjà éprouvé quelquefois.

Et il cita deux ou trois accidents qui avaient mis en émoi les passagers. Puis, le banquier, sa sœur et son fils parlèrent de certaines particularités du lac, de la pêche, des riverains et d'autres choses semblables qui pouvaient offrir quelque intérêt. Dougaldine et Jean se bornaient à répondre aux questions qu'on leur adressait directement. Ainsi que deux adversaires qui n'osent pas avouer leur sourde animosité, ils s'observaient à la dérobée, mais avec tant de précaution que les regards de l'un ne rencontraient jamais ceux de l'autre.

Le souper terminé, M. Fininger proposa au docteur de fumer encore un cigare sur la terrasse. M^{lle} Marthe conduisit Amédée dans sa chambre à coucher. Elle le mit au lit, borda ses couvertures et ne le quitta qu'après qu'il se fut endormi. Quant à Dougaldine, elle était descendue au bord du lac où elle se promena longtemps, toujours en lutte contre son cœur et les pensées nouvelles qui la troublaient. Lorsqu'elle entendit le précepteur de son frère se retirer, elle rejoignit son père et causa quelques instants avec lui. Ensuite, ils allèrent à leur tour chercher le repos et, une heure après, toutes les lumières de la maison étaient éteintes. Seul, dans un ciel d'azur foncé, tout piqué d'étoiles d'or, montait lentement le croissant de la lune qui projetait sa pâle clarté sur le sable jaune des allées du jardin.

VI

Le lendemain, Jean, qui laissait d'ordinaire sa fenêtre ouverte pendant la nuit, fut réveillé d'assez bonne heure par un roulement de voiture. Il se dit que M. Fininger partait pour Thoun. C'était à peu près cela, avec cette différence que le landau rentrait déjà de cette course matinale. Durant l'été, chevaux et voiture restaient à la villa, à la disposition du maître de la maison et de sa famille. Le banquier préférait ce mode de locomotion à la traversée par le lac, laquelle eût été très désagréable en cas de gros temps.

Le docteur se leva. L'aiguille de sa montre, qu'il alla d'abord consulter, marquait bientôt huit heures. Il eut presque honte de son long sommeil.

En toute hâte, il procéda à sa toilette. Elle ne lui prit que le temps strictement nécessaire. Il craignait de paraître le dernier dans la salle à manger.

C'est ce qui lui advint. La table, pour le déjeuner, était dressée dans le jardin, sous un large tilleul feuillu, tout près d'un bassin en marbre du Valais où tombait une source d'eau cristalline. De grandes plantes aquatiques émergeaient de l'onde, dans laquelle se promenaient des poissons rouges, auxquels Dougaldine jetait de temps à autre quelques miettes de pain. Les oiseaux chantaient dans les arbres des bosquets ; derrière une grille, un paon faisait la roue en étalant ses brillantes couleurs. Bruno, couché au soleil du matin, occupait toute une marche de l'escalier, et, pour compléter cette idylle champêtre, un chat, d'une beauté et d'une grosseur extraordinaires, regardait sa maîtresse, Dougaldine, qui, en peignoir de mousseline blanche, était assise à la table, ayant plutôt l'air d'une épousée de la veille que d'une jeune fille. Quand le docteur arriva dans le jardin, elle était seule. M^{lle} Marthe et Amédée avaient déjà déjeuné. Ils couraient aux alentours du domaine, comme pour en reprendre de nouveau possession et renouveler connaissance avec les endroits qui leur étaient le plus familiers.

— Cela me réjouit, fit Dougaldine, dès que Jean l'eut saluée, de voir que vous avez bien et longtemps dormi sous notre toit.

Le fin sourire qui, à ces mots, effleura ses lèvres joliment retroussées, prêtait à sa physionomie un charme tout féminin. Franchement, ce matin-là, elle n'avait rien contre Jean. Ses yeux reflétaient l'allégresse du printemps qui étincelait autour d'eux.

Le docteur, debout en face d'elle, eut comme l'impression fugitive que le monde sortait seulement des mains de Dieu et qu'ils étaient les deux premiers êtres de la création, respirant la vie et les brises paradisiaques. La fleur peut être flétrie par la brûlante chaleur de midi, et le soir tomber en poussière, feuille après feuille, qu'importe ! Le matin, sa corolle, en s'épanouissant, a bu la divine goutte de rosée et elle a vécu et répandu son délicieux parfum. Quoi que lui réservât l'avenir, Jean Almeneur se disait, en ce moment, qu'il n'oublierait jamais cette heure bénie. Il en avait la profonde sensation. Aussi répondit-il, comme enivré, au regard que Dougaldine lui avait adressé.

Généralement, en ces instants trop rares de notre existence, ce ne sont pas les mots que balbutient nos lèvres, mais bien ce qu'éprouve notre âme, qui constitue pour l'homme la suprême félicité terrestre. Un célèbre psychologue français enseigne quelque part qu'il n'y a, entre l'homme et la femme, rien de plus vrai que les sentiments que n'exprime pas la parole. Le docteur aurait pu, à son tour, signer lui-même cette pensée.

Et tout en savourant un café parfumé, Jean s'entretenait avec Dougaldine de choses pour ainsi dire insignifiantes, du départ de M. Fininger, de l'avantage de se lever tôt à la campagne, du printemps et de la joie que causait à Amédée cette existence libre au milieu d'une belle et riche nature. Dans cet échange d'impressions et d'idées, si les mots ne leur rappelaient que les simples faits de la vie, il leur semblait pourtant que bien haut, dans une région lumineuse, leurs esprits se cherchaient, pour se séparer de nouveau, comme effrayés l'un de l'autre, une fois qu'ils s'étaient rencontrés.

Le retour de M^{lle} Marthe et d'Amédée rompit le charme de leur tête-à-tête matinal. À peine le frère de Dougaldine eut-il salué son maître qu'il parla de ses livres.

— Quoi ? Des livres maintenant ! fit le docteur. Par ce beau jour de printemps, on ne doit se servir que d'un seul livre, celui qui est ouvert sous

le ciel bleu.

L'enfant, surpris, regarda son précepteur.

— Vois-tu, en hiver, la nature que tu trouves si belle, c'est une vaste page blanche. Mais vienne la belle saison ! Alors, les pages de notre ouvrage se couvrent de lettres nombreuses, non plus noires, mais aux couleurs les plus variées et les plus éclatantes !

— Les fleurs ! les fleurs ! s'écria Amédée. À présent, je comprends, je comprends.

— Tu as bien deviné, répondit Jean. Ce serait presque un crime d'étudier une autre science que la botanique.

— Et le latin ? observa Dougaldine.

— Nous n'aurons garde de l'oublier, mademoiselle. Toutes les plantes portent, avec leurs noms vulgaires, un autre nom latin. Il vaut peut-être mieux que votre frère fasse connaissance avec des expressions telles que : *Salvia pratensis*, *Campanula* et *Primula officinalis* que de se tourmenter la tête avec de vieilles formules. Donc, pour le moment, il ne sera pas question de livres. Quant au papier, nous n'en emploierons que pour notre herbier, ou, si tu préfères, pour notre collection de plantes et de fleurs.

Cela dit, le docteur s'inclina et, prenant Amédée par la main, ils s'éloignèrent et gagnèrent les champs. L'enfant était tout heureux à l'idée d'étudier la botanique.

M^{lle} Marthe les avait suivis du regard, en murmurant pour elle seule, mais assez haut pour que sa nièce l'entendit :

— Voilà un homme comme on en rencontre peu.

Dougaldine se détourna, sans doute pour cacher à sa tante la pourpre de ses joues. Ses beaux yeux, comme illuminés d'un éclat merveilleux, parurent interroger l'avenir de sa vie de femme. Et, involontairement, elle s'étonna de ce que cette heure s'était écoulée si vite, tandis que, la veille au soir, à l'arrivée du docteur, elle ne lui avait souhaité la bienvenue qu'entièrement persuadée que chaque jour amènerait la lutte, ou à tout le moins une nouvelle cause d'aversion plus profonde.

Oui, elle ignorait comment cette joie lui était venue tout d'un coup. Peut-être ces abeilles, qui sortaient déjà de leurs ruches, le savaient-elles en

voletant vers la prairie émaillée de fleurs ; ou bien les feuilles gonflées de sève des grands hêtres qui, au sommet de la colline, balançaient lentement la cime orgueilleuse de leurs fûts puissants ; ou encore ce petit roitelet, dont les notes ailées, dans le bosquet voisin, chantaient le bonheur des cœurs et du printemps. Mais, s'ils le savaient, ils n'en disaient rien à la jeune fille. Et celle-ci, toute troublée, constatait derechef et non sans effroi, que sa volonté devenait impuissante.

Un vieux proverbe, peut-être emprunté à la sagesse des nations, sinon à la connaissance que les hommes ont de l'existence, dit simplement : les jours se suivent, mais ils ne se ressemblent pas. Jean et Dougaldine en firent l'expérience. Ils ne vécurent pas beaucoup de matins comme celui qu'ils passèrent ensemble sous le vieux tilleul de Beau-Port. Une force irrésistible les poussait cependant l'un vers l'autre ; mais, il n'était pas rare qu'après une heure d'intime causerie ne surgît de nouveau ce levain d'orgueil qui gâtait leurs meilleures impressions. La plus futile circonstance leur servait de prétexte. Semblablement, des peuples ennemis se font des armes d'objets utiles ou de questions pratiques. Bientôt même ils trouvèrent un terrain propice où ils purent se mesurer et où toujours ils se rencontrèrent en adversaires décidés. Dougaldine défendait l'éducation française ; le docteur Almeneur, tout en reconnaissant les qualités de cette dernière, penchait plutôt vers l'éducation allemande.

De même que toutes les jeunes filles des familles patriciennes, M^{lle} Fininger avait été élevée à la française. Aussi, depuis qu'elle était maîtresse de ses actions, elle ne lisait que des ouvrages édités sur les rives de la Seine ou sur les bords du Léman. C'est un de ces livres qui fut la cause de leur première dispute.

Un jour, le docteur rentrait d'une excursion faite avec son élève sur l'autre rivage du lac. Ils rapportaient, d'un jardin qu'ils avaient visité, quelques exemplaires de fleurs exotiques que Jean voulait utiliser pour une leçon sur les diverses parties de la plante. Contents de leur butin, le docteur et Amédée amarrèrent leur barque et se dirigèrent ensuite vers la villa, en passant près du kiosque où justement Dougaldine se trouvait, plongée dans la lecture. Au bruit de leurs pas, elle leva la tête et les aperçut. Elle essaya d'échapper à leurs regards. Mais, c'était déjà trop tard. Jean l'avait vue. Remarquant et s'expliquant son mouvement, loin de continuer son chemin,

il s'arrêta devant la grille ouvragée qui protégeait cette légère construction et dit, après avoir salué la jeune fille :

— Je crains, mademoiselle, que vous ne vous fassiez mal aux yeux. Le format de votre livre est bien petit.

La patricienne, ne pouvant plus éviter l'entretien, lui tendit le volume.

— Tenez, et voyez vous-même. Si le format est petit, le texte, pour la grosseur et la beauté, ne laisse rien à désirer.

C'était un volume des *Comédies et Proverbes* d'Alfred de Musset, en beaux caractères, tels qu'on sait les imprimer en France.

Le précepteur était battu. Cependant, il répliqua :

— L'impression des livres français est parfois merveilleuse. Pourquoi ne peut-on pas en dire autant de leur contenu ?

— Ah ! riposta Dougaldine, d'un ton sarcastique, le grand poète Alfred de Musset ne plaît pas au docteur Almeneur ! Il n'est donc pas assez bon pour vous ?

Jean répondit, sans toutefois attacher d'autre importance à ses paroles :

— Comme tel, c'est peut-être le meilleur des poètes français. Mais, ne vous semble-t-il pas aussi qu'on les estime extraordinairement chez nous ?

— Si c'est là votre opinion, vous ne devez pas aimer beaucoup Victor Hugo, fit la jeune fille, frappée de l'observation.

— Il n'est pas question de mes préférences, surtout lorsqu'il s'agit de talents de premier ordre, de poètes qui manient leur langue en maîtres. Ils sont assurés du respect et de l'admiration de tous. Mais, et j'ose le dire ici, je ne comprends pas cet enthousiasme exclusif pour les écrivains français. Nous avons aussi des poètes allemands. Ils n'ont peut-être pas le génie des premiers ; néanmoins, ils sont dignes d'être lus et mieux connus !

— Cela, en effet, ne doit pas être agréable à un Allemand d'au delà du Rhin. Mais, nous, en Suisse, où les langues française et allemande vivent côte à côte, il faut laisser à chacun ses goûts et ses auteurs favoris.

— Vous avez dix fois raison, mademoiselle, dit le jeune savant. Je vois même avec infiniment de plaisir qu'on cultive ces deux littératures. Toutefois, ce que vous me permettrez sans doute de ne pas complètement

approuver, c'est que l'on ne veuille entendre parler, dans un certain monde, que d'éducation française, comme l'on n'accepte, sans réflexion, que la religion de ses ancêtres. Je crois pourtant que l'on juge mieux des qualités ou des défauts d'une langue, si l'on en connaît et en parle une autre. Est-ce bien naturel, votre prédilection si hautement affirmée ? Que si une famille d'origine gauloise se contente du français, je n'ai rien à objecter ; c'est un peu dans le tempérament de la race et l'esprit de sa langue, si claire et si élégante ; mais nous, enfin, qui avons du sang germain dans les veines, il me semble que nous ne devons pas négliger nos propres auteurs pour nous vouer exclusivement à l'étude d'une littérature étrangère.

— Tous ne le font pas, s'écria Dougaldine, vous, par exemple, M. le docteur. Pour moi, j'aime le français, à cause de sa pureté, de sa netteté, de sa limpidité. Pouvez-vous en vouloir à une jeune fille de cette préférence ?

En parlant ainsi de pureté et de netteté, Dougaldine, quelque peu animée, était si belle, si vraie et si charmante que pour Jean elle personnifiait, à vrai dire, les idées contenues dans ces qualités de la langue de Voltaire et de Musset. Tout en elle était gracieux, correct, parfait. Une toilette claire moulait les fermes contours de sa taille ; ses cheveux blonds formaient une sorte de diadème au-dessus de sa nuque, d'une blancheur de marbre de Carrare. Rien n'égalait la fraîcheur des joues, l'éclat doux mais pénétrant des yeux ; ni l'ivoire éblouissant des dents qu'un léger sourire laissait entrevoir, dans le rouge vermeil des lèvres. Le docteur en fut vivement impressionné. Oui, dans la bouche de cette vierge chaste et fière les mots de pureté et de limpidité étaient bien à leur place.

Et, pourtant, le précepteur n'était rien moins que convaincu. Au contraire, plus il admirait la séduisante jeune fille, dont la physionomie trahissait l'émotion d'une âme élevée, plus aussi il redoutait l'influence que certaines lectures, peut-être mal comprises et mal digérées, pouvaient exercer sur l'esprit et les sens de celle qu'il aimait. Tous, nous sommes forcés de le reconnaître : il y a des pages, dans quelques-uns de nos écrivains, qui font parfois de profonds ravages dans un cœur de vingt ans. Est-ce la mélodie harmonieuse de la langue, les images passionnées que ces auteurs déroulent devant nos regards, qu'il faut rendre responsables de ce danger ? Nous ne savons, mais cela existe et le docteur ne l'ignorait pas. Aussi, emporté par la surexcitation du moment, où il y avait autant d'indignation que d'amour, il

s'écria d'un ton amer, le ton d'un confesseur qui blâme les écarts d'une jolie pénitente qu'il veut sauver en dépit d'elle-même :

— Oui, c'est vrai. Vous aimez ces écrivains, et cependant plusieurs, quelques romanciers contemporains surtout, ont comme la saveur du péché.

Dougaldine rougit. Une boudée de colère lui monta aux lèvres, colora son visage. Vraiment ce jeune homme tranchait du pédant, du moraliste avec elle ! Il avait déjà la prétention de lui désigner les livres qu'elle ne devait pas lire.

— Voyez, dit-elle, en montrant de la main son frère qui semblait chercher quelque chose autour d'un bosquet, je crois qu'Amédée a fait une découverte... découverte qui a sans doute la même importance que celle que vous venez de faire dans ce volume.

Elle prononça ces mots d'une voix brève, en les accompagnant d'un geste quasi royal. Jean comprit qu'elle le congédiait et qu'elle n'avait plus du tout envie de continuer cet entretien. Il s'inclina donc devant elle et disparut bientôt après dans la villa avec son élève.

Cette divergence de vues et d'opinions s'affirmait à propos de tout. Ils reprenaient souvent le même sujet de discussion. L'un et l'autre auraient voulu se faire réciproquement le sacrifice de leurs idées, mais ce sacrifice était au-dessus de leurs forces. Jean, par conviction, Dougaldine, par fierté, suivaient deux sentiers qui couraient parallèlement sans jamais se rencontrer.

Un matin, la *Feuille d'avis* de Berne, que M. Fininger envoyait tous les matins à sa fille, apporta la nouvelle qu'une troupe française, en tournée de province, allait jouer au théâtre de la ville *Le Maître de Forges*, de Georges Ohnet.

On déjeunait, sous le tilleul. Après avoir jeté un coup d'œil dans le journal, Dougaldine le passa à sa tante, en exprimant le regret de ne pas être à Berne, le soir, pour assister à la représentation.

— Malgré les prix élevés, dit le docteur, le théâtre sera comble. Il n'y aura aucune place vide.

— On croirait bientôt que vous le regrettez, remarqua la jeune fille, qui n'était pas d'humeur à éviter la bataille.

— Moi ? Et pourquoi donc, je vous prie ? J'ai en grande estime les dramaturges français...

— Ah ! pour le coup, nous y voilà ! s'écria Dougaldine.

— Eh ! mademoiselle, que peuvent bien renfermer mes paroles pour vous surprendre ainsi ? Nous autres hommes, nous sommes assez objectifs pour reconnaître et admirer le beau et le vrai partout où ils se présentent. À mon humble avis, l'artiste français, ou, si vous aimez mieux, l'acteur, — est bien supérieur à l'acteur allemand, non seulement dans les pièces de simple conversation, mais aussi et particulièrement dans les hautes tragédies. En premier lieu, ce qui le distingue, c'est le ton naturel, tranquille ou vif, tel enfin qu'il existe dans la bonne société. Chez nous, on n'a rien de semblable. Si l'un de nos acteurs doit dire : Veuillez vous asseoir, ou : Ayez la bonté de me donner un verre d'eau, il prononce ces mots en roulant de gros yeux ; s'il avait des plumes, il ferait la roue comme ce dindon que j'aperçois dans la cour. En outre, dans la tragédie, les Français ont encore cette belle qualité de ne pas se laisser entraîner par le réalisme. Ils sont amoureux des beaux vers ; ils savent et ils sentent qu'un drame est avant tout une œuvre littéraire de grande valeur. Aussi se gardent-ils bien de réciter sur un rythme monotone cette magnifique poésie.

Les Allemands — de même les Anglais — ont pris et conservé cette mauvaise habitude, d'un effet déplorable au théâtre. On dirait vraiment qu'ils ne comprennent pas, car ils ne mettent souvent ni sens ni idéal dans leur jeu. Des passages entiers d'alexandrins admirables sont jetés à la tête du public, tout d'une haleine, pour l'éblouir sans doute, comme un feu d'artifice qui part tout à coup, de telle sorte que les belles et les grandes lignes, les richesses et les modulations harmonieuses d'une langue échappent aux auditeurs ou sont complètement défigurées.

— Ah ! M. le docteur, quel partisan enthousiaste vous êtes de la littérature française ! Mais, c'est vous qui devez aller à Berne, ce soir.

— Non, répliqua Jean Almeneur — car la médaille a son revers. Si, à ce point de vue spécial, sans parler d'autres encore, j'admire l'art français, je ne puis que condamner les théories de quelques célèbres écrivains. Mais revenons au *Maître de Forges*.

C'est un mélange assez bien arrangé de sentiments extrêmes, de choses invraisemblables et parfois révoltantes. Prenez un seul fait, le nœud de la pièce, « la pointe d'aiguille » sur laquelle repose tout le drame : Claire de Beaulieu devient la femme d'un riche industriel pour la simple raison qu'il la demande en mariage au moment même où son premier fiancé, un duc, rompt leur projet d'union, aussitôt qu'il apprend que Claire vient d'être complètement ruinée par un procès. Voyons un peu. Est-ce qu'un galant homme, parmi les spectateurs, peut encore s'intéresser à une femme qui se marie par vanité ou par vengeance, qui trompe son mari dès le premier pas, puisqu'elle ne l'aime point ? Je ne dirai rien, et pour cause, de cette scène d'un goût fort douteux, du soir des noces. Il faut qu'un public soit bien vulgaire, ou bien grossier, pour trouver quelque charme à cette sensualité, ou à ce sentimentalisme qui, sous prétexte d'art dramatique, lui est offert dans *Le Maître de Forges*. Enfin, pour conclure par les paroles même d'un jeune critique français, j'ajouterai : C'est de la triple essence de banalité.

— Ah ! permettez, je dois relever une de vos observations, M. le docteur ! Vous qualifiez de vulgaire, voire de grossier, le public de Berne qui sera, ce soir, très nombreux au théâtre. Sachez que vous parlez de gens qui ont droit à votre estime, répondit presque avec colère la jeune patricienne. Car, si j'étais à Berne, j'irais certainement. Je n'ai lu que le roman d'Ohnet, je ne connais pas la pièce qu'il en a tirée ; mais je crois que si j'assistais à cette représentation, je n'éprouverais rien de ce que vous exprimez. Je suis donc aussi très vulgaire, même...

— J'ai peut-être été trop loin, dit Jean, en interrompant Dougaldine et en l'invitant du regard à rester, car elle se levait pour partir. Il désirait, lui, que cette conversation ne se terminât pas sur ces derniers mots. J'aurais dû modifier ma pensée ainsi : Les spectateurs sont pour la plupart incapables de juger une pièce quelconque. On ne réfléchit jamais assez à ce que l'on nous présente avec une certaine autorité. Le meilleur auteur peut faire passer des niaiseries sur une très grande scène. Son nom est un talisman. Il a composé un chef-d'œuvre : donc, tout ce qu'il écrira désormais portera le sceau du génie. Ohnet, mais c'est aussi un nom, maintenant. On joue ses drames sur tous les théâtres. De ce fait, nos objections en sont considérablement affaiblies. Et, d'ailleurs, pourquoi irions-nous, seul, condamner l'œuvre qui paraît supportable à tout le monde, que des

personnes de notre connaissance, personnes honorables entre toutes et intelligentes, approuvent et admirent ? Qu'à cela ne tienne, soit ! Mais je n'en persiste pas moins dans mon idée : *Le Maître de Forges* est une pièce brutale, sans valeur aucune. Je vous céderai sur un point, et un seul : jamais les Français n'auraient admis ce drame sur leur théâtre, s'il avait été composé à l'étranger. Ils ont infiniment trop d'esprit et de bon sens pour cela. Il faut être Allemand pour le faire.

Heureusement, reprit le docteur, après un instant de silence, il y a encore en France assez d'écrivains qui cultivent l'idéal, le drame simplement poétique. Cet hiver, par exemple, on a donné à Paris quelques représentations que tous les meilleurs critiques ont déclarées parfaites, supérieures. Et qu'avaient fait les auteurs ? S'emparant de fables antiques, ils ont mis leur talent à écrire de beaux vers, d'un lyrisme élevé, dans lesquels reparaissent, sans que cela ait blessé personne, des réminiscences mythologiques et l'une ou l'autre idée chère aux philosophes païens.

En Allemagne, au contraire, on méprise les chefs-d'œuvre de l'art dramatique. Le poète est puni par l'indifférence du public, s'il ose remonter jusqu'aux jours héroïques de la Grèce. Symptôme très curieux ! Sur les théâtres de Berlin, entre autres, à l'anniversaire de la bataille de Sedan, on n'a joué que des traductions de pièces françaises ; de même à Vienne, où le célèbre *Burgtheater* n'a plus, sur ses affiches, que du Sardou, du Dumas, du Georges Ohnet et aussi de l'Émile Augier, le meilleur parmi les premiers. Dans les journaux, on se moque alors des dramaturges allemands et, cependant, si ceux-ci étaient français, ils seraient acclamés avec honneur par tout un public enthousiaste.

— Existe-t-il vraiment quelques drames allemands de réelle valeur ? demanda Dougaldine.

— Sans doute ! Je ne parlerai pas des écrivains contemporains, car on risque parfois de se tromper dans le jugement que l'on porte sur eux. Prenons seulement les auteurs de l'époque qui suit immédiatement Schiller et Goethe, et où nous voyons briller les Kleist, les Grillparzer, les von Grabbe, les Immermann, les Otto Ludwig et tant d'autres. C'est à peine si l'Allemagne les connaît. Aussi peut-on à bon droit accuser les Allemands de négliger leur littérature pour imiter, copier servilement celles de l'étranger.

— La conclusion de notre entretien serait donc, fit Dougaldine, avec un sourire, en se levant maintenant tranquillement, que les Français publient bien quelques ouvrages frivoles, mais que, cependant, ils ont un goût plus sûr, une nature plus affinée, plus délicate que les Allemands. Ceux-ci possèdent aussi d'excellents poètes, mais ils ne se soucient absolument pas de leurs œuvres.

— « Avec quelle concision s'exprime cet homme ! » est-il écrit quelque part dans un drame de Grillparzer, répliqua le docteur, en se levant également et lui renvoyant son sourire. Mais, vous aussi, mademoiselle, vous concluez de même avec une virile netteté. J'ai le plaisir de vous dire que nous sommes parfaitement d'accord.

— S'il en est ainsi, reprit-elle, eh bien, prêtez-moi pour quelque temps, afin de compléter mon instruction, une histoire de la littérature allemande, dans le cas où vous auriez un tel livre à ma disposition. Vous avez éveillé ma curiosité.

Ce désir appela un éclair de joie dans les yeux du docteur. Il s'empressa de répondre :

— Vous serez satisfaite à l'instant même. J'ai pris avec moi l'excellent ouvrage de Guillaume Scherer.

— Mais peut-être que vous vous en servez, objecta timidement Dougaldine, qui semblait déjà regretter ses paroles.

— Nullement. J'aime tant ce volume que je ne voulais pas le laisser à Berne. Je le traite un peu en ami. D'ailleurs, je le sais pour ainsi dire par cœur. C'est assurément un des meilleurs du genre.

Et, sans tarder plus longtemps, Jean alla chercher ce livre.

Dougaldine le lut d'un trait. Il lui fut même bientôt impossible de s'en séparer. Dans le parc ou dans sa chambre, elle l'avait entre les mains, des heures entières, et ne le fermait qu'avec regret. Peu de jours après, elle faisait venir d'autres ouvrages de Berne, qu'elle-même avait commandés. Car cette étonnante personne ne se contentait pas seulement des jugements qu'on portait sur tel ou tel écrivain ; elle voulait aussi connaître ses œuvres, les lire, pour en avoir une idée, une clarté, comme dit Molière, plus fraîche, plus durable et plus exacte. Et ces lectures lui procuraient d'exquises jouissances. Elle avait commencé par le *Nathan* et l'*Émilie Galotti*, de

Lessing, dont elle avait déjà entendu parler ; puis elle aborda *Le Tasse*, de Goethe. Ce dernier ouvrage lui révéla la grandeur du génie allemand. Elle en fut profondément impressionnée. N'était-ce pas aussi d'elle, de son pauvre cœur tourmenté qu'il s'agissait dans ce drame ? Et elle s'en allait, sous les ombrages de Beau-Port, redisant les vers harmonieux du maître, avec la vague certitude qu'on les avait écrits à son intention.

On eût dit que le poète avait voulu peindre leur villa, dans le passage suivant :

« Déjà le murmure de ces fontaines revient nous récréer ; les jeunes rameaux se balancent, bercés par le souffle matinal ; les fleurs des parterres nous regardent amicalement de leurs yeux enfantins. Le jardinier consolé dépouille de leur vêtement d'hiver l'oranger et le citronnier ; le ciel bleu dort au-dessus de nos têtes, et, vers l'horizon, la neige des montagnes lointaines se dissout en légères vapeurs ^[1]. ».

Elle-même écrivit, dans son journal, ces paroles de la princesse :

« Pourquoi faut-il que nous négligions si facilement de suivre les simples et muettes inspirations de notre cœur ? Un dieu est dans notre âme, qui nous avertit tout bas, qui nous indique doucement, mais avec clarté, ce qu'il faut faire et ce qu'il faut fuir ^[1]. »

Elle se laissa emporter par le charme de cette poésie toute puissante ; tout son être en tressaillit. C'étaient des sensations nouvelles dont elle n'avait jamais soupçonné l'existence. La fin du poème se déroula sous ses yeux comme un événement possible, qui lui arriverait peut-être un jour. À cette dernière pensée, un frisson la secoua violemment. Non, jamais elle n'aimerait Jean ! Jamais elle ne serait à lui ! Et, pour montrer que c'était bien sa résolution irrévocable, elle relégua ces livres dangereux dans un coin de sa chambre de jeune fille et s'occupa de nouveau des travaux du ménage, comme si, dans la villa, on eût eu besoin de son aide. Elle se surveilla aussi plus sévèrement ; son visage n'exprima plus que l'indifférence. En face du docteur, elle prit une contenance très réservée, un air froid et, à toute occasion, elle ne manqua pas de lui faire sentir le peu d'intérêt qu'elle croyait lui porter dans son cœur.

Mais l'hiver ne dure pas toujours. Le soleil du printemps fond la neige des hautes montagnes et sème dans les prés ses fleurettes blanches, jaunes,

rouges ou bleues. Dougaldine avait bu le nectar divin ; ses lèvres en étaient altérées : elle y retourna, reprit ses livres... et ne songea plus à elle-même.

Le docteur, auquel rien n'échappait, avait éprouvé tout à coup une joie profonde que les caprices de la fière patricienne avaient à peine troublée. Certains jours, il la voyait s'absorber complètement dans la lecture des ouvrages qu'il lui avait indiqués et il lui semblait alors qu'elle perdait de sa fierté et s'abandonnait à celui qui l'aimait. Les plus grands génies de la littérature allemande parlaient en sa faveur, cela était évident. Cette jeune fille, dont il admirait la haute intelligence, entraînait ainsi en rapport avec un monde nouveau pour elle ; son être moral subissait une influence élevée, qui devait insensiblement transformer, du moins il l'espérait, son caractère et son jugement. Et sans doute elle-même, se rendant enfin compte de la révolution qui s'opérait dans son esprit bien équilibré, finirait naturellement par donner son cœur — et sa main — à l'homme qui venait de lui ouvrir des horizons jusque-là inexplorés.

C'est ainsi que plusieurs semaines s'étaient écoulées. Rarement le calme de leur existence avait été rompu. De temps en temps, M. Fininger annonçait son arrivée par un des trains de l'après-midi, en gare de Thoune. Le landau le ramenait ensuite à Beau-Port, où il ne passait que la nuit, pour repartir le lendemain, à moins que sa visite ne tombât sur le samedi. Alors, il restait le dimanche, jour qu'il consacrait d'ordinaire à ses enfants.

Tous l'accueillaient, cela va sans dire, avec la plus sincère affection, même le docteur qui s'habituaient facilement à cette nature loyale, dont l'unique désir, paraissait-il, était de voir le monde heureux autour de lui. En son absence, la vie était bien un peu monotone ; mais, dès qu'il se trouvait là, une plus grande intimité régnait entre tous les habitants de la villa.

Ce fut après l'une de ces visites du banquier, quand Juliette eut desservi la table, que Jean Almeneur, sans autre préambule, dit à Dougaldine :

— Je m'étais bien promis d'adresser une demande à M. votre père ; mais, j'ai tout à fait oublié. C'est pourquoi je me vois forcé de l'adresser à vous-même.

— Et quelle est-elle ? interrogea la jeune fille, non sans que son regard décelât une certaine émotion.

— Il me faudrait un congé de quelques jours. Voici longtemps que je n'ai plus vu mon père. Or, comme je ne suis guère qu'à six ou sept lieues de notre village, je voudrais lui faire une visite.

— Mais, M. le docteur, répliqua vivement Dougaldine, vous savez bien que, pour cela, vous avez la liberté la plus complète.

— Permettez, mademoiselle ! Je suis à présent au service de M. Fininger. Mon temps lui appartient, et, comme il n'est pas là, je me trouve sous vos... ordres ; en un mot, je vous dois obéissance, ainsi que le doit un serviteur fidèle à sa maîtresse.

Ce dernier mot, pris dans son sens le plus noble, et que certains amoureux réservent à la femme de leur choix, avait aussi, en passant sur les lèvres du jeune homme, qui tremblèrent légèrement, un son d'une infinie douceur, exprimant le plus profond respect. Dougaldine en fit la remarque. Toutefois, avant qu'elle répondît, Amédée, qui était présent, s'écria vivement :

— Dougaldine, n'est-ce pas ? tu veux que j'accompagne M. le docteur. Ah ! ce serait pour moi une si grande joie !

— Mais, il n'est pas en mon pouvoir de te satisfaire, observa Dougaldine. J'ignore si ta société est agréable à M. Almeneur. C'est à lui à décider.

— S'il en est ainsi, dit Jean, j'emmène votre frère. J'avais même l'intention d'en solliciter auprès de vous la permission. Une course dans les montagnes ne lui fera que du bien.

— Alors, c'est entendu. Quand partez-vous ?

— Le temps est maintenant très favorable, répliqua le docteur. La pluie d'hier a balayé la poussière des routes. Elle aura sans doute aussi fondu la dernière neige de l'hiver, qui recouvrait encore les sommets, au-dessus de notre village. Nous visiterons quelques sites pittoresques et, entre autres lieux remarquables, une vallée étroite, mais d'une beauté grandiose, où les ruines de cabanes abandonnées indiquent que jadis elle était encore habitée. À coup sûr, les gens qui restaient là-haut en ont été chassés par les éboulements et les avalanches.

— Au moins, vous ne courez aucun danger ? dit la sœur d'Amédée, son visage étant devenu instantanément très pâle pour s'empourprer de nouveau

quelques secondes après. Elle craignait d'avoir, par cette question, montré l'intérêt qu'en dépit d'elle-même elle prenait pour le docteur. Et comme les femmes, en pareille circonstance, ont toujours mille moyens de réparer leurs imprudences, elle attira son frère près d'elle, en ajoutant :

— Amédée n'est pas habitué à la montagne comme vous, M. le docteur. Vous ne le perdrez pas de vue, n'est-ce pas ? Je crois même qu'il vaudrait mieux qu'il n'allât pas avec vous, dans cette vallée abandonnée. Car si elle est véritablement ravagée par les avalanches, le péril doit être d'autant plus grand en cette saison, par la fonte des neiges.

— Soyez sans inquiétude, fit Jean. Je vous en réponds sur ma vie. Et pour ce qui est de ce vallon, dont je viens de parler, nous nous bornerons à le voir de loin, c'est-à-dire du passage qui traverse la montagne, à droite de la gorge. Je suis à la maison, dans ces parages ; plus jeune qu'Amédée, j'y conduisais déjà les quelques chèvres que l'on voulait bien confier à ma garde.

— Encore un mot, reprit Dougaldine, qui avait paru réfléchir après les dernières paroles du docteur. Vous avez projeté de faire cette course à pied ; mais, ne serait-il pas assez tôt de marcher seulement dès l'endroit où commence la montée ? La route, jusqu'à l'entrée de la vallée, est bien longue, presque monotone, et nos chevaux ont besoin d'exercice tous les jours. Jacques attellera le landau et vous conduira. Vous arriverez tout frais à la montagne.

— Oui, oui, c'est cela ! fit Amédée, très joyeux, tandis que le docteur, qui n'avait rien à objecter, s'inclinait en signe de remerciement.

L'après-midi fut consacrée aux préparatifs de l'excursion. Car il est nécessaire, même si la course que l'on se propose de faire dans les Alpes ne doit durer que quelques jours, de se munir de choses indispensables, telles que viande froide, liqueur, sucre, pain, etc. En outre, Amédée, dont la passion pour la botanique grandissait, prendrait sa boîte en fer-blanc et l'eustache à l'aide duquel ils coupaient les racines des plantes qu'ils étudiaient.

Le soir, au souper, on causa du voyage. Le jeune garçon ne se sentait plus d'aise ; il en aurait à raconter pour des semaines et des mois. Dougaldine, elle, paraissait plus ou moins triste. Elle ne disait rien. De même, le docteur

tomba bientôt sous l'empire d'un sentiment étrange, qui le tourmenta, et dont il ne put s'expliquer ni la raison ni la nature. C'était comme une sorte d'inquiétude, la vague appréhension que cette absence momentanée allait modifier ses relations avec la sœur de son élève ; en d'autres termes, qu'il ne la retrouverait peut-être plus telle qu'il la quittait. Quand, après le souper, il se leva de table, M^{lle} Fininger en lit autant, machinalement ; et, pour la première fois, sans y songer, elle lui tendit sa fine main blanche, aux longs doigts fuselés, en balbutiant :

— Je vous souhaite bon voyage et retour heureux.

Elle s'efforça de sourire, mais une émotion indicible lui serrait le cœur.

Jean avait pris sa main. Il la pressa dans la sienne, doucement, les lèvres frémissantes et un grand frisson par tout le corps. Ensuite, il sortit de la chambre, sans avoir prononcé aucune parole.

Le lendemain, de bonne heure, le docteur et Amédée étaient dans la salle à manger, où ils déjeunaient hâtivement d'une tasse de chocolat, pendant que le cocher faisait atteler. Contre toute attente, Dougaldine parut, en simple peignoir et les cheveux négligemment noués sur la nuque.

— Je voulais voir, dit-elle, si l'on vous avait préparé quelque chose.

Puis, très avenante, avec des recommandations de mère, ou d'amante, elle les accompagna jusqu'au landau, dans lequel ils montèrent aussitôt. Les chevaux partirent ; le docteur et Amédée saluèrent encore Dougaldine en agitant leurs chapeaux. Bruno gambadait autour de la voiture, manifestant sa joie par des*aboiements bruyants.

Bientôt nos voyageurs eurent perdu de vue Beau-Port et les jardins qui lui formaient comme un vaste écrin de verdure et de fleurs. La route s'élevait insensiblement sur le bord du lac, à travers des prairies et des champs cultivés.

Le soleil ne tarda pas à se montrer. La magique féerie de son lever éclata soudain aux yeux émerveillés des deux jeunes gens. En quelques instants, ses rayons inondèrent les pentes des collines d'une douce lumière matinale. Sur la pointe des montagnes, à l'orée des forêts profondes, près des villages clairsemés, au-dessus desquels se dressaient déjà des colonnes de fumée, on voyait la faux des faucheurs resplendir tout à coup, comme un éclair

rapide. L'air était pur et vif. À côté du chemin, une rivière roulait ses eaux blanchâtres qui passaient, en bonds désordonnés, sur des rochers ou de grosses pierres errantes. On entendait, très loin et très haut, le chant d'un pâtre sur l'autre rivage ; la cloche d'une petite église égrenait ses sons argentins dans les premières clartés du jour. Et, dominant ce tableau, d'une beauté grandiose, les Alpes développaient leurs pyramides géantes, tandis que, à leur pied, le feuillage sombre du sapin recouvrait des sommités plus basses. Par-ci, par-là, rompant l'uniformité de la teinte, d'immenses rochers, pour ainsi dire taillés en châteaux forts du moyen âge, avaient l'air d'être là pour défendre l'entrée du pays.

Après une course de trois heures, ils atteignirent enfin Schwarzbach, un assez grand village où la vallée se partage en deux autres vallées plus petites. Il fallait suivre celle de gauche pour se rendre chez le père du docteur.

La voiture s'était arrêtée devant l'*Hôtel de l'Ours*. Le cocher ne détela pas ses chevaux ; il leur fit donner simplement deux rations d'avoine, car, après une halte de quelques minutes, il allait conduire encore son jeune maître et le précepteur jusqu'à l'endroit où la route commence à monter sensiblement, trois quarts de lieue plus loin.

Jean et Amédée avaient pris place à une table, devant l'auberge. Ils commandèrent du lait chaud, du pain bis et du beurre. L'air frais du matin avait excité leur robuste appétit.

Ils attaquèrent bravement ce second déjeuner, tout en s'amusant à regarder, de temps en temps, le spectacle qu'offrait à cette heure l'unique rue du village. Des garçons et des filles partaient d'un pas lent pour l'école ; une jeune paysanne, debout sur le seuil d'un chalet de belle apparence, jetait des grains de blé à tout un monde de poules et de poulets ; le facteur passait, clopin-clopant, avec son sac bourré de lettres, de journaux et de petits paquets. Leur premier travail accompli, quelques faucheurs rentraient des prairies cachées sous les forêts de la montagne ; une bonne odeur de soupe à la farine s'échappait de plusieurs portes entr'ouvertes, pendant que, au-dessus des toits d'un gris sale, montait paresseusement la fumée bleue des chaumières.

Tout à coup, le docteur entendit une forte voix d'homme résonner derrière lui, au rez-de-chaussée de l'hôtel. À l'accent, on reconnaissait aisément l'étranger. Il se plaignait du chiffre élevé de sa note. Cette voix n'était pas inconnue à Jean, du moins il s'imagina en avoir un vague souvenir. Une autre voix, cette fois la voix d'un enfant ou d'une femme, cherchait à calmer la personne qui formulait ainsi ses plaintes. Et bientôt, dans le rude langage de l'Oberland, l'aubergiste répondit. La jolie sommelière, qui venait de servir le maître et son élève, se mêla également à la dispute.

— Mais, c'est une caverne de voleurs, cette maison ! pestait l'étranger.

— Vous êtes le premier à me dire une telle injure, riposta l'hôtelier, contenant avec peine son indignation.

Et il ajouta :

— Au surplus, quand on ne peut payer, on ne commande pas, comme vous l'avez fait, de fines truites, du thorins et du bordeaux pour son souper.

— Dispensez-moi de vos sottes observations. Je paierai, mais je me plaindrai à qui de droit.

Tenez, voilà votre argent.

Et un bruit de pièces qu'on jette sur une table arriva aux oreilles de Jean et d'Amédée devenus attentifs. Puis, un instant après, deux personnes sortaient de l'établissement, l'une de haute taille, une valise à la main, habillée avec soin ; l'autre, beaucoup plus petite, à l'air presque maladif, avec des traits de jeune fille, rappelant ce bel adolescent du *Sposalizio* de Raphaël, qui brise sa baguette avec une expression de tristesse élégiaque et duquel on dit qu'il serait le portrait même du divin Sanzio. Il n'avait aucun bagage. La pièce principale de son costume était un vaste châle à carreaux écossais, dont il s'enveloppait la taille. Comme coiffure, un chapeau de feutre, qui couvrait imparfaitement de folles boucles blondes.

Au premier coup d'œil, le docteur avait reconnu l'étranger. C'était Max de Rosenwelt. De même Amédée, qui l'avait vu quelquefois dans la maison de son père. Si le frère de Dougaldine n'avait pas été là, les deux jeunes gens ne se seraient probablement pas salués, car ils n'éprouvaient rien moins que de la sympathie l'un pour l'autre. Max de Rosenwelt, très en colère par la discussion qu'il avait eue avec l'hôtelier, s'éloignait en effet

avec une certaine hâte. Son compagnon avait peine à le suivre. Jean ne songeait pas à le retenir ; il n'eût même fait aucun pas pour cela. Mais, Amédée s'était écrié :

— Bonjour, M. de Rosenwelt.

Celui-ci se retourna brusquement, très désagréablement surpris d'entendre son nom dans le pays. Mais, à peine eut-il jeté un regard sur le jeune garçon et son précepteur, et sur le landau aux armes des Fininger, que ses traits prirent aussitôt, avec une habileté de comédien, l'expression la plus sincèrement amicale ; puis, s'approchant de la table où le maître et l'élève étaient assis, il leur dit :

— Ah ! quelle agréable rencontre ! Tiens, mais c'est M. Fininger ! Et aussi M. le docteur ! Vous êtes de même en voyage, comme je vois. Est-il permis de savoir où vous allez ?

Jean le salua avec une froide politesse et nomma le but de leur excursion.

— Et il n'y a pas d'autre personne de la famille Fininger ici ? demanda Max, pendant que ses yeux erraient aux alentours.

— Nous sommes seuls, répliqua le docteur. À ces mots, de Rosenwelt parut plus à l'aise. Il était visiblement soulagé. Aussi continua-t-il, en s'adressant cette fois à Amédée :

— Comme je le regrette ! J'aurais présenté si volontiers mes respects à M. votre père et à M^{lle} votre sœur. Voici plusieurs semaines que je ne les ai vus ni l'un ni l'autre, par le fait que j'habite Thoune.

— Ah ! fit Amédée, vous êtes si rapproché de nous ! Vous ignorez sans doute encore que nous sommes à Beau-Port, pour tout l'été ?

— Vous m'en donnez à l'instant même l'a première nouvelle. Je suis fort heureux de l'apprendre. Je ne manquerai pas, demain, de me faire annoncer, car je m'en retourne maintenant. Nous venons, un ami d'enfance et moi, de passer quelques jours dans les montagnes. Nous aimions à voir les Alpes, avant de partir définitivement. Comme je l'ai dit, nous rentrons à Thoune. C'est vraiment fatal que nos itinéraires se croisent.

Quand Max avait parlé de son compagnon, le docteur n'avait pu s'empêcher d'examiner à la dérobée cet intéressant jeune homme, qui se tenait à une certaine distance du groupe qu'eux-mêmes formaient. Il avait

baissé les paupières et, de sa petite canne, il frappait, nerveusement, les cailloux roulants du chemin. Les paroles de M. de Rosenwelt avaient semblé lui déplaire.

— Alors, dit Amédée, toujours prudent et très poli, vous pourriez profiter de notre voiture. Pour nous, nous n'en avons plus réellement besoin. Que nous marchions d'ici ou seulement du fond de la vallée, où commence la montée, il n'importe ! Qu'en pensez-vous, M. le docteur ?

Ce dernier ne fit aucune objection, cela va de soi. Max de Rosenwelt refusait, protestait, et d'une manière si vive, si inquiète qu'on voyait bien qu'un motif secret le forçait d'agir ainsi. Quel était ce motif ? Et, pourtant, ce landau, avec ses coussins moelleux, avait un air, ma foi ! très engageant. Mais l'étranger prétextait encore que lui et son compatriote voyageaient pour des raisons de santé, ils voulaient donc achever pédestrement leur course.

— La route est tout unie et sans grande variété d'aspect, observa le docteur, que ce refus étonnait.

— Précisément, riposta de Rosenwelt. Un tel chemin est le plus agréable par une belle matinée comme celle d'aujourd'hui. Et nous allons nous mettre aussitôt en route, car nous sommes en retard. Nous avons décidément dormi trop longtemps.

— Eh bien, ajouta encore Amédée, avec ce même malin sourire qui flottait parfois sur les lèvres de sa sœur, si vous vous repentez de n'avoir pas accepté notre offre, vous attendrez simplement la voiture. Dans une demi-heure, une heure au plus tard, nous la renvoyons. Quand elle vous atteindra, si vous avez changé d'idée, vous n'aurez qu'à monter. Le cocher recevra des ordres en conséquence.

— Merci et bon voyage ! dit le hobereau poméranien, d'une voix bruyante.

Et, sans autre mot, il partit avec son compagnon qui, de la place où il était, leva son chapeau pour saluer Jean et Amédée.

— Je serais curieux de connaître cet ami d'enfance, murmura le docteur, à part lui. Et quelle singulière manière de vous le présenter !

— Savez-vous qui est ce jeune homme ? demanda-t-il ensuite à la sommelière, qui avait, de la fenêtre du rez-de-chaussée, assisté à l'entretien

et sortait à présent de l'hôtel.

— Ce jeune homme ? fit-elle, en éclatant d'un rire bref. Mais, un instant après, elle devint rouge comme une pivoine, sembla chercher une phrase, gênée peut-être par le fait que le docteur paraissait entretenir des relations avec M. de Rosenwelt.

Non, vraiment, je ne le sais pas, dit-elle enfin, rapidement et d'un ton presque méprisant, du moins à en juger par la moue qui souligna sa réponse.

— Oh ! ces étrangers ! ajouta-t-elle encore, tout en desservant la table, où le précepteur et Amédée venaient de prendre leur déjeuner.

Pendant ce temps, le cocher avait soigné ses chevaux. Ils étaient à même de continuer la course.

Jean paya la note, non sans remarquer qu'elle n'était du tout point enflée. Pour que Max de Rosenwelt eût eu des raisons de se plaindre, il fallait que l'hôtelier l'eût traité d'une autre façon ; ce qui n'était pas impossible non plus. Les aubergistes de la contrée avaient sans doute mis sur son compte, non seulement sa qualité d'étranger, mais aussi ses manières hautaines et impolies.

En moins d'une demi-heure, la voiture conduisit nos deux touristes jusqu'au pied de la montée. Il y a là un pont de bois qu'on a jeté avec une certaine hardiesse sur le torrent écumeux. Jean et Amédée descendirent. Le docteur dit au cocher qu'il était inutile de venir le lendemain à leur rencontre, car ils resteraient probablement deux ou trois jours dans la montagne. Ils effectueraient le retour à pied, ce dont M^{lle} Fininger devait être nécessairement avertie.

Tandis que Jean donnait ces ordres, une toute petite fille, sortant d'une pauvre hutte perchée sur un monticule voisin, s'était approchée craintivement jusqu'au bord du pré et offrait aux jeunes gens une jolie couronne de myosotis, à coup sûr un ouvrage de ses faibles menottes. Le docteur fut sur le point de l'acheter pour Dougaldine ; mais il n'osa. Et, comme il ne vint pas à l'esprit d'Amédée de le faire, il prit quand même ces fleurs symboliques, glissa une pièce blanche dans la main de la fillette et déposa la couronne sur le coussin du landau, mais sans prononcer aucune parole. Ensuite, Amédée ayant recommandé au cocher d'inviter M. de Rosenwelt à profiter de l'occasion, dans le cas où il le rejoindrait, la voiture

reprit le chemin de Beau-Port, tandis que le maître et son élève s'engageaient enfin dans la montagne.

La recommandation d'Amédée était bien inutile : Max de Rosenwelt et son compagnon avaient pris par un sentier qui, tout en courant à travers les collines parallèlement à la voie publique, était cependant assez éloigné de cette dernière pour qu'on ne pût les apercevoir...

Le tableau qui se déroulait sous les yeux de nos voyageurs, à mesure qu'ils montaient, devenait de plus en plus digne de leur attention. La route, en une pente assez rapide, serpentait le long d'un ravin escarpé, au fond duquel roulait la rivière, grossie par la fonte des dernières neiges. De magnifiques forêts ombrageaient les lianes des premières terrasses alpestres qui s'étagaient les unes au-dessus des autres, en un ordre sauvage. Sur l'un des côtés du chemin, on voyait des chalets, construits souvent avec beaucoup de goût et de style et qu'entouraient des prairies fertiles, plantées d'arbres fruitiers. Les érables mêlaient leur feuillage clair à celui plus sombre des sapins. Et, afin que le caractère romantique de la vallée fût bien complet, une vieille tour démantelée, couronnée de lierre et de buissons, se dressait au sommet d'un coteau boisé. Par les fenêtres du castel, on distinguait un pan de ciel bleu ou un coin de glacier. Tout s'accordait là pour prêter un grand charme à ce beau pays : la nature, jeune, vigoureuse et géante ; le passé, avec ses misères, ses légendes et son histoire. Un peu plus loin, Jean et Amédée traversèrent une vaste forêt, au milieu de laquelle se trouvait un lac, grand comme la main, d'une limpidité cristalline et sur les bords duquel ils s'arrêtèrent pendant quelques minutes pour se reposer et jouir en même temps de la délicieuse fraîcheur du lieu. Puis, ils se remirent en marche et, après avoir gravi les derniers lacets du chemin, ils arrivèrent au village natal du docteur, qui était comme perdu au fond d'une haute vallée.

On eût dit que le monde finissait là. Aucun sentier praticable ne paraissait plus exister dans ces parages, et, pourtant, en été, c'est assez fréquenté, surtout par les touristes qui veulent se rendre au sud de la chaîne bernoise. Les cimes les plus gigantesques de l'Oberland entourent ce vallon, et il semble que, vues de si près, elles sont infranchissables.

Ce spectacle, qu'il faut voir pour comprendre et sentir, fit une profonde impression sur l'esprit d'Amédée. C'était d'ailleurs la première fois qu'il

visitait cette contrée, peuplée d'alpes grandioses, dont l'immobilité de non-vie vous plonge dans un long étonnement. Il suivait sans rien dire son précepteur qui, après avoir abandonné la route, se dirigea vers une petite cabane, de maigre apparence, égarée au pied de la montagne. Amédée aperçut devant la maisonnette un homme occupé à fendre des souches de sapins.

— Voilà mon père, fit le docteur, simplement.

Le jeune garçon, une fois arrivé près de la haie du jardinet, qui était à gauche de la cabane, ouvrit tout grands ses yeux profondément surpris. Il n'en revenait pas. Cet homme, si mal vêtu, à la barbe et à la chevelure hirsutes, le père de son cher maître !

Mais déjà le vieillard avait reconnu son fils. Tout en boitant un peu, il s'avança au-devant de lui et, tendant sa bonne grosse main calleuse, il s'écria, joyeux :

— Comment ? C'est toi, Jean, c'est bien toi !

Et, dominé, entraîné involontairement par l'allégresse du revoir, il ouvrit ses bras et pressa son beau gars sur sa poitrine. Depuis si longtemps il ne l'avait vu !

La première minute d'émotion envolée, le bonhomme reprit :

— Ah ! c'est bien ce que tu viens de faire ! Tu as voulu savoir si nous vivions encore, ici, dans nos montagnes. Ce n'est pas que l'hiver ne nous ait point malmenés. Au contraire, ç'a été dur. Et ce jeune homme, qui est-il ? Serait-ce le fils du « bourgeois » où tu es « en service » ? Je vous salue bien.

Et il offrit de même la main à Amédée.

Celui-ci, d'abord interdit, finit pourtant par mettre sa main blanche et délicate dans celle du brave montagnard. Toutefois, et sans songer à mal, son esprit primesautier établissait déjà une comparaison entre le père et le fils. Ils avaient bien la même taille, haute et souple, quelque parenté dans les traits du visage ; mais là s'arrêtait leur ressemblance qu'un peintre seul eût remarquée, ou, en tout cas, un observateur plus perspicace que ne l'était Amédée. Ce dernier s'en tenait plutôt à l'extérieur et il lui paraissait absolument impossible que cet homme, avec cette barbe négligée, emmêlée

de brins de foin, ce visage ridé et jaunâtre, ces habits grossiers, presque des haillons, cette casquette noire et sale ; que ce misérable ouvrier enfin, qui venait d'essuyer, du revers de sa manche, la sueur de son front — il lui paraissait impossible, disons-nous, que ce fût le père de son maître.

Et aussi de quelles expressions il se servait ! Même le docteur avait rougi lorsque son père avait fait allusion au poste qu'il occupait dans la maison Fininger. Il était « en service », chez « un bourgeois », tout comme un vulgaire domestique, un valet qu'on met à la porte, au jour que cela vous plaît. Et, alors, plus tard, quand Jean songeait à cet accueil, il souhaitait qu'Amédée n'eût pas été là, car il était plus que probable qu'il raconterait à sa sœur, dans tous leurs détails, ses impressions de voyage.

Cette gêne du premier moment ne disparut point, après que les deux jeunes gens, sur l'invitation du père Almeneur, furent entrés dans la hutte. Celle-ci avait l'air si pauvre, si triste ! C'était le désordre, dans sa plus navrante réalité. Des outils de cordonnier jetés pêle-mêle à droite et à gauche ; des souliers à réparer gisant dans tous les coins de la chambre qui, avec la cuisine, composait tout le logis.

— Vous n'avez sans doute pas dîné ? demanda le père. Il y a bien encore, dans le buffet, si le cœur vous en dit, du lait frais et du pain noir. Pour moi, j'ai déjà pris mon repas de midi, ajouta-t-il, en ouvrant une vieille armoire d'où il retira bientôt une miche de pain, à la croûte sèche et dure et un pot de lait, au bord dépoli. Bruno, que la course avait affamé, tendait le museau.

— Père, fit le docteur, tu vas venir avec nous à l'*Hôtel des Alpes*, où nous pensons loger cette nuit. Tu peux bien, pour un jour, dîner deux fois, d'autant plus que je sois ici et qu'un bon verre de vin ne te nuira aucunement. De cette façon, il n'y aura pas de dérangement et nous pourrons causer tout à notre aise.

— D'accord ! répondit le père de Jean ; et tandis que celui-ci et Amédée sortaient de la pièce, tout heureux de se retrouver à l'air libre, le vieil Almeneur procédait rapidement à un changement de toilette.

— N'est-ce pas ? dit le docteur, avec une hésitation dans la voix et dès qu'ils furent de nouveau hors de la maison, les manières de mon père te semblent plus qu'étranges ? Que veux-tu ? Il n'a jamais quitté son village ; toute sa vie s'est écoulée dans ce pays de montagnes, pays sauvage qu'on

aime toujours, malgré les misères et les privations qu'il vous impose. En outre, depuis plusieurs années, il est seul. Il y a longtemps, bien trop longtemps, que ma mère est morte. Elle repose là-haut, dans le cimetière près de l'église, après une existence de labeurs sans nom.

Ah ! pour dire vrai, il lui en coûtait, à Jean Almeneur, d'excuser en ces termes la rusticité de l'auteur de ses jours ! Ce n'était pas d'une pédagogie bien supérieure. Ajoutons toutefois, pour sa justification, que s'il parlait ainsi, c'était pour adoucir les teintes du portrait qu'on en pourrait faire à Dougaldine.

Amédée, quelque peu embarrassé, ne répondit pas. D'ailleurs, un instant après, le père du docteur sortait à son tour de la maisonnette, ayant vraiment meilleur air sous son nouveau costume, un frac, s'il vous plaît, de drap grossier, mais d'une propreté irréprochable. Il avait remplacé sa casquette par un chapeau haut de forme, légèrement usé aux bords, et, de la main, il s'appuyait sur une canne. Sa bonne figure respirait la rudesse naïve du montagnard et ne trahissait aucune gêne.

De même, Jean et Amédée oublièrent bientôt leur première impression. Car, tout en s'acheminant vers l'hôtel, le vieil Almeneur bavarda gaiement et avec la finesse d'esprit et d'observation qui caractérise les habitants de cette contrée. Il parlait un peu de tout, des misères de l'hiver, d'une institutrice qui était restée dans les neiges et qu'on avait dû retirer à l'aide de pioches et de pelles ; enfin d'un chasseur, dont les ruses, racontées avec verve, mirent les deux jeunes gens de charmante humeur. Voici la plus originale. Pendant la nuit, ce Nemrod plaçait, devant la porte de sa chaumine, un appât pour attirer les renards, qu'il reliait ensuite, par une ficelle ténue, à une sonnette fixée dans l'intérieur de sa demeure, près de sa couche même. Dès qu'un animal venait remuer l'amorce, le chasseur, aussitôt réveillé, n'avait plus qu'à sauter du lit, armer son fusil et ouvrir doucement la fenêtre, d'où il tuait souvent le renard. Ces histoires amusaient grandement le frère de Dougaldine. Cette jovialité de bon aloi lui plaisait, et il sentait battre un cœur sous cette rude enveloppe d'homme presque à demi sauvage. Il avait toujours cru, jusque-là, que la pauvreté était l'inséparable compagne de la tristesse et du malheur.

Mais, ce qui l'étonna plus encore, ce fut l'accueil, les manières et le langage des gens qui étaient à l'auberge. Ils disaient tout simplement

« Jean » à son maître, sans autre forme de politesse.

— Ah ! tiens, c'est toi, Jean ! Tu es pourtant revenu chez nous.

Et on l'interpellait de tous les côtés ; on lui offrait aussi à boire. Tantôt c'était un jeune homme, de l'âge du docteur ; ou bien même la sommelière, vigoureuse fille dont les joues avaient des couleurs de rhododendron.

On s'était installé dans la salle du rez-de-chaussée, la chambre du premier étage, où les touristes prenaient ordinairement leurs repas, n'étant pas encore prête pour la saison. Au surplus, la chaleur du poêle, qui se chauffait par les fourneaux de la cuisine, n'était pas de trop à cette altitude. On leur servit donc à manger dans cette pièce, un dîner très simple, qu'ils arrosèrent d'un excellent vin du pays de Vaud. Tous les trois avaient bonnes dents et bon appétit. Si une personne du village entrait, Jean, pour se conformer à l'habitude, présentait son verre et on renouvelait connaissance. Le monde affluait dans la salle ; on savait que le fils du vieil Almeneur, une célébrité déjà, venait d'arriver. Et chacun voulait le revoir et le saluer.

On alluma les pipes, ces belles grosses pipes blanches, avec de naïfs dessins en émail, sujets figurant soit un chalet sur la montagne, soit une plantureuse fille au costume national. Peu à peu la chambre s'emplit d'une fumée épaisse, à la saveur très âcre, ce qui n'arrêta point la conversation. Ces braves gens étaient si heureux de passer une heure ensemble !

Jean avait pris quelques renseignements pour l'excursion projetée. Les vallées supérieures étaient praticables. Par-ci par-là, on rencontrait bien encore les dernières traces de l'hiver ; mais, avec du courage et de la prudence, on ne courait aucun danger sérieux à s'aventurer dans les parages plus élevés.

— Si cela te plaît, dit le docteur à Amédée, nous ne rentrerons à Beau-Port qu'après-demain.

Le jeune garçon, qui avait d'abord regardé tout ce monde avec une certaine surprise, avait cependant fini par trouver un intérêt piquant à observer ces vigoureuses natures. Aussi fut-il de suite d'accord avec la proposition de son précepteur. D'ailleurs, il tenait également à voir de près les merveilles de ces hauts sommets, notamment la gorge sauvage dont lui avait parlé Jean, de même que le lac qui baigne le bord des neiges éternelles.

Il y avait un bureau télégraphique dans le village. Le docteur jugea qu'il était convenable de prévenir Dougaldine. Leur voyage se prolongerait d'un jour ou deux. Il lui expédia donc une dépêche pour lui en demander la permission. Vers le soir, la réponse arriva, ainsi conçue :

— Faites comme bon vous semblera.

Il fut froissé de ce laconisme. Et, avec cela, aucune signature. Naturellement, on ne pouvait guère attribuer ce fait à une pensée d'économie. Si Dougaldine n'avait pas mis son nom au bas de ces quelques mots, c'est parce que le télégramme lui était adressé, à lui, le docteur Almeneur, le précepteur à gages, l'homme du peuple. C'était la seule et unique raison de cet oubli volontaire. Il sentait cela. Leurs noms, à eux deux, ne seraient jamais réunis sur la même feuille de papier. Ah ! décidément, elle ne changeait pas ! Eh bien, soit ! Lui ne ferait point non plus le premier pas. Ils resteraient donc aussi longtemps qu'Amédée le désirerait.

Et il s'en tint à cette résolution.

Il n'est pas dans notre plan de raconter par le menu de quelle agréable façon le docteur et son élève passèrent leurs jours de congé dans le pauvre hameau de la montagne, ni de décrire les beautés de la nature qu'ils admirèrent, les excursions qu'ils entreprirent et les fatigues qu'ils éprouvèrent. De même, nous ne dirons pas qu'Amédée apprit à aimer le père de son maître, devant la maisonnette duquel ils avaient l'habitude de se reposer et de causer, lorsqu'ils rentraient d'une promenade dans les environs.

Seulement au matin du quatrième jour, ils quittèrent enfin le village. Le vieil Almeneur les accompagna un bout de chemin, jusqu'à l'endroit où la route, courant en zigzags, descend rapidement au fond de la vallée. Là, il prit congé de son fils et du jeune garçon, en leur souhaitant simplement un retour heureux.

Ce souhait du père de Jean s'accomplit en toutes lettres. Nos touristes firent de nouveau une halte de quelques instants dans l'hôtel où ils avaient déjeuné et rencontré Max de Rosenwelt. Puis ils continuèrent leur route. Un rien attirait leur attention. Amédée ne se lassait pas de poser question sur question au docteur. Et leur joie fut plus grande encore quand, après avoir

atteint le sommet de la dernière colline, ils aperçurent le lac à leurs pieds. C'était comme le décor d'un immense opéra, le tableau qu'ils avaient sous les yeux.

Le soleil était sur son déclin. Ses rayons pailletaient la nappe liquide de miroitements argentés ; et, insensiblement, au fur et à mesure que le jour tombait, ils allaient semant leur poussière d'or dans les arbres des forêts, embrasant les fenêtres des maisons et les parois des rochers à pic qui sont là depuis des siècles, comme des forteresses qu'une force invisible a élevées, semble-t-il, pour soutenir les géants de nos Alpes. Celles-ci, toujours immobiles, belles dans leur infinie splendeur, se couvraient de lueurs pourprées dont les teintes, pendant une heure ou deux, se modifient sans cesse, pour se confondre, tout à coup, avec la pâle clarté de la voûte stellaire. Et tous les êtres et toutes les choses de cette admirable création revêtaient un aspect vraiment majestueux. Ici, des ruines de vieux châteaux ; là, des villages perdus sous les bois ; sur le bord opposé du lac, une route hardie, où le génie humain a dû lutter contre la nature, sauvage et rebelle. Même les pauvres maisons assises nonchalamment le long du rivage avaient un air de gaieté et de poésie dans ce déploiement de lumières. Ah ! comme l'homme paraît petit au milieu de ce monde alpestre ! Et qu'elles sont mesquines, les misères qui nous font pleurer, ravagent, désolent et notre cœur et notre vie ! Ô ma patrie, que je t'aime sous ton pallium de neige, fière et indépendante, invitant tous tes enfants à vivre en paix et à travailler dans le vaste champ de l'activité humaine.

Ils étaient arrivés.

À peine étaient-ils entrés dans la cour de la villa qu'un bruit de voix claires et fraîches, des voix de jeunes filles, parvint jusqu'à eux. Étonnés, ils pénétrèrent dans le jardin, en contournant la maison, et ils virent un groupe de demoiselles qui jouaient au croquet, dans un quinconce formé de tilleuls, de platanes et de châtaigniers. C'étaient elles que Jean et Amédée avaient entendues. Elles paraissaient s'amuser beaucoup, particulièrement Dougaldine. Près de celle-ci, et prenant une part très active à ce divertissement, se tenait un homme de haute taille, dont le complet en drap bleu frappa aussitôt le docteur. Le pauvre précepteur ! Quel coup profond il en reçut au cœur ! Il venait de reconnaître Max de Rosenwelt. Toujours lui ! Vraiment, ce hobereau poméranien serait donc continuellement sur son

chemin ? Il le trouverait à chaque instant entre lui et Dougaldine ? Et une colère, à cette pensée, montait à son cerveau, que la passion martelait.

— Dougaldine ! Dougaldine ! Nous voilà de retour ! s'était écrié Amédée, en courant vers sa sœur qui cessa de jouer, sans pourtant se débarrasser du marteau à l'aide duquel elle chassait la balle.

— Bien ! bien ! répondit-elle, d'un ton froid, indifférent. Je le vois que tu es de retour.

Et, en même temps, elle jeta un coup d'œil dans la direction où était le docteur, qui la salua en ôtant son chapeau. Elle fit un simple signe de tête et, s'adressant ensuite à son frère, elle lui dit, mais d'une voix assez forte pour que Jean ne perdît pas un mot :

— Comme tu es arrangé ! Tout couvert de poussière ! Va près de la tente. Tu changeras d'habits et, si vous avez faim, on vous servira à manger. Après, tu peux revenir et jouer avec nous.

Ces paroles prononcées, elle alla se placer de nouveau à côté de Max de Rosenwelt.

Amédée, habitué aux caresses de sa sœur, était tout décontenancé : il ne croyait pas avoir mérité un tel accueil. Mais, Dougaldine ne voulut point voir qu'elle avait fait mal à son frère, car elle était rentrée dans le jeu et venait, par un maître coup, de lancer la balle avec tant de force qu'elle s'envola par-dessus la haie vive du jardin.

— Bravo ! Mademoiselle ! Bravo ! s'exclama de Rosenwelt, qui saisissait habilement toutes les occasions de flatter la jeune patricienne.

— Suis-moi. Amédée, dit le docteur, en prenant son élève par la main.

Et, sans se retourner, ils disparurent dans l'intérieur de la villa, tandis qu'éclataient toujours les rires sonores sous les arbres de la pelouse. Jean Almeneur était mordu au cœur. Une jalousie naissante le tourmentait et il ne pardonnait pas à Dougaldine de le faire souffrir ainsi.

M^{lle} Marthe les reçut de la façon la plus cordiale. Elle ne les laissa manquer de rien. Sans qu'il eût besoin de le lui demander, le docteur apprit que les amies de Dougaldine, Gisèle, Marguerite et Charlotte étaient déjà depuis deux jours à la villa et qu'elles y resteraient jusque vers le milieu de la semaine prochaine. La veille seulement, Max de Rosenwelt s'était

présenté à Beau-Port. Ces demoiselles l'avaient accueilli avec empressement et l'avaient invité à jouer au crochet avec elles, jeu dans lequel, paraissait-il, il excellait.

Dès qu'Amédée eut réparé sa toilette, il redescendit au jardin. Les amies de Dougaldine saluèrent le jeune garçon qu'elles connaissaient depuis longtemps, et elles surent bientôt l'entraîner dans leur cercle.

— Pourquoi n'avez-vous pas amené votre ami ? dit tout à coup Amédée à Max de Rosenwelt, d'un petit ton confidentiel.

L'étranger ne put réprimer un vif mouvement de contrariété, pendant qu'une rougeur montait à ses joues. Mais, cela ne dura qu'une seconde, et il répondit :

— Notre dernier voyage l'a passablement fatigué. Il gardera la chambre ces premiers jours. D'ailleurs, il repart prochainement.

— Vous voyez, répliqua l'élève de Jean, cela ne serait pas arrivé, si vous aviez profité de notre voiture.

Max de Rosenwelt eut un haussement d'épaules qui signifiait autant d'indifférence que de regret, et ni l'un ni l'autre ne fit plus allusion à leur rencontre dans la montagne.

Le docteur n'avait pas été d'humeur à rejoindre les jeunes gens. On ne l'y avait pas non plus invité. Au contraire, Dougaldine s'était prononcée clairement contre une semblable tentative. — Tu peux revenir, avait-elle dit à son frère, sans adresser aucune parole au précepteur. Au surplus, en admettant même qu'on lui eût reconnu le droit de prendre part à ce divertissement, il eût été obligé d'y renoncer, car ce jeu n'était pas de son goût et il en ignorait les premières règles. Elles se seraient joliment moquées de lui, toutes ces belles et fières patriciennes qui, en hiver, ne faisaient que danser et patiner et, pendant l'été, jouer au croquet sous les ombrages de leurs maisons de campagne. Il se disait ces choses désolantes, le docteur Almeneur, en proie au même sentiment de colère et de jalousie qui s'était emparé de lui à son arrivée.

Tout en suivant le cours de ces pensées, qui n'étaient pas si roses que les sommets neigeux, le précepteur en vint aussi à songer aux misères sans nom que la vie humaine réserve parfois aux natures les mieux trempées, à celles-là que n'effraie même point la lutte quotidienne des intérêts et des passions.

De quelle utilité lui était-elle donc, cette science profonde des choses et des hommes qu'il avait cherchée et trouvée dans les livres ? Il entra à peine dans le monde et voilà que, la première fois qu'il est aux prises avec une difficulté, une situation difficile à dénouer, il ne sait déjà plus ni à quel parti s'arrêter ni commander à sa volonté. Cet insuccès valait-il bien le mal qu'il s'était donné pour acquérir les nombreuses et solides connaissances qui l'avaient fait remarquer de tous ses professeurs ? Et il n'osait répondre à toutes ces questions.

Mécontent de lui-même et éprouvant l'impérieux besoin de respirer l'air du soir, il quitta sa chambre et descendit vers le lac.

Il y avait deux barques dans le petit port de la villa : la chaloupe de M. Fininger et celle qui avait sans doute amené Max de Rosenwelt. Jean resta un moment indécis sur le rivage, les lèvres effleurées d'un triste sourire : non loin de l'endroit où il était, le même ramage de voix jeunes résonnait sous les arbres feuillus, notes de gaîté humaine s'égrenant dans le silence crépusculaire.

Il souffrait horriblement. La blessure s'agrandissait. D'un mouvement résolu, il sauta dans la barque qui appartenait à la famille Fininger. En quelques vigoureux coups de rame, il eut bientôt gagné le large.

Cet effort détendit ses nerfs. Plus il dépensait de forces physiques, plus le calme revenait dans son âme. Après l'agitation fiévreuse de la première heure, la réflexion arriva et la raison reprit le dessus. Et comme l'homme, dans son rare égoïsme, veut tout expliquer à son avantage, notre philosophe se dit que Dougaldine l'avait reçu, il est vrai, très froidement et avec une intention sûrement calculée ; mais, était-ce trop présomptueux de supposer qu'elle avait voulu le punir de ce qu'il était resté dans son village plus longtemps qu'il ne l'avait d'abord annoncé ? Les femmes sont quelquefois si étranges, si fantasques ! Un rien les froisse, comme, aussi une grave impolitesse les trouve souvent indifférentes. Dans ce cas, loin de se plaindre, il devait se réjouir, puisqu'elle paraissait avoir senti si vivement son absence.

Mais... Il y avait un « mais ». C'était Max de Rosenwelt. Cependant, il lui avait semblé que l'étranger n'avait pas eu le don de plaire grandement à Dougaldine, le soir où M. Fininger avait réuni quelques personnes à souper.

Et maintenant ? En les voyant jouer ensemble, échanger en riant l'une ou l'autre parole, on aurait cru qu'ils s'entendaient le mieux du monde. Ou bien Dougaldine agissait-elle sous le coup d'un autre sentiment ? Problème difficile à résoudre, surtout pour un savant tel que le docteur qui vogue sur le lac, à droite et à gauche, sans but aucun. L'onde heureusement est très calme ; mais toujours, sous les arbres du jardin, l'odieux rival déploie toutes ses grâces et tous ses talents pour emporter d'assaut le cœur de la belle patricienne.

Et le docteur, s'imaginant peut-être que l'audacieuse conquête avait pleinement réussi, fit décrire, par un mouvement de rage, une courbe rapide à sa chaloupe et reprit la direction du bord. Sans qu'il s'en fût aperçu, il était allé très loin. Aussi le retour lui sembla-t-il d'une longueur sans fin.

Il approchait du port, ramant de toutes ses forces, le dos tourné au rivage, lorsque, derrière lui, il entendit la voix de Dougaldine. Elle parlait haut, en femme qui sait que ses mots blessent, sans pitié, comme si c'était dans sa destinée de torturer les cœurs qui lui sont le plus dévoués :

— M. le docteur, hâtez-vous donc un peu de nous ramener la barque. Nous voulons, mes amies et moi, accompagner un instant M. de Rosenwelt.

C'était à devenir fou. À peine arrivait-il qu'elle s'en allait, pour suivre cet homme. Oh ! comme il le détestait, cet Allemand ! Et que faire ? Il n'avait qu'à se soumettre à cette fatalité qui avait l'air de se jouer si cruellement de lui. S'élançant donc sur le rivage, il passa en s'inclinant devant les jeunes filles. Celles-ci, du moins il crut le remarquer, l'observèrent avec des regards curieux et railleurs. Il tressaillit. Retrouvant immédiatement tout son courage, il osa demander s'il pouvait leur être utile pour descendre dans la barque. On accepta gracieusement ses services. Dougaldine, qui n'avait rien dit, dédaigna la main que le docteur lui offrait. D'un mouvement sûr, elle sauta dans l'embarcation, qui fut légèrement secouée, l'avant ne reposant point sur le fond de sable. Alors, s'emparant des rames, elle s'éloigna un peu, afin de manœuvrer plus à l'aise dès qu'il s'agirait de partir.

Cependant, Max de Rosenwelt avait mis la sienne à flot. Amédée était près de lui. Un moment après, les deux barques, l'une à côté de l'autre, autant que le jeu des rames le permettait, traçaient dans l'onde deux légers

sillons qu'on ne distinguait plus qu'imparfaitement au milieu de l'obscurité qui grandissait. Et, tandis que les jeunes demoiselles, voguant ainsi, échangeaient des propos joyeux avec Max de Rosenwelt, sur la berge le docteur prêtait une oreille attentive aux voix rieuses qui parvenaient jusqu'à lui. À la fin, n'y tenant plus, il quitta le bord du lac, tourmenté de l'inexprimable désir d'être aimé de cette belle enfant, dont presque toutes les paroles étaient comme autant de lames aiguës qu'elle enfonçait dans ses chairs. Ah ! comme il regrettait maintenant d'avoir accepté cette place et combien il désirait qu'un événement quelconque vint briser les mille liens qui l'enchaînaient, pour ainsi dire, au sourire enivrant de la plus fière des patriciennes !

1. 1 2 Traduction d'[Albert Stapfer](#), chez Charpentier, Paris.

VII

La lutte entre ces deux caractères se continua durant les jours suivants. Les mêmes émotions que Jean avait éprouvées, le soir de son retour, lui furent encore abondamment mesurées, chaque fois que l'étranger faisait une apparition à la maison de campagne. Raconter tous les incidents de l'existence que l'on menait à Beau-Port nous conduirait trop loin. D'ailleurs, nous doutons que la peinture minutieuse des moindres détails de leur vie puisse placer nos jeunes gens sous un meilleur jour. Au surplus, nous devons ajouter que ces menus faits, parfois l'explosion spontanée d'une parole trop vive, à laquelle cependant on ne donnait aucune signification bien définie, prenaient dans le cerveau surexcité de Jean Almeneur des proportions très grandes, des allures d'événements importants. On exagère si aisément ce que l'on désire, comme ce que l'on redoute.

Dougaldine se trouvait dans une disposition d'esprit à peu près analogue. Le jour du départ pour la montagne, elle avait subitement ressenti toute l'influence que le docteur exerçait sur elle-même et sur ses délibérations. Elle s'aperçut aussitôt de son éloignement et, vers le soir, quand on lui avait remis la dépêche, elle eût voulu fuir dans sa chambre pour cacher à sa tante qui avait l'air de l'observer la vive rougeur que le nom de Jean venait de faire monter à ses joues. Mais, à la nouvelle qu'apportait le télégramme, elle pâlit. Ainsi, il ne manifestait aucune hâte de revenir, c'est lui-même qui demandait de rester. Eh bien, soit ! murmura-t-elle, disant les mêmes mots que le précepteur allait répéter dans son village natal, lorsqu'il prendrait connaissance de la réponse laconique de Dougaldine.

Celle-ci, en effet, autant par colère que pour montrer la belle indifférence qu'elle croyait lui témoigner, avait griffonné fiévreusement cette dépêche sans signature qui avait si intimement froissé le docteur. Et, cependant, cette fois, elle n'avait plus de doute sur la nature de ses sentiments. Avec effroi elle constata l'état de son cœur et reconnut la nécessité de détruire le ferme fatal d'une passion déjà vibrante.

L'arrivée de ses amies répandit quelque distraction dans la monotonie de Beau-Port et la fortifia dans sa suprême résolution. Elle vit plus distinctement la basse origine de l'absent. Non, jamais, elle n'eût trouvé le courage de dire :

— Mes amies, j'ai une grande nouvelle à vous annoncer. Je suis fiancée au docteur Almeneur, le précepteur de mon frère.

Quand cette pensée jaillissait tout à coup au milieu de ses rêveries, un long frisson lui courait par tout le corps. Elle sentait, la pauvre fille, qu'avant de faire un tel aveu, elle aimerait mieux disparaître dans les abîmes du lac. Toutefois, une douleur sans nom, un chagrin violent lui enserrait alors le cœur, empoisonnait son âme, comme si, en ces mots : c'est impossible ! fût compris tout le vide, toute la désolation d'une existence de femme.

— Il faut en finir, balbutiait-elle, pour soi, très bas, dans le silence de ses amères réflexions et de ses nuits sans sommeil. Il faut en finir. Ah ! pourquoi n'ai-je plus de mère pour lui dire mes angoisses, lui confier mes tourments ? Mais si j'en parlais à ma tante ? Oui ! c'est cela ; peut-être le ferai-je quand mes amies ne seront plus là.

Et elle avait peur. Où trouver des mots pour exprimer ce qu'elle éprouvait ? Comment oserait-elle jamais crier sa honte ? Avouer son amour pour un homme qui n'était pas son égal ? Ah ! qu'il vînt celui qui devait la sauver ! Qu'il vînt et il serait bien accueilli !

Justement, le troisième jour après le départ de son frère et du docteur, Max de Rosenwelt apparut à la villa. Dougaldine était au jardin, quand Juliette vint lui annoncer l'arrivée de l'étranger.

L'un et l'autre furent contents, même agréablement surpris de se revoir. Dougaldine se montra charmante. Quant à Max, il entrevit la possibilité d'un riche mariage, qui flatterait son ambition et son orgueil.

La patricienne n'avait d'abord eu pour lui aucun penchant, pas la moindre étincelle de sympathie. Tout l'éloignait de cette nature de viveur : ses goûts, ses aspirations et ses idées sur la vie. Néanmoins, l'instinct de sa conservation, la décision qu'elle avait prise d'échapper à la passion qui l'entraînait vers Jean, modifièrent ses dispositions en faveur du Poméranien,

du moins elle se le persuada. Pourquoi ne la sauverait-il point ? Elle allait l'aimer, certainement. Et elle ajoutait :

— Tout peut encore se terminer heureusement, si je parviens à étouffer, grâce à l'affection que j'aurai pour de Rosenwelt, le fatal amour que l'autre m'a inspiré.

Ce ne fut donc pas par coquetterie que M^{lle} Fininger se rapprocha de Max. Elle obéissait à la même frayeur qui saisit l'homme qu'emportent les vagues : il s'attache désespérément à la branche de saule que rencontre sa main crispée. Pour lutter avec quelque chance de succès, il fallait qu'elle chassât de son âme jusqu'au souvenir du docteur, à qui elle ne voulait plus songer. Le remède était énergique et devait avoir un résultat souverain : il n'y avait plus qu'à en prescrire l'emploi. Un autre amour, un amour permis, loyal et partagé, qui ne l'obligerait pas à descendre du rang qu'elle occupait dans le monde, était maintenant seul capable de la protéger contre le docteur Almeneur.

Dougaldine se précipita dans cette nouvelle voie en toute sincérité. Elle ne vit plus que les qualités de Max de Rosenwell et ne s'arrêta pas à ses défauts. Avec quelque énergie, elle espérait bien rompre la chaîne invisible qui la liait à cette autre figure d'homme, dont les yeux doux, parfois attirants, avaient pénétré jusqu'au plus profond de son être. Hélas ! Malgré son bon sens et sa raison, Dougaldine ne pouvait pas savoir que dans ces questions de sentiments, le plus intelligent, celui qui se croit le plus maître de soi, commet souvent des erreurs plus grossières que l'homme qui se laisse mener par la passion ou que celui dont le jugement est moins développé.

Car, dès que Jean lut de retour à Beau-Port, involontairement Dougaldine compliqua son jeu. Elle devint réellement coquette, elle qui ne l'avait jamais été. Elle essayait bien, il est vrai, de combattre l'inclination qu'elle avait pour le docteur, puisqu'elle acceptait, encourageait même les compliments et les galanteries de Max de Rosenwelt. Mais quelles ruses savantes elle déploya dans ses rapports avec les deux jeunes gens ! À la dérobée et sans qu'on pût lui en faire le plus petit reproche, Dougaldine étudiait la contenance de Jean quand elle souriait aux belles phrases creuses de l'étranger. Parfois, elle eût été embarrassée de dire si elle accordait une

faveur à de Rosenwelt pour se défendre contre Jean Almeneur ; ou bien si elle accueillait les déclarations déguisées, mais évidentes du premier pour exciter la jalousie du second, dont elle redoutait et souhaitait à la fois l'explosion passionnée.

Le docteur n'entretint pas beaucoup de relations avec la sœur de son élève pendant tout le temps que les amies de Dougaldine séjournèrent à Beau-Port. Ces demoiselles, très fières de leurs noms et de leurs aïeux, formaient une sorte de garde du corps autour de M^{lle} Fininger. On prenait bien les repas en commun ; mais il n'y régnait pas toujours la gaieté. Jean paraissait souvent gêné, en dépit de sa mâle franchise ; Dougaldine restait parfois silencieuse ou bien éclatait en paroles piquantes, que ponctuaient des rires forcés.

Le samedi soir, comme il en avait l'habitude, M. Fininger était arrivé. Sa présence suffit pour animer la conversation. Mais, on ne s'occupait que de choses banales qui avaient la précieuse qualité de n'inquiéter personne.

Cependant, s'il avait eu quelque audace — ce qui ne déplaît jamais aux femmes, à quelque monde quelles appartiennent — le précepteur d'Amédée eût assurément rencontré, à tout le moins, un succès d'estime et de curiosité. Il n'aurait eu qu'à faire un brin de cour à ces jolies patriciennes. Elles l'auraient évidemment maintenu à une distance respectable ; mais elles eussent sans doute trouvé un vif plaisir à ses attentions, surtout Charlotte, dont les grands yeux gris, quand ils s'arrêtaient sur le visage du docteur, semblaient devenir infiniment provocants. À vrai dire, on ne pouvait lui en vouloir de ces innocentes coquetteries : elle était si originale, si attirante, avec sa légèreté et sa gentillesse d'oiseau. Mais Jean ne voyait, dans ces admirables créatures du bon Dieu, que des ennemies décidées qui lui aliénaient le cœur de Dougaldine. Il en arriva même à les détester, à désirer ardemment leur départ. Pour rien au monde, pas même pour obtenir la sympathie de celle qu'il aimait, il ne se sentait disposé à servir de jouet à ces jeunes filles. Organisait-on une partie dans les environs ou une promenade sur le lac ? Il refusait le plus souvent d'y prendre part, bien que parfois il y fût presque directement invité.

Aussi, quand elles parlaient de lui, les amies de Dougaldine ne le ménageaient point.

— C'est véritablement regrettable qu'il ait si peu de savoir-vivre, affirmait l'une.

— Il a l'air d'un gentleman accompli et pourtant on devine aussitôt son origine roturière et son éducation imparfaite, concluait l'autre.

Et la sœur d'Amédée approuvait de la tête, quoiqu'elle sût fort bien que si le docteur se tenait éloigné d'elle, c'était plutôt par fierté que pour toute autre raison.

Il est juste d'ajouter, toutefois, qu'elles ne s'apercevaient pas beaucoup de l'absence de Jean. Chaque jour, Max de Rosenwelt venait régulièrement à la villa. Dès qu'il était là, la partie de croquet recommençait. L'étranger cultivait ce jeu avec une sorte de passion. Il se conduisait entre ces quatre jeunes patriciennes avec une grande liberté d'esprit et d'allures. On voyait que le but de ses visites était de gagner les faveurs de Dougaldine ; cependant, il tournait de si aimables compliments aux trois autres demoiselles qu'elles lui pardonnaient volontiers sa préférence. Rien n'échappait à ses beaux yeux noirs, perçants comme des regards d'aigle : ni le dérangement d'une natte de cheveux, ni la nouveauté ou la grâce exquise d'une toilette fraîche. Et quel choix de galanteries il avait à sa disposition ! Gisèle portait une robe de soie italienne, dont la couleur bleue s'harmoniait divinement bien avec ses opulentes boucles blondes ; sans doute que Charlotte avait commandé à l'une des premières faiseuses de Paris ce joli costume d'été qui lui seyait pourtant, à ravir ; et, à coup sûr, le peigne qui retenait la riche chevelure de Marguerite était un bijou de famille, comme seules les vieilles maisons nobles savaient religieusement les conserver.

Avec Dougaldine, il était plus réservé. Elle lui était trop supérieure, pour qu'il n'en eût pas la notion claire, une vague peur de paraître ridicule. Insensiblement, il devint plus maître de lui. Il ne rencontrait jamais M^{lle} Fininger sans lui adresser un mot aimable, une flatterie discrète. Si ses lèvres se taisaient, ses regards étaient d'autant plus éloquents. Et, afin de ne rien perdre du terrain si laborieusement conquis, il ne montra pas plus d'amour qu'il n'en fallait. Ses déclarations étaient et restaient dans les tons modérés, avec une pointe de chaleur, de passion qui en affinait le goût et en rendait l'effet beaucoup plus sûr.

Naturellement le docteur Almeneur évitait autant que possible son rival. La plupart du temps, il ne quittait pas sa chambre, où Amédée prenait ses leçons tous les jours ; ou bien le maître et l'élève faisaient une excursion de botanique dans les environs. Si le jeune garçon exprimait le désir de s'associer aux jeux des amies de sa sœur, Jean ne l'en empêchait point ni ne cherchait à l'en dissuader. Alors lui, pendant ce temps, souvent des heures longues et traînantes, ouvrait un livre, le premier qui lui tombait sous la main, et en lisait une page, une, deux, trois fois, sans pouvoir dire ce qu'elle contenait.

Les nobles demoiselles prirent enfin congé de Dougaldine. Elles s'en allèrent, qui à la campagne retrouver ses parents, qui à Berne pour se rendre quelques jours après, dans une station balnéaire quelconque.

Jean respira plus librement lorsqu'il vit le landau conduire la joyeuse société à la gare de Thoun. Mais, il se réjouit trop vite de ce départ.

Max de Rosenwelt continua ses visites. Et, comme le docteur était cette fois plus fréquemment avec la jeune fille, la présence du Poméranien lui était doublement désagréable. En conséquence, il changea de tactique. Il ne voulut pas, sans tenter la lutte, abandonner ainsi la partie. Mais il avait affaire à un roué qui devina aussitôt son jeu. Le lendemain, de Rosenwelt demandait à Dougaldine si elle ne serait pas disposée à faire quelques sorties à cheval ; les routes étaient bonnes, très sûres, et on avait une vue splendide sur les alentours et sur les Alpes.

M^{lle} Fininger raffolait de l'équitation. Elle acquiesça avec joie à ce désir. Toutefois, il fallait encore obtenir l'assentiment de son père. On écrivit au banquier. Ce dernier vit bien qu'un refus chagrinerait sa fille ; il donna donc son consentement.

On avait dressé un des chevaux à l'usage exclusif de Dougaldine. À Berne, elle le montait de temps en temps, mais très peu, pour une courte galopade. Le cocher l'accompagnait ; quelquefois son père. La selle était encore en ville. C'est M. Fininger lui-même qui, le jour suivant, l'apporta en venant à Beau-Port.

Il recommanda la plus grande prudence à sa fille et voulut sortir la première fois avec elle : tout alla le mieux du monde. Dès ce jour, elle fit une promenade plus ou moins longue tous les matins. Ce fut pour elle, dont

l'âme était si sensible aux beautés de la nature, un vif plaisir de courir ainsi sur la route blanche, qui serpentait sur le bord du lac, les joues caressées par la brise et respirant à pleins poumons l'air frais et salubre qu'embaumaient les herbes humides de rosée. Elle essayait, parfois, de devancer le bateau à vapeur dont le panache de fumée s'élevait au milieu de la plaine liquide, ou bien, devenant téméraire, elle ne craignait pas de faire caracoler sa monture en passant le pont d'une rivière, endroit dangereux, car les eaux torrentueuses bouillonnaient au-dessous avec un fracas de tempête.

On la connut bientôt dans tous les environs. Les piétons s'arrêtaient pour regarder cette fière amazone, dont le ruban vert flottait autour de sa tête blonde.

Max de Rosenwelt ne pouvait s'estimer assez heureux d'avoir eu cette idée de génie. Il admirait vraiment sa jeune et belle compagne. De même, Dougaldine le gratifiait souvent d'un regard doux, très bienveillant. Sa beauté mâle tenait du prodige. La haute stature de sa taille gagnait encore à se montrer à cheval. C'était, au surplus, un cavalier accompli, d'une contenance parfaite en selle. Il était le maître ; et la bête obéissait à sa main ferme et nerveuse. À Thoune, grâce à ses relations avec quelques officiers, il se procurait facilement des chevaux ; mais, de préférence, il choisissait les plus indomptables, afin d'avoir l'occasion de déployer ses réels talents sous les yeux étonnés de Dougaldine.

Ces galopades à deux, par les beaux matins clairs, ne plaisaient guère à Jean Almeneur. Nous n'avons assurément pas besoin d'insister sur ce point pour convaincre le lecteur. Certains jours, il s'armait de courage et voulait rompre avec cette existence qui l'affolait. Et il commençait une lettre pour annoncer à M. Fininger qu'il ne pouvait plus continuer ses leçons. Il accepterait la place que son ami lui offrait, dans la République Argentine, et il s'en irait si loin de celle qu'il aimait qu'il n'entendrait plus jamais parler d'elle. Mais Jean n'achevait point sa lettre, et il restait.

Son horizon s'éclaircissait bien de temps en temps. Des rayons de soleil luisaient brusquement dans sa vie. Il y avait des moments, en effet, où il croyait remarquer, sur le visage de Dougaldine, une expression de tristesse infinie, un je ne sais quoi qui lui disait que les folies qu'elle faisait avec l'étranger ne tiraient pas à conséquence ; qu'elle cherchait à s'étourdir, mais n'y parvenait point ; qu'enfin, si elle paraissait favoriser de Rosenwelt, c'est

qu'elle luttait, de toutes ses forces de vierge, contre un sentiment qui s'emparait de plus en plus de tout son être. Et il espérait qu'un jour il serait aimé de Dougaldine et qu'il briserait son opiniâtre volonté.

Il ne partit donc pas. Mais, comme un lourd secret qui lui rongerait le cœur, sa folle passion s'alimenta d'une impitoyable jalousie. Tantôt il s'abandonnait à des transports de colère, maudissait l'heure où il avait mis le pied dans la maison Fininger ; tantôt il oubliait ses tourments et ne songeait qu'à l'attrayante tentation de posséder la jeune fille, de s'unir à elle pour toute une longue existence d'ivresses et d'amour. L'instant après, il riait de sa faiblesse et s'adressait les plus amers reproches.

Vers le milieu de l'été, il se produisit un événement qui eut, quoique de nature toute politique, une grande influence sur leurs propres sentiments.

La ville de Berne était à la veille d'une révolution municipale, il est vrai absolument pacifique ; car il s'agissait simplement de décider, par le bulletin de vote, si l'on continuerait, comme cela se faisait depuis un temps immémorial, de confier les places importantes de l'administration communale aux nobles familles patriciennes ; ou bien si, rompant avec ce qui existait, on choisirait les magistrats dans le parti libéral, dont les électeurs possédaient une majorité incontestable. La justice parlait pour ces derniers. Et ceux-ci étaient sûrs de remporter la victoire, à la condition toutefois que tous remplissent leur devoir. On le savait ; les journaux le publiaient ; le docteur qui, par son origine, ses études et par son expérience, avait son rang marqué dans la démocratie pure, ne l'ignorait pas non plus. Bien qu'il n'assistât que très rarement aux réunions publiques, il avait résolu pourtant de faire le voyage à Berne pour voter aussi, comme citoyen, en faveur d'un changement de régime.

On était au samedi soir. Le lendemain, la bataille décisive allait se livrer. Les deux partis remuaient fiévreusement toutes les couches électorales : pour l'un et pour l'autre, c'était presque une question de vie ou de mort, pour les patriciens surtout.

Depuis quelques jours, le ciel était d'une clarté limpide, presque merveilleuse. On distinguait nettement les objets à de très grandes distances. Aussi Amédée, pendant le thé qui se prenait au jardin, amena-t-il la conversation sur une course au sommet du Niesen, qu'on avait projetée

dans un de ces moments d'entretien où le docteur retrouvait sa bonne humeur naturelle. La vue dont on jouit là-haut est vraiment remarquable. Tout l'Oberland étale sous les regards charmés l'incomparable richesse de ses neiges, de ses pâturages et de ses lacs.

Dougaldine elle-même avait laissé entrevoir qu'elle serait volontiers de la partie. C'est pourquoi, lorsque son frère rappela ce projet d'excursion, elle regarda Jean comme par hasard, curieuse de savoir ce qu'il en dirait.

Elle eut grand peine à réprimer son étonnement, nous ajouterons, son dépit, en entendant la réponse du docteur, dont la voix, d'abord hésitante, reprit bientôt son ton habituel :

— Oui, fit-il, le temps est splendide, et très favorable à une course de montagne. Il faudrait partir de bonne heure, à la pointe du jour... Malheureusement, je ne puis vous accompagner. Demain, je dois être à Berne pour la votation.

— Ah ! oui, cette ennuyeuse votation ! s'écria Amédée, tout chagrin. C'est déjà à cause d'elle aussi que papa ne vient ni aujourd'hui, ni demain. Pour lui, je le comprends, il fait partie de l'administration. Mais vous, M. le docteur...

— Amédée, interrompit Dougaldine, d'une voix frémissante. N'essaie pas, je t'en prie, d'empêcher M. Almeneur de se rendre à Berne. Il n'y va que pour voter contre papa.

— Mademoiselle, pourquoi dites-vous cela ? fit Jean, d'un air de reproche.

— Je ne le pense pas, moi ! répliqua Amédée.

— Et tu as bien raison, ajouta le précepteur, tout en jetant un regard à la jeune fille, pour la prier de quitter ce sujet.

Mais elle ne voulut pas l'entendre de cette oreille. L'occasion était trop belle de connaître enfin la puissance qu'elle pouvait avoir sur cet homme, vers lequel elle se sentait irrésistiblement attirée, bien que, à d'autres moments, elle s'imaginât qu'elle le haïssait.

— Ah ça ! M. le docteur, reprit-elle, en essayant de sourire, mais avec une pâleur mortelle aux joues, vous ne prétendez pas me faire croire que vous allez voter pour le régime des nobles et des patriciens. C'est ainsi,

n'est-ce pas ? que vous et vos amis, dans vos réunions et dans vos journaux, appelez le parti auquel notre famille appartient. Tenez, c'est écrit en toutes lettres dans cette feuille.

Et, en prononçant ces derniers mots, elle repoussa avec un geste de mépris le journal qui était devant elle, sur la table.

M^{lle} Marthe écoutait, silencieuse, les paroles qui s'échangeaient autour d'elle. Elle avait, la bonne femme, une vraie nature de sensitive et détestait par-dessus tout la politique qui, à son avis, semait la division et gâtait les meilleures relations. Aussi, craignant que la discussion ne s'aigrit trop ; en tout cas, pressentant de nouveau une de ces luttes sourdes, dont elle ne voulait pas qu'Amédée fût témoin, elle se leva et, prenant son neveu par la main, elle dit simplement :

— Viens, mon chéri, nous allons jusque chez le fermier pour demander à son garçon aîné, Frédéric, qu'il t'accompagne demain au sommet du Niesen, puisque le docteur part pour Berne.

Et ils s'éloignèrent, laissant les deux jeunes gens seuls.

Le précepteur répondit :

— Je vois avec regret, mademoiselle, que vous me considérez toujours comme un adversaire irréconciliable. Et, pourtant, tout à l'heure, je vous ai approuvé lorsque vous avez rejeté cette feuille loin de vous avec un mouvement de colère. Les articles qu'elle a publiés, je les déplore, car ils ne réussissent qu'à exciter les passions, déjà assez violentes sans cela. Toutefois, il ne faudrait pas blâmer seulement ce qui se passe dans notre parti. Si, demain, les patriciens sont battus, c'est qu'eux-mêmes se seront attiré cette défaite. Ils n'ont pas agi ainsi qu'ils auraient dû. D'ailleurs, on lit entre les lignes de leurs proclamations désespérées qu'ils conservent un bien faible espoir. Un journal de ce matin, entre autres, semble implorer la pitié du corps électoral et demande, en termes d'une humilité rare, qu'on ne fasse pas au moins un crime aux nobles de porter la particule. Ils n'en sont pas responsables, ces infortunés descendants de vieilles familles.

Mais Dougaldine l'arrêta, même assez vivement :

— Ainsi, M. le docteur, selon vous, notre défaite est certaine, demain ? Et vous courez à Berne, sans doute pour nous rendre encore cette défaite plus

sensible et aussi pour chasser de leurs places tous « ces infortunés descendants de vieilles familles ? »

— Non, mademoiselle. Vous vous trompez : je ne vais pas à Berne pour cela. Pourquoi, alors ? me direz-vous. Parce que tout citoyen, s'il comprend le rôle qu'il joue dans une République, ne doit jamais rester à la maison le jour d'une votation. Il faut qu'il remplisse son devoir, loyalement, ainsi que le doit un homme libre. Toute autre considération disparaît devant ce fait.

Supposons, par exemple, que deux amis, qui ne partagent pas les mêmes idées politiques, soient d'accord pour courir la montagne, le jour où le peuple est appelé à se prononcer sur une question importante ; admettons, de plus, que non pas seulement une, mais plusieurs, un grand nombre, une centaine de couples d'électeurs se désintéressent complètement de la chose publique, qu'arrivera-t-il ? Car, enfin, le cas pourrait se produire, on l'a déjà vu et il se renouvellera encore.

Ce qu'il arriverait, mademoiselle ? Mais, l'État, ou la commune, tomberaient bientôt sous la domination, la direction exclusive de quelques ambitieux, de quelques agitateurs, dont les professions de foi ne sont pour eux que l'échelle à l'aide de laquelle ils parviennent aux honneurs et à la fortune.

Puis, au retour de leur promenade, je continue mon hypothèse, ces citoyens — au cœur léger — apprendraient qu'une révolution s'est accomplie, qu'une infime minorité a imposé un nouvel ordre de choses à une forte majorité, de même qu'en Sicile deux ou trois bandits terrorisent toute une contrée.

Au surplus, ajouta le docteur, après quelques secondes de silence, que le résultat de cette votation soit ou ne soit pas tel que je le désire, c'est toujours humiliant pour un homme de l'accepter sans y avoir coopéré. La démocratie est l'expression de la volonté du peuple. On n'a pas brisé, aux âges enfuis, le régime de quelques familles pour rétablir, de nos jours, la domination d'un petit groupe de tribuns qui deviendraient facilement des dictateurs, si la République ne s'appuyait pas sur la majorité de tous les citoyens.

— Eh ! eh ! M. le docteur, il me semble que voilà un vrai cours d'université, observa la jeune patricienne d'une voix mordante et en riant

avec éclat, mais d'un rire qui ne montait certainement pas du cœur. Oui, oui, vous obtiendrez un grand succès demain, avec votre discours, si vous trouvez l'occasion de le répéter quelque part. Excusez-moi, monsieur ! Mais, en ma qualité de pauvre femme, dont la logique a été négligée, autant vaut dire pas cultivée du tout, je ne vois qu'une chose dans toutes vos belles paroles.

— Et laquelle ?

— C'est que demain vous aurez plus de plaisir à aller voter pour une question qui, selon vous, peut déjà être considérée comme tranchée, que de faire une promenade avec Amédée et avec moi. Affaire de goût, naturellement. Par conséquent, ne vous gênez pas. Disposez de votre temps comme il vous plaira. Et, au moins, fit-elle, cette fois riant plus fort, et au moins, je vous en prie, ne croyez pas que j'aie voulu imiter Valentine, dans les *Huguenots*, et vous retenir comme elle retint Raoul, loin du champ de bataille où vous serez l'adversaire de mon père. Non, et heureusement, ce n'est pas si tragique que cela.

À ces derniers mots, elle était devenue d'un rouge pourpre. Elle n'avait pas songé que Valentine est l'amante de Raoul. La passion l'avait emportée. Son rire sec, nerveux, s'accrut encore et elle se leva pour rentrer dans la villa.

Le docteur avait aussi quitté sa place. Un trouble singulier se lisait dans les traits de son visage et dans la profondeur de ses yeux, qui se voilaient à demi, pour mieux conserver peut-être un tableau d'avenir entrevu.

Il se rapprocha tout à coup de la jeune fille et lui murmura doucement, comme un souffle :

— Pourquoi me tourmentez-vous ainsi, mademoiselle ? Que vous ai-je donc fait ? dites-le. Oui, demain, oh ! oui, j'aimerais mille fois mieux vous accompagner, vous et votre frère, que...

— Je ne vous crois pas, non, je ne vous crois point ! répondit-elle, le corps frissonnant, les regards perdus dans ceux de Jean. Si cela était, vous viendriez.

Et comme si elle se repentait d'en avoir trop dit, elle courut dans la maison sans s'arrêter ni se retourner. Cette dernière phrase, qu'elle avait

jetée en toute hâte, était tombée dans le pauvre cœur du docteur comme un trait de Parthe volant droit à son but. Elle n'avait aucune confiance en lui.

— Insensé que je suis ! avait balbutié Jean, tout en suivant des yeux Dougaldine qui s'éloignait. Il ne tient plus qu'à moi de passer toute une journée avec la plus aimable fille que l'on puisse voir. Tout un jour, je serais à ses côtés, causant avec elle. Un monde de souvenirs agréables nous resterait et nous servirait de thèmes pour de longs entretiens familiers. Ah ! comme je l'aime ! comme je l'aime ! Et je n'ai qu'à tendre la main, et peut-être bien que cette fière patricienne la prendra, ainsi qu'on prend celle d'un homme avec lequel on désire parcourir à deux le chemin de la vie.

Maudite coïncidence ! Pourquoi fallait-il que cette votation tombât précisément sur demain ? Il est vrai, notre cause ne court aucun danger. Mes amis n'ignorent point, d'ailleurs, que je suis à la campagne. Ils ne remarqueront pas mon absence. De ce que l'on m'a envoyé ma carte d'électeur, il ne s'ensuit pas absolument que je doive me rendre à Berne. Pousserai-je la pédanterie du devoir jusqu'à ce point ? Mais, il s'agit de mon bonheur, du sort de toute une existence. N'y en a-t-il pas des centaines qui, pour des excuses moins légitimes, ne se soucient pas autrement de l'importance que j'attache malgré moi à cette lutte politique, la dernière avant longtemps ?

Oui, tout cela est vrai. Mais celui-là doit-il hésiter qui sait que l'indifférence d'un petit nombre peut amener la ruine de tous ? Et puis, oserais-je vraiment changer d'avis sans rougir et sans m'attirer le mépris de Dougaldine ? Comment accueillera-t-elle ma décision si, à midi, je lui dis que je ne pars plus pour Berne ? Elle me remerciera peut-être de ma faiblesse. Mais, quelle sera sa pensée ? N'aura-t-elle pas raison de triompher ? Je lui paraîtrai tout simplement ridicule, d'autant plus que c'est moi-même qui ai mis une si grande insistance à parler des devoirs de chaque citoyen. Non, mille fois non, je ne veux pas avoir ce reproche à me faire ! Si le hasard doit unir nos deux existences, ce ne serait pas un beau début. On ne fonde pas un heureux foyer en foulant aux pieds ses principes. D'ailleurs, l'amour d'une femme ne s'achète pas ainsi. Non, encore une fois, quand même je devrais me traiter d'insensé. Qui sait ? Ma manière de voir pourrait bien être la plus sage, il faut savoir renoncer à certaines

conquêtes présentes pour s'assurer une victoire complète dans l'avenir. Autrement, on risque d'aller au-devant d'une irréparable défaite.

C'est donc décidé : je reste fidèle à ma parole. Si Dougaldine est réellement telle que je la juge, cette fermeté, loin de me nuire, me sera au contraire très favorable. Au reste, il viendra bien encore des jours où j'aurai, d'une manière ou d'une autre, l'occasion de lui ouvrir mon cœur...

Quand on a pris une résolution, si l'on peut l'exécuter aussitôt, la chose est plus facile et l'on s'évite par le fait même toute lutte nouvelle. Mais, le docteur ne se trouvait pas dans ce cas. Il n'avait aucun prétexte pour partir déjà le samedi ; avec l'un des trains du dimanche matin, il arrivait à Berne bien assez tôt pour prendre part à la votation. Il était, à vrai dire, dans une situation difficile. À ses yeux, il ne fallait pas hésiter ; mais, il redoutait l'influence de Dougaldine qui, pour peu qu'elle insistât encore, le retiendrait à ses côtés.

Au repas de midi, Amédée annonça que le fils du fermier était tout disposé à les accompagner. Il n'y avait eu que le mot.

Dès qu'il eut achevé de parler, sa sœur dit d'une voix presque indifférente :

— Tu iras seul avec Frédéric. C'est un bon garçon, très fidèle, et on ose compter sur lui.

— Mais toi, Dougaldine ? interrogea Amédée, tout surpris. Tu ne viendras pas ?

— Non ! J'ai changé d'idée. J'ai peur que cette course ne me fatigue beaucoup trop. Je ne suis non plus pas sûre de pouvoir la faire en un jour. Prochainement, quand papa aura le temps, nous irons tous deux et nous passerons la nuit là-haut pour assister, le matin, au lever du soleil. Ce spectacle est ce qu'il y a de plus beau, paraît-il.

Le docteur était comme sur des charbons ardents. Elle en était donc arrivée là, la fière Dougaldine ! Parce que lui n'allait pas, elle n'irait point non plus. Elle pouvait avancer toutes les raisons qu'il lui plaisait, Jean sentait bien que c'était ainsi, et pas autrement. Et une émotion dangereuse, d'une douceur sans nom, ébranla tout à coup sa résolution. Elle, la patricienne ! Il l'aurait crue capable de tout autre chose, mais, de cela, oh ! non, jamais ! Son énergie, sa fermeté d'homme se fondait, pour ainsi dire, à

cette preuve d'amour que révélaient avec la plus grande évidence les paroles de Dougaldine. Aussi, sans réfléchir, cherchant ses mots, le précepteur finit par balbutier :

— Mademoiselle... si je savais... si je... je n'ose pas... mais, dans le cas où vous seriez toujours disposée à faire cette... excursion... si je... venais... avec vous...

Il n'alla pas plus loin.

La jeune fille, lentement, avait levé les yeux sur lui. Son visage exprimait la plus cruelle indifférence ; son regard, un étonnement si naïf, une raillerie si impitoyable que le doute n'était pas possible. Puis, d'une voix tranquille :

— Vous ne voulez cependant pas dire, M. le docteur, fit-elle, que vous êtes prêt à me sacrifier l'accomplissement de vos devoirs de citoyen ? Ce serait un sacrifice qui n'arriverait jamais à son adresse. Car je me réjouis déjà rien qu'à la perspective de vivre un jour toute seule, sans dérangement d'aucune sorte.

Et, comme si le sarcasme n'était pas encore assez amer, elle ajouta, toutefois après quelque hésitation :

— D'ailleurs, je crois que M. de Rosenwelt doit venir un moment l'après-midi.

Un silence suivit ces derniers mots. Chacun les entendait résonner encore que déjà Dougaldine les regrettait.

Le docteur tenait à présent les yeux baissés sur son assiette. Il paraissait en étudier le dessin original, d'une naïveté rustique, à coup sûr tracé par le rêve d'un potier amoureux. Quelques minutes après, toujours dans le même calme étouffant, on enleva les services. Et Jean, sans prononcer une syllabe, quitta bientôt la salle à manger, en apparence très froid, mais maîtrisant à peine la passion qui bruissait en lui.

— Toujours patricienne ! murmurait-il, en se promenant dans l'allée des platanes où il s'était rendu. Elle semble parfois descendre jusqu'à moi, se faire humble et douce, ou m'élever jusqu'à elle ; mais, ce n'est que pour me précipiter plus sûrement au fond de l'abîme.

Et ces pensées, les mêmes sans cesse, tourbillonnaient dans son cerveau en feu. Une douleur inouïe lui torturait le cœur, ravageait tout son être. Il

rougissait aussi de lui-même, car il avait été bien près de renier ses propres convictions. Sa résolution n'avait plus tenu qu'à un fil, et c'était elle qui lui avait tendu ce piège. De nouveau, la jalousie projeta sa flamme mauvaise dans ses yeux presque humides. Oh ! cet étranger ! Que ne pouvait-il se battre avec lui, ou, tout au moins, lui disputer cette femme qui l'humiliait de cette façon ! Et ses mains ballantes avaient des gestes de menace.

Ainsi se traîna toute l'après-midi du samedi, d'une longueur sans fin. Même Amédée évita son professeur. Il était allé trouver le fils du fermier pour faire avec lui les préparatifs de leur excursion du lendemain.

L'heure du souper les réunit encore une fois. Mais on ne parla que très peu, et de choses indifférentes. Le repas terminé, le docteur sortit de la villa et dirigea sa promenade vers le lac. Arrivé sur le bord, comme la fraîcheur y était très agréable, il s'assit sur un banc et, pendant que son regard admirait mélancoliquement le jeu des lueurs crépusculaires sur les Alpes empourprées, il réfléchit derechef aux divers incidents de la journée et à la ligne de conduite qu'il devait suivre à l'avenir.

Il était entièrement plongé dans sa rêverie, sans s'apercevoir de la fuite du temps, lorsque, venant du lac, une voix retentit brusquement à ses oreilles :

— Max ! Max ! Est-ce toi ?

Jean devint attentif.

Déjà la nuit couvrait de ses voiles la surface de l'onde. Cependant le docteur put reconnaître une petite barque qui stationnait à une assez faible distance. Elle côtoyait peut-être aussi le rivage depuis quelques instants. Il ne l'avait pas remarquée ; et, l'eût-il vue, il ne s'en serait pas autrement préoccupé, les pêcheurs des environs ayant souvent l'habitude de hanter les parages avoisinant Beau-Port.

On appelait de nouveau :

— Max ! Max ! Est-ce toi ? Es-tu seul ?

Le précepteur se leva, fit deux ou trois pas en avant, jusqu'à l'endroit où l'on débarquait et, se penchant un peu, pour mieux voir, il dit :

— Que désirez-vous ?

Un cri d'effroi lui répondit, et les rames battirent l'eau. On s'était trompé sans doute et on voulait fuir. Mais la personne qui montait la barque, dans la première seconde de trouble, ne sut pas se dégager par un habile mouvement. Au contraire, la chaloupe vint heurter de sa quille le fond de sable, en sorte que le docteur, en se baissant, réussit à s'emparer de l'amarre, croyant, par son intervention, rendre service à la femme ou à l'enfant — à la voix, ce devait être l'un ou l'autre — qui s'aventurait ainsi en pleine nuit sur le lac.

En sentant, par la secousse imprimée à l'embarcation, que celle-ci touchait le bord, on avait laissé tomber les rames et, maintenant ramassée sur elle-même, une forme humaine tournait le dos au rivage. Son costume était d'un homme. Un grand manteau en étoile légère enveloppait la taille et un large chapeau de feutre cachait à demi sa tête, aux cheveux bouclés.

Mais, se dit tout à coup Jean Almeneur, c'est le jeune compagnon de Max de Rosenwelt, le même que nous avons rencontré, Amédée et moi, lorsque j'allais faire visite à mon vieux père.

Puis, haussant la voix :

— Vous cherchez vraisemblablement votre ami, M. de Rosenwelt. Il n'a pas été ici de tout le jour, mais il paraît qu'on l'attend demain.

— Ah ! c'est bien cela, on l'attend demain !

Et, comme s'il obéissait à une résolution soudaine, l'ami de Max se dressa dans la barque. Son manteau, négligemment jeté sur ses épaules, glissa sur le banc où d'ordinaire se placent les rameurs.

Que l'on juge de l'étonnement du docteur ! Ce n'était plus un homme qu'il avait devant lui, mais bien une femme dont les contours gracieux se devinaient sous les vêtements singuliers qu'elle portait. Elle rappelait ces étudiantes russes que l'on rencontre non seulement dans les universités suisses, mais, en été, dans les stations et les passages alpestres. Il ne pouvait y avoir d'erreur. Tout, dans cette étrange personne, révélait son sexe : le teint du visage, l'expression de la physionomie et particulièrement sa contenance inquiète en présence d'un inconnu.

La chaloupe, par un faux mouvement, menaça de se renverser sur l'un des côtés. Jean, alors, et sans penser plus loin, tendit la main à l'étrangère, qui la saisit et, très légèrement, sauta sur le rivage.

— Mon Dieu, qu'est-ce que je fais ? dit-elle toute troublée, dès qu'elle se vit sur le bord. Et, hâtivement, elle posa deux ou trois questions, sans attendre de réponse.

— Où suis-je ? Qui êtes-vous ? Que direz-vous de moi ? Ô malheureuse, malheureuse que je suis !

— Calmez-vous, fit le jeune homme, d'un ton sympathique. Vous n'avez à craindre aucune indiscretion de ma part et il ne vous arrivera rien de fâcheux. Chassez donc loin de vous toute inquiétude. Je suis le docteur Almeneur et j'habite, en qualité de précepteur, cette villa que vous voyez derrière ces arbres, où votre ami est un hôte assidu...

— Un hôte assidu !... Voilà justement le motif qui m'amène, s'écria-t-elle, d'un accent amer, déchirant. Elle chancela. Jean se hâta de la conduire sur le banc où lui-même se trouvait quand les appels l'avaient tiré de sa rêverie.

Elle s'était assise et le docteur resta debout, devant elle, prêt à l'interroger si elle ne reprenait pas d'elle-même la parole.

Peu à peu, cependant, elle domina son émotion et, cette fois plus tranquille, recommença ainsi :

— Quelque chose, je ne sais quoi, me dit que j'ai affaire à un homme de cœur. Ah ! vous pourriez être d'un grand secours à une pauvre infortunée ! Voici plusieurs semaines déjà que je n'ai plus entendu ni conseils ni consolations...

— Et votre ami, M. de Rosenwelt ? dit le maître d'Amédée, non sans hésitation.

— Ah ! oui, mon ami ! répliqua-t-elle, avec une expression de dureté dans la voix. Lui ? L'ami de quelqu'un ? Jamais ! Jamais ! Le sien propre, oui, j'en conviens ! Je le connais, maintenant ! C'est le plus parfait égoïste que la terre porte. Non, il ne lui en coûterait pas ça — et elle souffla sur sa main d'un air méprisant — il ne lui en coûterait pas ça pour ruiner la plus belle existence, détruire le repos, le bonheur de l'un de ses semblables, s'il croyait, par là, satisfaire ses sens, son ambition, se procurer enfin les jouissances qu'il recherche avec tant d'ardeur, avec une âpreté sans borne. Ma patience est à bout ! Je veux savoir jusqu'à quel point j'ai été trompée, comment j'ai été lâchement sacrifiée. Que je roule, s'il le faut, dans la honte

et dans la misère, seule et repoussée de tous ! Mais, avant, il faut qu'il soit châtié comme il le mérite.

Epuisée par cette explosion de colère, qui la secouait ainsi qu'une feuille battue par le vent, elle s'appuya contre le dossier du banc. Le docteur respecta son silence. Il commençait à entrevoir une histoire douloureuse, bien qu'il ne se rendit pas encore compte de l'importance de ces révélations. Un fait, toutefois, ressortait déjà très clair et très net des paroles de la jeune femme : il était plus que certain que Max de Rosenwelt n'avait pas joué un beau rôle dans le drame intime, plein de mystère, à une scène duquel il assistait.

Un profond soupir parut soulager la poitrine de l'étrangère. Elle reprit de nouveau :

— N'avez-vous pas dit que vous êtes précepteur dans cette maison de campagne ? Oui, n'est-ce pas ? Dans ce cas, vous savez mieux que moi, car je ne l'ai appris que par ruse ; vous savez que de Rosenwelt vient ici pour faire la cour à une jeune fille, belle et très riche. C'est bien la vérité ! Soyez assez bon !...

— Cette propriété appartient à un M. Fininger, dont l'unique fille passe généralement l'été dans la villa, avec son frère et sa tante.

— Parfaitement ! La personne où je loge m'a aussi donné ce même renseignement. L'intention de Max éclate maintenant à mes yeux. Le but qu'il poursuit, mais cela se devine. Je m'explique cette fois ses nombreuses sorties, tantôt à cheval, tantôt en barque. Et elle ne lui aura sans doute pas résisté. Il est si aimable, si séduisant ; quand il veut, c'est un vrai charmeur. Qui pourrait en parler plus sûrement que moi, pauvre, pauvre infortunée que je suis ? Mais, il faut, il est nécessaire pour son repos, pour son avenir surtout qu'elle soit avertie, qu'elle n'ignore absolument rien de ce qui concerne cet homme.

En m'approchant lentement de ce bord, à vrai dire, je ne songeais pas au sentiment, ou, si vous préférez, au motif qui me poussait irrésistiblement en cet endroit. J'étais, je crois, simplement venue pour observer ; espionner est le mot qui exprime mieux ma pensée. La jalousie m'aveuglait. Et je me disais : je le trouverai certainement là, puisqu'il ne s'est pas montré durant tout le jour. Il m'avait bien annoncé hier qu'il devait aller à Berne. Mais, je

n'avais plus foi en lui. Il a abusé si souvent de ma simplicité, de ma confiance. Cette fois, par exception, il a peut-être dit la vérité. Cependant, dès que je vous ai aperçu, je vous ai pris pour lui. Ah ! s'il eût été là et qu'il fût monté dans ma barque !... j'aurais aussi été reprise de ma faiblesse et lui eusse pardonné ! Eh bien, non ! Il est préférable qu'il en soit ainsi, surtout maintenant que je vois mes soupçons pleinement justifiés. Aussi je n'hésiterai plus à faire valoir mes droits, sinon à me venger.

— Veuillez avoir la bonté de me conduire auprès de la jeune fille.

Un instant le docteur fut sur le point d'acquiescer à ce désir. Mais il ne crut pourtant pas devoir y obtempérer aussitôt, jugeant qu'il ne fallait rien précipiter. D'ailleurs, en agissant ainsi, ne se laisserait-il pas entraîner, lui de même, par un sentiment de vengeance personnelle ? Il ne voulait pas qu'on pût lui faire ce reproche plus tard. Eut-il raison ? Eut-il tort ? Le dénouement du drame qui se jouait entre lui et Dougaldine ne l'apprendra que trop tôt à nos lecteurs.

— Mademoiselle, dit-il, il me semble que l'heure est bien avancée pour vous présenter ce soir encore devant la jeune personne que vous désirez voir. En outre, songez à l'impression que vous produiriez sur elle, habillée comme vous l'êtes, de vêtements qui ne sont guère de votre sexe. Ajouterait-on foi à vos paroles ? Je ne sais, mais, en tout cas, soyez certaine que vos accusations, sans autre preuve, ne rencontreraient qu'un bien faible écho.

— Vous avez raison, on me prendrait pour une aventurière quelconque. Oui, c'est vous qui êtes dans le vrai : je ne dois point paraître devant cette jeune et noble demoiselle. Je trouverai déjà bien une autre occasion. Mais, vous, monsieur, il est bon que vous me connaissiez mieux. Vous aurez sans doute pitié de moi. Car, bien que je ne sois pas encore au fond de l'abîme, je n'en suis pas moins coupable à mes yeux, tellement même que je ne me pardonnerai jamais. Voulez-vous écouter l'histoire de mon malheur ?

— Je vous en prie, si vous pensez que ces confidences doivent vous soulager.

— Je serai brève, reprit-elle, après un moment de réflexion, pendant lequel elle rassembla probablement ses souvenirs.

Je suis la fille d'un pauvre pasteur protestant de la Prusse orientale. Nous étions plusieurs enfants. À la maison paternelle, père et mère ne cessaient de nous répéter : Étudiez, étudiez, afin qu'un jour vous puissiez voler de vos propres ailes. Et le conseil avait du bon. Toutefois, dès qu'il est question de choisir une vocation, on ne tient généralement pas assez compte du tempérament d'une jeune fille. J'ai toujours eu un caractère très passionné. La moindre des choses m'intéressait : je ne restais jamais indifférente. Quand il s'agissait de prendre un parti, j'étais aussitôt tout feu et toute flamme. L'injustice, en quelque lieu que je la découvrisse, dans le monde ou dans les livres, m'exaspérait, me tournait le sang. J'avais des rages impuissantes.

Je lisais beaucoup, peut-être trop. C'était mon seul plaisir. De préférence je choisissais les ouvrages avec lesquels mon imagination pût chevaucher à son aise. Pour moi, les jardins d'Armide ouvraient toutes grandes leurs portes dorées. Que cela ne vous étonne pas ! La réalité m'oppressait. J'étais pauvre, je vous l'ai dit, et sans avenir assuré. Et il me semblait que je soutirais plus que mes sœurs et mes frères.

Je crois que mes lectures n'eussent pas été très dangereuses si j'étais devenue institutrice d'école publique, carrière à laquelle j'avais été destinée. Le devoir à remplir m'aurait aussi montré le chemin que suivent plusieurs de mes semblables. Mais, je ne fus nommée nulle part. Une place était-elle vacante ? J'envoyais aussitôt mon diplôme, mes certificats et ma photographie : le jour de l'examen, je paraissais devant mes juges. Je n'avais que du guignon. On eût dit que mon joli visage, ma chevelure bouclée et le désir que j'avais d'être naturellement élégante, malgré mes modestes habits, me faisaient des ennemis de tous les Catons des autorités scolaires.

À la fin, voyant mon insuccès et ne voulant pas rester plus longtemps à la charge de mes parents, je résolus de passer à l'étranger. Une noble famille de la Livonie cherchait une institutrice allemande. Je m'annonçai, avec les pièces de rigueur, et je fus agréée. J'entrais dans un autre monde, de dimensions plus grandes encore que celles que mon imagination avait rêvées. Le luxe, qui subitement enveloppa la simple fille du pasteur, me troubla la vue et les sens. C'est ce luxe qui a précipité ma perte. Dans cette maison, qui était devenue ma demeure, on se conformait, du premier au

dernier, à cette seule règle de conduite : vivre et laisser vivre. On m'y gâtait aussi. J'étais traitée comme un membre de la famille, je prenais part à tous les divertissements, variés et très nombreux. Auparavant, jamais une goutte de vin n'avait touché mes lèvres. Maintenant le grand-père de mes élèves mettait sa joie à me faire goûter les crus étrangers, particulièrement ceux de France, le champagne et le bordeaux. C'était jeter de l'huile sur le feu ; le sang courait plus vite dans mes veines. J'avais des chaleurs étouffantes, énervantes autour du cœur. Non, il n'est pas prudent que les enfants du peuple s'asseyent à la table des riches. Ceux-ci, semblables aux dieux immortels que chante Goethe, se tiennent aisément sur leurs chaises dorées ; tandis que, pour nous, ces mêmes sièges reposent sur des écueils et nous sommes continuellement menacés de rouler au fond des abîmes...

Elle s'arrêta un moment, pour reprendre haleine. Le docteur garda le silence. Cette dernière remarque l'avait frappé : il ne parvenait pas à la chasser de son esprit. Ne s'appliquait-elle pas aussi à sa propre situation ? Il allait plus loin encore : il osait porter ses regards sur la hère patricienne.

L'étrangère continua :

— Un jour — ah ! ce fut mon malheur ! — arriva un nouvel hôte, l'homme que vous connaissez, Max de Rosenwelt. D'où venait-il ? Je l'ignore. Je ne veux pas l'accuser d'avoir eu recours à des ruses ou à d'habiles séductions pour éveiller et enflammer mes sens. Ils s'allumèrent seuls, dès la première rencontre. L'existence de luxe que je menais au château avait préparé le terrain. Il fallait bien peu pour me faire oublier ma timidité, ma pudeur de jeune fille. Si je dis qu'il fallut peu, c'est que j'eus plusieurs raisons de tomber. D'abord, il m'apparut comme l'idéal du gentilhomme. Son air militaire, sa haute taille, la grandeur nonchalante de ses manières, ses regards surtout affolèrent mon pauvre cœur, et j'allai à lui, comme le papillon vole vers la flamme qui doit lui donner la mort. Ensuite, dès qu'il s'aperçut de ma passion, il fit semblant d'y répondre : bientôt sa victoire fut complète. Enfin, je le croyais très riche et, en mon aveugle folie, j'espérais qu'une fois son épouse légitime, j'échapperais à la misère de mon humble destinée et ne quitterais plus ce monde de richesses, de plaisirs et d'insouciance qu'on venait d'ouvrir si inopinément, si largement devant mes yeux émerveillés. J'éprouvais, dans ma jeune âme, un insatiable besoin de bonheur, que ne ressentent ni ne comprennent ceux qui ne sont jamais

sortis de la modeste position où le sort les a placés. C'est justement ce qui causa mon infortune.

Je voyais Max tous les soirs, seule à seul. Nos relations, jusque-là, avaient été très honnêtes. Des paroles d'amour, des serments échangés, quelques pressions de mains, des regards. Et c'était tout. Ah ! que ne suis-je morte alors, emportant dans la tombe le secret de mes espoirs suprêmes ! Mais, il devait en être autrement.

Il m'annonça un jour qu'il était obligé de partir pendant la nuit, afin d'éviter un duel avec un des proches parents de la famille où il avait été reçu comme hôte et à laquelle, m'affirma-t-il, en guise de prétexte, il ne voulait pas occasionner le désagréable ennui d'un tel événement. Je dis que ce fut le prétexte, car, d'une seule haleine, il me conjura de fuir avec lui et de devenir sienne pour la vie. J'étais jeune. Je ne pensai pas, au premier moment, que de détourner une institutrice de son devoir, c'était se rendre coupable, envers les parents des enfants qu'elle instruisait, d'une très grave indécatesse. Donc, la raison à l'aide de laquelle il cherchait à justifier son départ, lequel avait bien l'air d'une fuite, n'était sûrement pas la bonne. Quelle était-elle ? Aujourd'hui encore, je ne la connais pas. S'agissait-il peut-être d'une dette de jeu qu'il n'était pas en mesure de payer ? Il s'engageait dans des paris formidables avec les seigneurs des environs. Ou bien avait-il tenté de se servir de cartes biseautées ? On doit plutôt admettre cette dernière explication, car il ne m'enleva que pour donner une teinte romanesque à sa disparition subite. Dans ce monde, en effet, se sauver avec une jeune fille est d'une audace superbe ; c'est presque un trait de génie qui fait honneur à l'homme qui l'exécute et lui gagne la majorité des suffrages. Sans doute il y avait bien aussi chez lui quelque passion ; pour mon malheur, je m'imaginai que c'était de l'amour. Je ne comprends pas encore à présent comment je ne résistai pas. Je lui criai même : Où tu iras, je te suivrai. Et c'est ainsi que je fus entraînée à commettre la première faute qui m'a fermé pour toujours les rangs des femmes honnêtes.

Malgré l'obscurité qui régnait, l'infortunée, après avoir murmuré ces mots, à voix basse, se couvrit le visage de ses mains comme si elle n'osait plus ni parler ni regarder le docteur Almeneur. Enfin, après un moment de repos, elle acheva sa désolante confession :

— Notre fuite réussit, et réussit grâce à moi, qui avais une parfaite connaissance non seulement des êtres du château, mais des localités avoisinantes. N'est-ce pas peut-être une des raisons qui ont engagé Max à m'emmener avec lui ? C'était en hiver — l'hiver dernier ! Dans le premier village, nous trouvâmes facilement un traîneau qui nous transporta, en quelques heures, à une station de chemin de fer d'où nous partîmes par l'express pour Berlin. Ici, je changeai de costume et revêtit celui que vous m'avez vu et qui me permettait de passer pour un jeune camarade de l'homme que j'aimais. De fait... j'étais... sa femme. Il est vrai que j'attends toujours, si je l'ose, l'accomplissement de sa promesse et la reconnaissance de mes droits.

Maintenant vous savez tout. Depuis le mois de mars, nous sommes en Suisse. Car de Rosenwelt n'est tranquille nulle part. C'est un voyageur éternel. Ses papiers de légitimation ne sont pas non plus en ordre, et la police le harcèle partout. Dès qu'il a l'intention de s'établir dans un endroit pour quelque temps, on vient l'inquiéter, et... il repart... et je le suis ! Cette vie, quelle misère !

— Excusez-moi, madame, si je vous interromps, dit Jean. Vous devez être dans l'erreur, quant à ce dernier point. J'ai entendu M. de Rosenwelt se vanter souvent, même en grande société, des excellents rapports qu'il entretient avec l'ambassade d'Allemagne ; et moi-même je l'ai vu se promener dans les rues de Berne avec l'un des secrétaires.

— C'est justement là qu'est sa force, où il excelle. Il est passé maître en l'art de nouer connaissance avec des personnes du meilleur monde. Il compte beaucoup, presque exclusivement, sur l'impression qu'il produit. Puis, une fois qu'il a trouvé une belle relation, il sait l'exploiter de la manière la plus adroite. Volontiers, et par calcul, il se montre en public avec des personnages de marque, afin d'en imposer aux autres qu'il fréquente et qui peuvent ainsi le voir. Allez vous-même chez l'ambassadeur, ou seulement chez son secrétaire, et informez-vous s'ils ont entre les mains le moindre petit papier, la plus faible des preuves qui établisse l'identité et l'honnêteté de Max de Rosenwelt.

— Je verrai demain l'un ou l'autre de ces messieurs, fit le docteur.

La pauvre fille s'effraya visiblement.

— Malheur à moi ! s'écria-t-elle. Qu'ai-je dit ? Si vous mettez votre projet à exécution, vous lancez toute la police aux trousses de cet homme... le seul qui puisse me rendre ou réparer mon honneur...

— Vous y songez encore ? Même si cet homme est un chevalier d'industrie, un être digne de mépris, sans foi ni loi, ce que je commence fortement à croire ; qui sème, partout où il se présente, le trouble et l'infamie ?

— Ah ! Je ne le vois et ne le sens que trop, vous avez raison ! Mais je sens et je vois aussi que je suis perdue, perdue irrémissiblement.

Et elle se tut, la voix pleine de sanglots. Tout à coup, il lui sembla percevoir, dans l'allée des platanes, le bruit du sable criant sous les pas d'une personne. Elle écouta un instant, puis se leva, comme épeurée, et courut vers sa barque.

— Quoi ? Vous voulez déjà partir ? s'écria Jean.

— Oui, oui ! Loin, bien loin de ce rivage, et loin, bien loin aussi du rivage de la vie ! Il y a encore quelque part un lieu de repos pour moi et les malheureuses qui me ressemblent.

En disant ces mots, dans une agitation extrême, elle sauta dans la chaloupe et se laissa choir sur le banc. Le jeune homme, d'une poussée énergique, la mit à flot, et, ayant rapidement pris une décision, il s'élança près d'elle. Saisissant ensuite les rames, il vira de bord et gagna le large.

— Mon Dieu, que faites-vous ? avait demandé l'étrangère.

— Je vous accompagne, simplement. Devais-je vous abandonner à vous même et à vos noires pensées ? Non. Permettez-moi donc de vous ramener chez vous.

Et, doucement, ainsi que l'on traite une malade, il la poussa de côté, à la place réservée aux passagers.

Elle se mit à pleurer.

Ces larmes la calmèrent un peu.

Puis, elle balbutia, d'un accent déchirant :

— Il y a donc encore une âme qui a pitié de moi ? Qui ne me méprise point comme je le mérite ? Oh ! je vous remercie, vous ! Vous êtes bon !

Dieu vous enverra le bonheur que je vous souhaite.

Et elle ne remua plus, pendant toute la traversée. Sans l'intervention du docteur, on aurait vraisemblablement retrouvé, le lendemain, un cadavre avec des yeux bleus et des boucles blondes, sur le bord du lac de Thoune.

Au moment où la chaloupe s'éloignait du rivage, une forme humaine s'était subitement montrée à l'endroit même que venaient de quitter le docteur et la victime de Max de Rosenwelt. Toutefois, comme la nuit était assez sombre, on ne distinguait plus rien du côté du lac. On entendait seulement le bruit cadencé de deux rames qui battaient l'eau tranquille. Bientôt tout retomba dans le silence — et il n'y eut plus que le murmure de la brise dans les feuilles des platanes et à la surface de l'onde.

Mais Dougaldine — car c'était elle, la promeneuse nocturne — avait reconnu la voix de Jean, de même qu'elle avait deviné que l'autre voix était celle d'une femme. Elle en ressentit une vive douleur, poignante, comme un déchirement profond, et elle eut alors une vague idée des souffrances qu'elle avait dû causer, au repas de midi et les jours précédents, au docteur Almeneur. Il prenait largement sa revanche. La main sur son cœur, pour en comprimer les battements tumultueux, elle dédaigna de poursuivre plus avant la découverte d'un secret que lui livrait le hasard ; et comme si, en apparence, rien d'extraordinaire ne fût arrivé, elle rentra lentement à la villa.

Depuis longtemps minuit était passé lorsque Jean réintégra sa chambre de Beau-Port. Il avait réellement accompagné la jeune femme jusqu'à Thoune et ne s'était séparé d'elle que dans l'appartement qu'elle partageait avec de Rosenwelt. Il avait espéré rencontrer là le hobereau poméranien. Mais, ce dernier n'était pas encore de retour.

— Souvent, dit la malheureuse, il ne revient qu'au milieu de la nuit. Il fréquente toutes sortes d'individus et de sociétés.

— À votre place, je ne resterais plus avec lui.

Elle pleura de nouveau. L'intérêt que lui témoignait cet inconnu la touchait profondément.

Le précepteur insista :

— Vous n’avez que ce moyen pour retrouver un peu de calme : c’est de le quitter, de ne plus le suivre, ni le voir. Croyez-moi ! Cet homme, quand même il tiendrait sa parole, est incapable de vous rendre heureuse. Vous avez probablement toute cette nuit devant vous ; le sommeil, d’ailleurs, fuira vos paupières. Eh bien, écrivez à votre père, confessez-lui votre situation, implorez son pardon, et demandez-lui enfin qu’il vous rouvre la porte du presbytère qui vous a vue naître. Un père n’est pas insensible aux prières de son enfant. Vous recommencerez une autre vie et le passé s’effacera.

En admettant encore, continua Almeneur, que M. de Rosenwelt ne soit qu’un simple chevalier d’industrie, qu’il n’ait, en d’autres termes, commis d’autres crimes que de faire des dettes et d’avoir inutilement dépensé son existence — vous l’avez dit, il n’aime que soi et s’il vous a jamais aimée, il ne vous aime plus. C’est peut-être cruel de vous parler ainsi, mais il vaut mieux couper le mal que de le guérir à moitié. Au surplus, et vous en convenez vous-même, ce n’est pas l’homme à lier son sort à celui d’une pauvre femme qui ne lui offrirait que son cœur. Je verrai demain l’ambassadeur, sinon, son secrétaire. Ils s’empresseront, j’en suis certain, de prendre les mesures nécessaires pour votre retour à la maison paternelle.

Et elle avait promis de suivre ces conseils. Ensuite le docteur s’était éloigné et, une fois à la porte de la villa de Beau-Port, il avait gagné sa chambre sans déranger personne. Tout habillé, il s’était jeté sur sa couche ; brisé de fatigue, il avait dormi tout d’un somme pour se réveiller au chant des oiseaux qui saluaient à leur manière le lever du soleil.

Il sauta hors du lit, fit sa toilette à la hâte et sortit tout aussi doucement qu’il était rentré quelque deux heures auparavant.

D’un pas léger, et par un beau matin doux et frais, Jean prit la route de Thoune où il arriva assez tôt pour monter dans le premier train de Berne. Ce n’était plus seulement la votation qui le préoccupait. Cette question était à présent une affaire secondaire. Il s’agissait de contrôler les dires de l’étrangère et, s’ils étaient vrais, de la sauver elle-même et de démasquer Max de Rosenwelt.

Le train qui l’emmenait croisa, à l’une des stations, celui de Berne à Thoune. Par les fenêtres ouvertes, Almeneur jeta un regard dans le coupé de

deuxième classe du wagon qui était vis-à-vis du sien. Sur le coussin dormait l'homme que maintenant il allait poursuivre. Il le reconnut sur-le-champ. Et une pensée jaillit en même temps au milieu de toutes celles qui tourbillonnaient dans son cerveau : il avait oublié que Dougaldine attendait de Rosenwelt l'après-midi du même jour.

Il fallait à tout prix empêcher cette entrevue. Pour cela, que faire ? Mais, retourner à la villa et raconter à la jeune patricienne ce qu'on lui avait confié la veille. Déjà le docteur était sur le point de passer dans le wagon où se trouvait le Poméranien, lorsque les deux trains se remirent en marche. Il était trop tard. Bon gré, mal gré, Jean dut regagner sa place, non sans s'adresser les plus vifs reproches. Décidément, il les méritait bien un peu. Comment n'avait-il pas songé à la chose la plus importante ? Ne devait-il point, tout d'abord, protéger Dougaldine contre les entreprises d'un tel personnage ? Ah ! oui, une belle misère, ces élections de Berne, pour lui surtout, quand son cœur, son âme, sa vie entière étaient en jeu ! Et l'ambassadeur allemand, et les renseignements qu'il en espérait ? Mais, un jour plus tôt, ou un jour plus tard ! Rien n'était perdu. À ses yeux, tout s'évanouissait devant un seul fait : c'est qu'il était de toute nécessité d'avertir M^{lle} Fininger.

Cependant que le train l'emportait toujours vers son but, qui n'était déjà plus le même que la veille, ses idées se modifièrent peu à peu et il trouva des raisons pour justifier sa manière d'agir. En premier lieu, et afin de couper court à toutes les suppositions, il était bon de s'assurer que les révélations de la jeune étrangère n'étaient pas inspirées par la jalousie. Le docteur n'y ajoutait pas une foi absolue, car de Rosenwelt paraissait vraiment trop sûr de lui-même. En outre, il était prudent aussi de mettre M. Fininger au courant de cet état de choses, dans le cas où les faits se vérifieraient. Alors le père pourrait télégraphier à sa fille qu'elle n'avait plus à recevoir les visites de cet homme. Enfin, comme à midi la votation était terminée, Jean se dit :

— Si je prends le premier train du soir, j'arriverai encore à temps à la villa pour confondre ce misérable en présence de Dougaldine.

Cette conclusion lui plut extraordinairement et il s'en tint là.

On entra en gare. Il était de trop bonne heure pour tenter l'une ou l'autre visite. Le précepteur se rendit par conséquent au buffet où il se fit servir à déjeuner. Et lorsque les cloches de toutes les églises annoncèrent le service divin, il s'en alla du côté des Petits-Remparts que l'édilité bernoise a transformés en une belle et spacieuse promenade, bien fréquentée, et d'où vous avez une vue très large sur la campagne de Berne et sur les Alpes. C'était là, au pied des monts étincelant au soleil, c'était là qu'elle était, elle, l'indiciblement aimée ; là qu'elle pensait peut-être à lui, sous les ombrages de Beau-Port, toute blanche dans sa toilette matinale. Le docteur n'apercevait pas la maison de campagne ; mais, au moins, il voyait le ciel de l'Oberland et les cimes neigeuses qui entouraient le coin délicieux où, désormais, après qu'il aura donné à Dougaldine une preuve de son amour, il passera des jours heureux, bénis, tout à la joie du sentiment ineffable qu'il éprouve. Pourtant, s'il avait voulu, s'il n'avait pas été si opiniâtre ! À cette heure, il serait avec elle au sommet du Niesen. Ah ! quelles douces paroles il lui eût murmurées, tout bas, là-haut près de l'azur, le front caressé par la brise qui frôle les pics couronnés de glaces éternelles ! L'air était d'une pureté transparente ; le regard s'échappait au loin, dans cet immense horizon qu'on aime à voir, ne fût-ce qu'une fois en sa vie...

— Ah ! sauvage ! Te voilà enfin ! s'écria une voix derrière lui. Il était tellement absorbé dans la muette contemplation de cette belle nature, aux dimensions gigantesques, qu'il n'avait pas entendu qu'une personne s'approchait. Rapidement Jean s'était retourné : il avait reconnu son ami, retour d'Amérique.

Celui-ci continuait :

— Comment ? Ô sage parmi les sages ! Tu as pu te décider à quitter ton île enchantée où te retient sans doute une Calypso — peut-être même une Circée ?

Mais le précepteur n'était pas d'humeur à comprendre l'allusion. Il pressa, sans mot dire, la main de son ancien camarade. Ce dernier, reprenant son sérieux, changea aussitôt de ton.

— Je suis heureux de te rencontrer, car je t'aurais écrit aujourd'hui ou demain. Et, afin que tu le saches, je dois t'avouer qu'après notre première entrevue, je m'étais permis d'annoncer à Buenos-Ayres que je venais de

découvrir la perle des successeurs. Naturellement je parlais de toi. Depuis hier, je suis en possession de la réponse. Ma proposition a été bien accueillie, une preuve, entre autres, que j'ai laissé un bon souvenir de l'autre côté de l'Atlantique. Tu tiens donc ta destinée entre tes mains. Si tu acceptes, et je te le conseille, ton acte de nomination te sera délivré au nom du gouvernement, par le représentant de la République Argentine, résidant à Berne. C'est à présent le temps le plus favorable pour voyager ; c'est même très avantageux pour toi que tu sois quelques semaines là-bas avant d'entrer en fonctions, afin, comme l'on dit, que tu puisses prendre langue et t'habituer aux mœurs et au climat du pays.

— Je te remercie, répondit Jean, en pressant de nouveau avec chaleur la main de son ami, je te remercie mille fois. Tu ne te fais aucune idée de la joie que j'aurais à partir, à m'éloigner d'ici. Et, cependant — c'est étrange, vraiment ! — il m'est toujours impossible, pour l'instant, de donner mon consentement définitif.

— Tu hésites encore ? Qui ne hasarde rien, n'a rien. Il faut te décider. La chose presse.

— Je le comprends. Eh bien, seras-tu content si je te promets que dans vingt-quatre heures, soit demain soir, tu auras ma réponse ?

— Voilà parlé ! Je compte là-dessus.

Et l'affaire fut envisagée comme réglée. Toutefois, l'ami de Jean, qui connaissait à merveille Buenos-Ayres, lui fit derechef diverses communications intéressantes sur les fonctions que son successeur allait remplir, sur ses relations avec le gouvernement et sur l'existence que l'on mène dans la grande ville de l'Amérique du Sud. Le docteur se serait empressé de noter avec soin tous ces renseignements, s'il n'avait pas eu l'esprit occupé ailleurs.

Ils se promenèrent longtemps sur la terrasse des Petits-Remparts. Souvent Jean consultait sa montre pour voir s'il osait bientôt commencer ses visites. À la fin, il déclara à son ami qu'il devait passer chez M. Fininger.

— Bien, fit Oscar Muller, mais nous dînons ensemble ?

— Oui, si je suis encore ici à midi, répliqua le docteur.

Et, pour le cas où il ne partirait pas avant cette heure, les deux jeunes gens désignèrent l'hôtel où ils pourraient se retrouver. Ensuite, ils se séparèrent et le précepteur se rendit incontinent chez le père de Dougaldine.

Ce dernier n'était pas chez lui. Comme il faisait partie du bureau électoral, il était déjà sorti, de sorte que le docteur risquait bien de ne plus le rencontrer pendant toute la matinée.

De là, Almeneur s'en alla à l'ambassade d'Allemagne. Même course inutile. Une affiche avertissait le public que le dimanche, les bureaux n'étaient ouverts que de onze heures à onze heures et demie. D'un côté comme de l'autre, il se heurtait à l'impossible.

Dans une disposition chagrine qui s'expliquait, Jean parcourut les rues de la vieille Berne, plongées en leur tranquillité du dimanche matin. Il y avait bien un mouvement de promeneurs sous les arcades ; mais peu de voitures roulaient sur le pavé chauffé par le soleil. De temps en temps, il saluait une connaissance ; il s'arrêtait parfois aussi à lire les dernières proclamations adressées aux électeurs. Cette lecture ajouta encore à sa mauvaise humeur. Car, si l'appel des patriciens voilait à peine le pressentiment d'une défaite certaine, celui des libéraux, de son propre parti, était rédigé en phrases si creuses, et par-ci par-là si haineuses, qu'il en avait presque honte pour lui et pour ses amis. Rarement il avait vu une aussi bonne cause défendue par d'aussi tristes moyens. Est-ce que ses idées avaient peut-être changé depuis qu'il était entré chez M. Fininger ? Non, mais le docteur se demandait, perplexe, si la rudesse serait toujours la marque distinctive de la démocratie. Et il souhaitait alors l'arrivée d'une époque dans laquelle le libéralisme s'identifierait étroitement avec les manières polies d'une société meilleure qu'auraient enfin formée une éducation et une instruction élevées. Les partis y vivraient côte à côte, sans se déchirer ni se salir, travaillant au bien-être de tous et au bonheur de la patrie.

Mais, tout à coup, le précepteur, qui semblait se faire maintenant l'avocat de ces patriciens dont l'orgueil ne connaissait souvent pas de bornes, se rappela que dans leurs journaux ils dépassaient en injures ces mêmes démocrates que lui paraissait condamner. N'étaient-ce pas eux qui, suivant l'opinion publique, entretenaient financièrement une toute petite feuille méchante, à la voix de roquet, laquelle feuille avait une analogie frappante avec un paysan qui vit isolé, au coin d'un bois, par exemple, et qui lâche

son gros chien sur tous les passants ? À ces réminiscences de luttes politiques, la mauvaise impression qu'avait produite l'appel des libéraux s'effaça dans son esprit. Cet écrit avait été coulé dans un seul et même moule. On *s'affichait* tel que l'on était. Mais, chez les adversaires, sous les plus belles apparences de loyauté, se cachaient la bassesse et l'hypocrisie.

C'est la tête remplie de toutes ces pensées qu'il entra dans la cathédrale, où avait lieu la votation. D'une main ferme, il traça les noms qui figuraient sur la liste du parti libéral. Il aperçut M. Fininger, causant avec d'autres citoyens à la table autour de laquelle siégeait le bureau électoral. Jean ne put pénétrer jusqu'à lui et il renonça à l'idée de le faire appeler. D'ailleurs, il n'osa pas. Il sortit donc de l'église pour se hâter dans la direction de l'ambassade.

Cette fois, le docteur fut plus heureux. C'était ouvert. Un jeune homme, au visage très fin, le reçut avec une froide politesse.

— À qui ai-je l'honneur de parler ? dit-il.

— Je suis le docteur Almeneur. Voici ma carte.

Et il tendit un carré de bristol au secrétaire, que celui-ci daigna regarder.

— Et qu'y a-t-il pour votre service ? demanda-t-il ensuite.

— C'est une circonstance exceptionnelle qui m'amène à l'ambassade. Je me vois malheureusement forcé de prendre, s'il se peut, des renseignements précis sur un M. Max de Rosenwelt.

À ce nom, la physionomie du diplomate changea brusquement. D'indifférente qu'elle était, elle exprima aussitôt la plus grande attention. De même son langage. Et, au lieu d'observer et de ne répondre qu'avec mesure, comme il convient à cette profession, l'émule de Talleyrand posa des questions et avec une certaine vivacité.

— Comment ? fit-il. Vous désirez des renseignements sur M. de Rosenwelt ? N'avez-vous pas plutôt quelque chose à me communiquer ? Vous m'obligeriez infiniment, M. le docteur, en me disant tout ce que vous savez.

— C'est bien dans cette intention que je suis venu. Je l'ai promis à une infortunée, dont le sort, à un point de vue tout spécial, est lié à celui de M. de Rosenwelt.

Et, une fois sur ce terrain, Jean raconta au secrétaire d'ambassade, qui n'en perdait pas un mot, la triste histoire que nos lecteurs ont apprise par les confidences de l'étrangère. Il termina en ajoutant qu'on voyait souvent le noble Poméranien dans la maison de M. Fininger.

Le diplomate ne pouvait dissimuler une profonde agitation. Dès que le docteur eut achevé son récit, il, s'écria, presque avec colère :

— Me voilà une sottise affaire sur les bras ! Mais n'importe ! Je vous suis très reconnaissant de votre démarche et je vais vous en expliquer de suite la raison.

Ce M. de Rosenwelt, qui me paraît être un vrai chevalier d'industrie, a réussi, je ne sais trop comment, à capter la confiance de quelques jeunes gens de notre meilleur monde. Il vit avec eux, il vivait avec moi, sur le pied de l'intimité, de la camaraderie. Je commence, toutefois, à comprendre par quelle simple ruse il est parvenu à son but. Les relations qu'il nouait avec l'un de nous, il les exploitait auprès des autres. Nous savions, par exemple, mes amis et moi, qu'il avait été reçu chez le banquier Fininger ; cette seule circonstance lui avait valu un immense crédit. De même, chez M. Fininger, il se sera naturellement vanté d'avoir d'excellents rapports avec des ambassades ou des légations étrangères. Voilà de quelle manière, en agrandissant peu à peu le cercle de ses connaissances, il a pu obtenir son entrée chez les personnages les plus marquants de la ville. Habilement il a su utiliser toutes les occasions, particulièrement les gens influents.

Et, cependant, il ne possède aucun papier de légitimation. Aussi, peu après son arrivée à Berne, au mois de mars, la police lui faisait déjà des difficultés. Je le connaissais depuis quelques jours. Nous nous rencontrions au manège et j'admirais sa souplesse et sa témérité quand il montait un cheval fougueux. Il vint donc ici, à notre bureau, et me pria personnellement de bien vouloir lui délivrer une sorte de passeport temporaire, en m'assurant que ses papiers étaient restés en Livonie. Un ami qu'il avait dans ce pays, mais pour le moment malade, devait les lui envoyer dès qu'il serait rétabli. Et tandis que ce monsieur parlait, il laissa glisser comme par mégarde une carte sur le parquet. Je la ramassai et la lui remis. Il dit alors, très négligemment :

— Ah ! tiens, c'est fort heureux ! Je croyais cette carte perdue. C'est une invitation à souper, pour ce soir, chez M. le banquier Fininger.

Il est maintenant bien évident pour moi que c'était une petite mise en scène pour dissiper mes derniers scrupules. Je fus pris.

— Je ne dois pas hésiter, me dis-je, à fendre ce service à un homme de la meilleure société, dont la bonne réputation est hors de doute, puisqu'il est invité par M. Fininger.

Et je lui délivrai, mais seulement pour la durée de quatre semaines, la pièce qu'il me demandait, laquelle, il est vrai, n'a aucune force légale, car elle n'est pas signée de M. de l'ambassadeur. Toutefois, grâce à ce papier, il lui a été permis, en attendant, de séjourner dans la ville fédérale.

— Et, à présent, reprit Jean, je me rends parfaitement compte aussi du motif qui l'a fait quitter Berne, une fois les quatre semaines écoulées. Il a pensé qu'il serait bien moins inquiété par la police, à Thoune, où chaque été arrivent une foule d'étrangers, auprès desquels, le plus souvent, on ne s'informe ni d'où ils viennent, ni où ils vont.

— Il paraît cependant qu'on ne l'a pas laissé tout à fait tranquille. La preuve en est que, hier, M. de Rosenwelt s'est présenté de nouveau ici pour que je renouvelle le passeport que je lui ai si imprudemment remis. Son ami de Livonie est mort, dit-il ; ses papiers se trouvent probablement sous scellé. Il les recevra sous peu. Et il a tant insisté et j'ai été si faible, qu'à la fin, plutôt pour m'en débarrasser que pour toute autre raison, je lui ai signé encore une fois la même pièce. Il m'importunait, et ce n'est que bien tard qu'il m'a été possible de le congédier.

— Il est parti de Berne ce matin, par le premier train. Je viens de Thoune et je l'ai rencontré en chemin, mais il ne m'a pas vu.

— Le papier dont il est en possession, peut me compromettre. Car, d'après tout ce que vous m'avez appris, je ne doute plus que nous n'ayons affaire à un chevalier d'industrie. Je ne prétends pas, par là, qu'il ait quelque compte à régler avec la justice. Il a été officier, cela est clair. Il aura contracté des dettes, peut-être nombreuses, et ne sachant plus où s'adresser pour avoir de l'argent, il a cherché fortune ailleurs. Néanmoins, nous n'entendons pas qu'il se retranche plus longtemps derrière l'ambassade ;

nous ne voulons point, moi tout le premier, le couvrir de notre influence et endosser ses responsabilités.

Ah ! si seulement je tenais ce maudit papier entre mes mains !

— Et cette pauvre jeune femme ? interrogea le docteur. Pensez-vous pouvoir lui venir en aide ?

— Je suis dans un bel embarras ! grommela le diplomate, sans répondre à la question de Jean. Il ne me reste plus qu'à aller trouver mon chef et lui avouer loyalement ma maladresse. Il saura déjà débrouiller l'affaire, avertir, entre autres, la police de Thoun et même, s'il le faut, par fil télégraphique. C'est de la compétence de l'ambassadeur. Je dîne chez lui aujourd'hui. Voulez-vous avoir la bonté de repasser ici à trois heures ? Je vous donnerai alors une réponse décisive.

Le précepteur réfléchit. Ce retard inattendu contre-carrait ses plans. De cette façon, il lui était bien impossible de rentrer à Beau-Port avant le dernier train du soir. Mais, d'un autre côté, la situation serait à coup sûr éclaircie. Comme le secrétaire venait de le lui dire, l'ambassadeur seul pouvait ordonner les mesures promptes et nécessaires.

— Soit ! Je reviendrai, à l'heure indiquée.

Et il sortit, reconduit jusqu'à la porte du corridor par le jeune diplomate.

À l'hôtel, son ami l'attendait déjà. Jean éprouvait bien un grand désir de parler de toutes ces choses qui l'intéressaient ; mais, il se contenta d'écouter ce que l'on disait autour de lui. On s'entretenait des élections du jour, dont le résultat n'était plus douteux. Un gros monsieur, qui paraissait diriger la conversation, s'exprima ainsi :

— La défaite de nos patriciens a beaucoup de ressemblance avec celle des peuplades sauvages de l'Amérique du Nord. Les Indiens prétendaient aussi que leur droit de possession du sol était légitime. C'étaient eux qui, les premiers, l'avaient occupé. Les blancs d'Europe, les émigrants, n'étaient arrivés que plus tard. De même, à Berne, les derniers venus ont insensiblement repoussé les anciennes familles dans la seule forteresse qui leur restât, laquelle, aujourd'hui, vient encore de tomber entre nos mains. Et pourquoi les Indiens ont-ils été défaits ? Parce qu'ils croyaient que, sans la chasse au buffle, il n'y avait pas d'existence possible. Et, pourtant, il y a autre chose dans la vie : nous avons l'agriculture, l'industrie et le

commerce. Chaque époque a ses besoins : dès que l'on remarque un changement, il faut savoir déposer le costume vieilli de l'époque précédente. La vapeur est une arme bien autrement puissante que l'épée ou la flèche empoisonnée. Nos patriciens comprennent notre temps à peu près comme les Sioux et les Iroquois. Pour eux, l'armure de chevalier est encore la seule en usage dans notre monde moderne. Ils perdent ainsi de jour en jour une parcelle de terrain. Leur fin a un air quasi tragique. Au point de vue historique, on doit la regretter. Car il s'agit ici des descendants des anciens noms bernois qui ont donné à notre ville gloire, puissance et richesse. L'homme contemporain, malheureusement, n'est pas sentimental. Les enfants, assis sur les bancs de l'école, peuvent encore pleurer sur le sort des Indiens. Quant à nos gens à particule, la plupart possèdent de magnifiques propriétés, où il leur sera loisible, à l'avenir, de chasser le buffle à leur manière et d'allumer des feux dans les prairies, pour se consoler, s'ils sont consolables, d'être à jamais exclus de l'administration de la ville de Berne. Le règne des patriciens a vécu, comme a vécu en France le règne des ducs et des marquis.

Bien qu'il y eût plusieurs vérités dans ces paroles, elles ne laissèrent pas de produire une pénible impression sur le docteur. Le ton sur lequel elles avaient été prononcées le froissait surtout. Il ne lit, toutefois, aucune observation. Il n'était, d'ailleurs, pas disposé à engager une discussion sur ce sujet. Une mortelle inquiétude le tourmentait. Ses pensées s'envolaient toujours à Beau-Port. Il fut même un instant sur le point de repartir aussitôt et de manquer son rendez-vous à l'ambassade. Mais, il vit à l'horaire du chemin de fer qu'il n'était déjà plus temps.

À trois heures, l'heure indiquée, il s'en alla donc retrouver son jeune diplomate. Il n'y avait plus aucune trace de souci sur le visage de ce dernier.

— Tout est en ordre, dit-il. La police de Thoun a été avertie télégraphiquement que M. de Rosenwelt ne peut pas prétexter le passeport que je lui ai remis pour prolonger son séjour dans cette ville. Mon chef a été bon pour moi : il m'a adressé quelques reproches, et ça été tout. Quant à cette jeune fille, dites-lui de venir à Berne : nous lui procurerons les moyens de retourner chez son père. Auriez-vous l'obligeance de lui communiquer cet ordre ?

— Mais, volontiers ! Au plus tard, demain, je ferai une démarche auprès d'elle et m'acquitterai de cette mission.

Ajoutons, pour clore cet incident, car il n'en sera plus question, que Jean tint parole et que la pauvre abandonnée réintégra le toit paternel où elle fut reçue à bras ouverts, le pasteur ayant trop de fois expliqué la parabole de l'enfant prodigue pour qu'il ne l'appliquât pas lui-même à sa propre fille.

Une seule chose, maintenant, préoccupait le docteur : arriver le plus tôt possible à Beau-Port. Dans son impatience, il partit de Berne à pied et ne reprit le train qu'à la deuxième station. Il était environ cinq heures de l'après-midi.

Quand il descendit à Thoune, Jean eut d'abord l'idée de louer une barque, le trajet, par le lac, étant plus court ; mais, craignant de perdre du temps en allant à la recherche d'une embarcation, il prit un fiacre qui stationnait par hasard devant la gare.

La voiture ne roulait pas assez vite. Que n'avait-il des ailes ! N'était-ce pas à cause de Dougaldine que toute la journée il avait été inquiet, qu'il avait fait toutes ces démarches ? Son orgueil ne tomberait-il point lorsqu'il lui dirait, entre deux regards, ses peines, ses angoisses et son fol espoir ?

Mais voilà le toit en ardoise de la villa, qui s'enlève en noir brillant sur le vert des platanes et des marronniers d'Inde. Il va enfin la revoir, elle, et il lira peut-être dans ses yeux, dans l'expression de son pur visage, l'amour infini d'un cœur qui se donne pour toujours.

Le fiacre s'était arrêté. Le docteur sauta lestement à terre. Il paya le prix convenu, avec un pourboire. Et, la voiture étant repartie, Jean, agité par divers sentiments, rentra par la large porte en fer forgé dans l'allée du jardin qui s'ouvrait de la route sur le perron de la maison de campagne.

Au pied de l'escalier, Juliette, la fille de chambre, causait avec Jacques, le cocher. La friponne avait bien l'air de se moquer du précepteur, dont les habits, légèrement couverts de poussière, n'étaient probablement pas de son goût. Déjà le docteur avait l'intention de lui demander où était sa maîtresse ; mais, apercevant à temps le sourire railleur de la soubrette, il y renonça et dit simplement :

— Est-ce qu'Amédée est de retour ?

— Non, monsieur, répliqua-t-elle.

Et Jean monta rapidement dans sa chambre. Aussitôt qu'il y fut, il courut à la fenêtre, d'où l'on pouvait, d'un regard demi-circulaire, dominer tout l'espace compris entre la villa et le lac. Il ne cherchait que Doudalgine, ne pensait qu'à elle. Et quelle hâte fiévreuse il avait de la revoir ! Elle était là-bas, près du rivage, et elle était seule. Sa blanche silhouette se dessinait dans une auréole de rayons de soleil. Il eut un soupir de soulagement.

Jean répara sa toilette, se baigna le visage et les mains dans l'eau fraîche ; puis, il redescendit.

Il traversa la salle à manger, passa sous la véranda, où se trouvait la sœur de M. Fininger, M^{lle} Marthe. Elle lisait attentivement une œuvre de Gerock, le poète aimé de Stuttgart. Pour ne pas la déranger, le docteur la salua en ôtant simplement son chapeau, sortit et se dirigea vers le lac.

Il ne perdait pas des yeux la taille élancée de Dougaldine. Que faisait-elle donc toujours là, à la même place, les regards tournés vers le large. ? Elle agite à présent son mouchoir, comme si elle adressait un dernier adieu à une personne aimée qui s'en va. Et, en effet, là-bas, une barque s'éloigne, voguant dans la direction de Thoune.

Le jeune homme pâlit. Était-il arrivé trop tard ?

Néanmoins, il reprit courage, et, un instant après, il était à une petite distance du bord.

Le sable cria sous ses pas. M^{lle} Fininger se retourna.

Jean avait une question sur les lèvres : Qui pouvait-elle saluer ainsi ? Mais, il ne voulut pas paraître indiscret. Il fut même assez maître de lui pour dire tranquillement :

— Bonsoir, mademoiselle !

Elle fit un léger signe de tête, et répondit :

— Ah ! vous voilà de retour ! Vous êtes victorieux, cela va de soi ?

D'un ton calme, le docteur répliqua :

— Vous avez sans doute en vue la votation qui a eu lieu ce jour ? Si cela est, je vous dirai qu'à mon départ le résultat officiel n'était pas encore connu.

Elle garda le silence et, de nouveau, laissa ses regards errer sur le lac.

Jean, de même, chercha l'objet que Dougaldine suivait avec tant d'attention. On voyait toujours l'embarcation, dont la forme vague allait s'amincissant. Et, pour ne pas rester là, près d'elle, sans cause aucune, le docteur essaya de nouer conversation.

— Mademoiselle, avec votre permission, oserais-je vous demander si vous avez passé une bonne journée ?

Elle daigna le regarder encore une fois, mais d'un air si étrange, si singulier, qu'il comprit instinctivement qu'elle avait quelque chose de grave à lui annoncer. Ses yeux étaient grandement ouverts, observant la physionomie du précepteur avec une certaine fixité. Autour de la bouche, toute rose, se jouait ce sourire railleur qu'elle retrouvait quand elle se disposait à lui jeter de ces mots cruels qui font saigner le cœur d'un homme. Puis, lentement, comme si elle eût choisi et pesé toutes ses paroles, elle dit :

— Ah ! vous désirez savoir de quelle manière j'ai passé cette journée ? C'était assurément un beau dimanche. Peut-être un peu trop chaud, mais, il a été long, c'est-à-dire que le soleil a brillé longtemps au-dessus de l'horizon. On a beaucoup de loisirs pour soi, en ces sortes de jours. Plus qu'il n'est nécessaire. Nous avons d'abord joué au croquet, M. de Rosenwelt et moi, ensuite nous nous sommes promenés sur le lac, enfin...

Elle attendit cinq, dix secondes, sans doute pour mieux jouir de l'effet qu'elle était sûre de produire, et ajouta :

— Enfin, je me suis fiancée !!

Cette dernière phrase fut dite d'un ton presque indifférent, tout à fait dégagé. Aucun mouvement ne trahissait l'émotion qu'éprouve la jeune fille en prononçant ce mot, d'une mélodie si suave pour les oreilles de quelques femmes.

Le docteur avait failli tomber à la renverse. Sa stupéfaction fut si profonde que fut grande la terreur des hôtes du *Festin de Pierre*, à la vue de la statue du Commandeur.

— Malheur à moi ! dit une voix au-dedans de lui. Malheur à moi ! Maintenant, tout est fini !...

Et il sentit qu'il en était réellement ainsi. Non pas à cause de ces fiançailles : il n'avait qu'à parler pour les rompre d'un seul coup. Mais, dès ce moment, un abîme les séparait pour toujours. Quoi ? Elle avait été capable d'agir de la sorte ? Pourtant elle n'ignorait pas combien il l'aimait, lui ! Et simplement pour lui causer un de ces chagrins qui vous broient le cœur, elle se donnait à un homme qu'elle connaissait à peine, tandis que pour lui elle n'avait eu que des paroles cruelles et des regards orgueilleux. Pauvre, pauvre moi ! fit encore la même voix. Oui, c'était bien fini ! Le coup avait été rude. Il y a des arbres vigoureux qui ne sont pas déracinés par la tempête ; néanmoins, ils ne se redressent jamais complètement et végètent alors jusqu'à l'heure où la main de l'homme vient les abattre.

— Pourquoi donc ne parlez-vous point ? reprit Dougaldine que le silence de Jean commençait à inquiéter. Comment ? Vous ne m'adressez aucun souhait de bonheur ! Ah ! tiens ! je ne vous ai même pas dit le nom de mon fiancé. Mais vous le devinez déjà. Le voilà sur le lac, qui rentre à Thoune. C'est Max de Rosenwelt.

Et lui se taisait toujours !

— Ainsi, vous ne voulez pas me féliciter ? fit-elle de nouveau, avec cette opiniâtreté méchante dont la femme a le secret, dès qu'il s'agit d'une vengeance à satisfaire, et dans laquelle elle excelle, bien qu'à chaque coup porté elle souffre plus vivement que l'homme qui les reçoit.

— J'exprimerai... à M. votre père... les vœux que... je forme... pour votre bonheur ! balbutia enfin Almeneur.

— Et pourquoi pas à moi ? Voyez, je suis moins réservée...

Elle s'arrêta un instant. Sa pudeur de jeune fille se révoltait à l'idée des choses qu'elle allait dire, qu'elle avait dans l'esprit. Mais, elle en avait aussi trop souffert et il fallait qu'il les entendît. Dougaldine continua :

— Moi, je vous félicite de votre agréable promenade d'hier soir, en compagnie d'u...

— De qui ? de qui ? Achevez donc ! s'exclama le docteur, au comble de l'indignation. Mais vous n'osez pas, vous n'oserez jamais ! Ah ! vous ne vous doutez guère combien ma promenade vous touchait de près, vous et vos fiançailles ! Oh ! Dieu ! que dis-je ? J'avoue moi-même ce que je ne

pensais pas devoir vous révéler. Car, vos oreilles sont trop chastes pour apprendre...

— Oui, pour apprendre ce que vous faites ! s'écria-t-elle, hors d'elle-même, et regrettant déjà ses paroles.

— Ce que je fais ! dit-il, d'une voix sourde.

S'il avait eu plus d'expérience, surtout s'il avait mieux connu le cœur de la femme, loin de se fâcher de l'accusation qu'on lui lançait à la face, il aurait dû, au contraire, extrêmement s'en réjouir. La réponse de Dougaldine, les soupçons qu'elle exprimait étaient bien la meilleure raison de ses brusques fiançailles. Elle avait cru et croyait encore que le précepteur de son frère avait une liaison douteuse avec une autre femme. Et c'est pour lui faire voir et sentir qu'il n'avait aucune empire sur elle, que le projet de s'unir avec Max de Rosenwelt avait germé et mûri en une nuit et un jour dans sa capricieuse tête de patricienne. Quand on peut se venger de cette façon, on aime follement, passionnément. Mais, Jean, à ce moment suprême, ne songeait qu'à l'injustice qu'on lui faisait. — Aussi avait-il répondu :

— Ce que je fais ? Si, pendant les dernières vingt-quatre heures qui viennent de s'écouler, quelque chose de mauvais, de lâche a été accompli, ce n'est pas à moi qu'il faut en adresser le reproche.

Elle éclata :

— C'est alors à moi, peut-être ?

— En tous cas, vous êtes la victime de manœuvres indignes. Et, — pourquoi suis-je forcé de le dire ? — vous n'en êtes pas l'innocente victime.

À ces mots, Dougaldine bondit comme une lionne blessée. Elle se rapprocha tout à fait de lui et, la voix sèche, elle reprit :

— Monsieur, vous êtes allé trop loin pour reculer. Je veux, je désire, au besoin j'exige des explications. Trop longtemps vous parlez en énigmes : la vérité ! la vérité !

Jean réfléchit quelques secondes :

— Eh bien ! soit ! la vérité, et rien que la vérité ! Puisque vous l'exigez, je dois vous satisfaire.

L'homme que vous me désignez comme votre fiancé est un misérable que la justice va rechercher, aujourd'hui encore. Je ne crois pas qu'il ait sur la conscience ce que l'on est convenu d'appeler crime : mais ses papiers ne sont pas en ordre, et on est dans le doute quant au nom et au titre qu'il porte.

Ce n'est pas tout, malheureusement. À mes yeux, Max de Rosenwelt n'est digne que de mépris. Votre beau fiancé, mademoiselle, a séduit une pauvre jeune fille, la gouvernante d'une famille livonienne. Je ne prends pas la défense de cette dernière, qui me semble avoir agi bien à la légère. Mais, enfin, les aveux sont complets : c'est avec elle qu'il s'est enfui. Elle l'a suivi, sous des vêtements d'homme, et ne l'a plus quitté depuis plusieurs mois qu'ils sont en Suisse. Quand nous avons fait, Amédée et moi, notre excursion dans l'Oberland, nous les avons rencontrés dans un hôtel où ils avaient passé la nuit. Il nous présenta le soi-disant jeune homme comme un ami d'étude, un compagnon d'enfance.

Cette femme est à Thoune, et il va la rejoindre. N'ayez aucun souci : il ne l'aime plus, il ne l'a probablement jamais aimée, comme il n'aimera toujours que lui. C'est elle qui, hier, est venue seule ici, tourmentée, poussée par la jalousie, ou l'impérieux désir de savoir à quoi s'en tenir. On lui avait dit que son amant, de Rosenwelt, faisait à Beau-Port une cour assidue à une belle et riche patricienne. Elle voulait observer les alentours de la villa, pénétrer jusqu'à vous, pour vous avertir ; ce qu'elle aurait fait si je ne l'en avais empêchée. Par hasard, après le souper, vous vous le rappelez, je suis descendu au jardin. C'est ici même qu'un moment après elle abordait-La pauvrette m'a raconté toute sa douloureuse histoire. Et si je ne l'ai pas laissée partir seule, c'est que j'ai craint qu'elle ne cherchât la mort, la fin de ses souffrances morales dans les eaux profondes du lac.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! que me dites-vous là ? murmura Dougaldine, anéantie.

Et, tout à coup, comme si elle allait tomber, elle étendit les mains en avant, n'ayant plus qu'une vague notion du monde qui l'entourait.

Le docteur la reçut dans ses bras. Elle était évanouie. Son beau visage pâle, les yeux clos, la bouche entr'ouverte ne donnaient plus aucun signe de vie. Tout le corps frémissant, Jean la contemplait. Ah ! comme il aimait

cette femme ! Toute sa passion, cet être frêle, dont l'orgueil ne pliait pas. Et maintenant il la tenait serrée contre son cœur. La tentation était trop forte. Comme s'il eût été aveuglé par l'éclat marmoréen de ces joues, il se pencha sur cette blanche figure et imprima un long, un bien long baiser sur ces lèvres qui n'avaient pour lui que des paroles toujours dures. Ce baiser d'amour, ce fut le premier, un baiser passionné, où se mêlait la douleur amère, infinie de la séparation éternelle.

Mais elle reprenait déjà ses sens. Elle le regarda longtemps, nullement fâchée, peut-être étonnée d'être dans ses bras. Même on eût dit qu'elle attendait plutôt, en cet abandon, une nouvelle preuve d'amour... un murmure d'aveux doux et caressants...

À ce moment, que nous pouvons qualifier de psychologique, on entendit la voix d'Amédée sur la route. Il revenait de sa course au sommet du Niesen. Dougaldine se dégagea rapidement. Elle était de nouveau libre et maîtresse d'elle-même. Jean, d'ailleurs, avait retiré sa main dès qu'il avait remarqué que son aide n'était plus nécessaire. Puis, sans rien dire, il entra dans la barque et la détacha du poteau où elle était amarrée.

— Que faites-vous ? Où voulez-vous aller ? interrogea la patricienne, la voix tremblante, épeurée.

— Je pars, répondit le docteur. Je vous renverrai l'embarcation par un homme de confiance et j'écirai à M. votre père pour lui annoncer ma résolution. Embrassez votre frère et saluez-le pour moi. S'il vous demande la raison de mon départ précipité, dites-lui ce qu'il vous plaira...

— Que signifient vos paroles ? Vous partez ? balbutia-t-elle. Un violent tremblement la secouait, un frisson d'angoisse et d'épouvante. Ses yeux, ses beaux yeux d'un bleu de turquoise, s'emplirent de larmes. Ah ! si cet homme au cœur impitoyable l'avait seulement regardée ! avait vu ce qui se passait en elle, non, jamais, il n'eût accompli son fatal projet ! Mais, il eut la sauvage énergie de ne pas se laisser attendrir. Aussi répliqua-t-il, cette fois d'une voix dure, au son de laquelle on percevait nettement la lutte terrible qui se livrait en lui et contre lui. Plus la bataille est vive, plus grand est le roulement du canon.

— Mademoiselle, mes paroles signifient que je m'en vais pour toujours. Je ne puis rester plus longtemps dans la maison où j'ai souffert la plus

profonde douleur de ma jeune vie. Ah ! fou, oui, fou que j'ai été ! Je croyais qu'un jour aussi le soleil luirait pour moi. Et il a suffi d'un rien, un vague soupçon, un caprice pour qu'on fasse saigner mon cœur, en jetant à un autre, à un indigne, et à pleines mains, tout ce que, dans l'intimité de moi-même, j'envisageais comme le suprême bonheur auquel j'aie jamais osé rêver. À présent, tout est fini. Ah ! je ne le comprends que trop, votre regard froid et votre refus méprisant, lorsque, à ce bal de l'hiver dernier, je vous invitai à danser ! Ils devaient alors me révéler mon propre sort. Oui, pourquoi ai-je été entraîné dans votre existence ? Pourquoi suis-je sorti de mon obscurité ? Qu'avait-il besoin, l'enfant du peuple, d'aller à cette lumière qui l'a brûlé. « Vous avez jeté vos richesses à un méchant, et moi, c'est en mendiant que je vous quitte. »

Puis, en lui criant ces derniers mots, il imprima un léger mouvement à la barque, sans regarder Dougaldine. Car lui aussi avait les yeux humides. De grosses larmes roulaient sur ses joues. Une souffrance inouïe l'affolait. Mécontent de cette faiblesse à laquelle il ne pouvait plus résister, il joua des rames avec une sorte de désespoir et s'éloigna du rivage.

Elle était là, elle, comme la personnification de la tristesse, de la douleur. Pourquoi ne le rappela-t-elle pas ? Ah ! si elle avait poussé un cri, un seul cri de poignante angoisse, de plainte violente, si elle lui avait dit :

— Reviens, cruel, reviens ! Crois que je t'aime ! Oui, c'est parce que je t'aime comme on n'a jamais aimé que je voulais sacrifier ma vie, la gâcher, la donner à un misérable ! Je me disais que tu en aimais une autre, et je soutirais tant à cette pensée ! Eh bien, puisque je te devrai mon salut, ma rédemption, prends-la, cette existence, et moi avec : Nous serons heureux, ô mon ami !

Mais, non ! Aucun cri, aucun mot n'effleura ses lèvres.....

Comment ? Elle, rappeler cet homme ! Mais, c'est lui qui s'en allait ! Ah ! il est vrai, ses adieux étaient l'explosion d'un impérissable amour ! Ils signifiaient aussi une séparation éternelle. Jamais elle ne lui crierait de revenir. Cette barque, pourtant, ce frêle esquif, portait le jeune homme qu'elle aimait de toutes ses forces. Là-bas s'envolait son bonheur. Chaque coup de rame éveillait un douloureux écho dans son cœur meurtri. Leurs destinées, à eux deux, s'accomplissaient.

Elle ne succomberait pas.

Involontairement ses regards suivaient la marche de la chaloupe qui s'éloignait toujours. Lui, le visage tourné du côté du bord, ramait sans cesse, évitant de la voir. Où courait-il ainsi ? Était-ce vers l'oubli, la misère ou la mort ?

La barque contourna une langue de terre qui s'avancait en pointe dans les eaux du lac. Elle disparut bientôt aux yeux de Dougaldine. Dans un instant, toutefois, on allait la revoir de nouveau. Mais, la pauvre fille n'en pouvait plus. Ses nerfs se détendirent, son orgueil se brisa : il était trop tard. La respiration haletante et versant d'abondantes larmes, elle tomba sur le gazon, pressant son mouchoir sur sa bouche pour étouffer les cris qu'elle avait peine à retenir.

Elle était encore dans cette position lorsque Bruno, le chien fidèle, accourut sur le rivage. Elle se redressa soudain, car elle avait entendu le pas de son frère qui descendait au lac pour s'y baigner, à la fraîcheur du soir. De loin, Ainedée il avait aperçu sa chère sœur couchée sur l'herbe. Dès qu'il fut près d'elle, il lui dit :

— Comment ? Tu dormais ici, Dougaldine ?

— Oui, répondit-elle, très pâle, j'ai dormi et j'ai rêvé !...

En effet, c'était bien un rêve, mais le triste rêve de sa vie qu'elle venait de faire, tandis que la barque s'évanouissait à l'horizon...

.

Une semaine après, le steamer le *Neptune*, en partance pour Buenos-Ayres, voguait à toute vapeur le long des côtes de France. Parmi les passagers qui encombraient le pont, un jeune homme à la mâle figure frappait tout d'abord les regards. Le jour tombait. Un crépuscule gris enveloppait de ses brumes légères le cap Finistère, ce lambeau de la vieille Europe, que salua d'un dernier cri de joie le monde du vaisseau. Le docteur Almeneur, d'une voix mélancolique, murmura pour lui seul :

— *Finis terrae* ! Oui, c'est bien cela. C'est la fin de ma jeunesse, de mon amour et de mes divins espoirs.

À propos de cette édition électronique

Ce livre électronique est issu de la bibliothèque numérique [Wikisource](#)^[1]. Cette bibliothèque numérique multilingue, construite par des bénévoles, a pour but de mettre à la disposition du plus grand nombre tout type de documents publiés (roman, poèmes, revues, lettres, etc.)

Nous le faisons gratuitement, en ne rassemblant que des textes du domaine public ou sous licence libre. En ce qui concerne les livres sous licence libre, vous pouvez les utiliser de manière totalement libre, que ce soit pour une réutilisation non commerciale ou commerciale, en respectant les clauses de la licence [Creative Commons BY-SA 3.0](#)^[2] ou, à votre convenance, celles de la licence [GNU FDL](#)^[3].

Wikisource est constamment à la recherche de nouveaux membres. N'hésitez pas à nous rejoindre. Malgré nos soins, une erreur a pu se glisser lors de la transcription du texte à partir du fac-similé. Vous pouvez nous signaler une erreur à [cette adresse](#)^[4].

Les contributeurs suivants ont permis la réalisation de ce livre :

- Newnewlaw
- Rafavannay
- Ernest-Mtl
- Poudrededen
- Acélan
- Raymonde Lanthier
- Guillaumelandry
- Toto256
- Tylwyth Eldar
- Lepticed7

-
1. [↑ http://fr.wikisource.org](http://fr.wikisource.org)
 2. [↑ http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr](http://creativecommons.org/licenses/by-sa/3.0/deed.fr)
 3. [↑ http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html](http://www.gnu.org/copyleft/fdl.html)
 4. [↑ http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur](http://fr.wikisource.org/wiki/Aide:Signaler_une_erreur)